This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr 1734.7.2

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

FROM THE
Subscription Fund
BEGUN IN 1858

DEVANT LA DOULEUR

DU MÊME AUTEUR

A LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

Une campagne d'Action Française, 1 vol. . . . 3.50
L'Avant-Guerre, 1 vol. 3.50
Fantômes et Vivants, 1 vol. 3.50

CHEZ A. FAYARD

Le Bonheur d'être riche, 1 vol. 0.95
Les Deux Étreintes, 1 vol. 0.95
Ceux qui montent, 1 vol. 3.50

CHEZ E. FASQUELLE

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

Ouvrages in-16 à 3 fr. 50

Germe et Poussière . . . . . 1 vol.
Hœres . . . . . 1 vol.
L'Astre noir. . . . . 1 vol.
Les Morticoles . . . . . 1 vol.
Les Kamtchatka . . . . . 1 vol.
Les Idées en Marche . . . . . 1 vol.
Le Voyage de Shakespeare . . . . . 1 vol.
Suzanne . . . . . 1 vol.
La Flamme et l'Ombre . . . . . 1 vol.
Alphonse Daudet . . . . . 1 vol.
Sébastien Gouvès . . . . . 1 vol.
La Romance du temps présent. . . . . 1 vol.
La Déchéance . . . . . 1 vol.
Le Partage de l'Enfant . . . . . 1 vol.
Les Primaires . . . . . 1 vol.
La Lutte . . . . . 1 vol.
La Mésentente . . . . . 1 vol.
Le Lit de Procuste . . . . . 1 vol.
La Fausse Étoile . . . . . 1 vol.

CHEZ E. FLAMMARION

La France en alarme . . . . . 1 vol.
Le Pays des Parlementeurs. . . . . 1 vol.

LÉON DAUDET

DEVANT LA DOULEUR

SOUVENIRS

DES MILIEUX LITTÉRAIRES, POLITIQUES ARTISTIQUES ET MÉDICAUX DE 1880 A 1905

DEUXIÈME SÉRIE

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
11, RUE DE MÉDICIS, PARIS
MCMXV

Fro 1734.7.2
~~H 793.209(2)~~
HARVARD COLLEGE
DEC 1 1915
LIBRARY
Subscription fund

Il a été tiré de cet ouvrage
cent exemplaires sur Vergé d'Arches,
réimposés, numérotés à la presse,
les exemplaires souscrits avant la mise en vente portant
chacun le nom du souscripteur.

Copyright 1915, by Société française d'Édition et de Librairie, proprietor of Nouvelle Librairie Nationale.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

A

LA HAUTE MÉMOIRE

DE

MON MAITRE VÉNÉRÉ

LE PROFESSEUR POTAIN

L. D.

AVANT-PROPOS

Ce second volume de mes mémoires était écrit et imprimé avant la guerre. J'ai jugé inutile d'y changer un seul mot.

Décembre 1914.

DEVANT LA DOULEUR

CHAPITRE PREMIER

La Prépondérance des médecins il y a trente ans. — L'École de Médecine en 1886 : les élèves, les professeurs, les concours. — Organisation impériale et jacobine. — Chez Charcot : Waldeck-Rousseau, Brouardel, Pailleron, Bouchard, Debove, Bourneville, Damaschino, etc. — La Salpêtrière : Féré, Brissaud, Gilles de la Tourette, Ballet, Babinski, Sollier. — Le laboratoire de Gréhant au Jardin des Plantes : Germain Sée.

On se représente difficilement aujourd'hui le prestige dont jouissaient la médecine et les médecins dans la société matérialiste d'il y a trente ans. Le « bon docteur » remplaçait le prêtre, disait-on, et la haute influence morale et sociale appartenait aux maîtres des corps, aux dispensateurs des traitements et régimes. Il semblait entendu que les savants étaient des

hommes à part, échappant aux passions et aux tares habituelles, toujours désintéressés, souvent héroïques, quelquefois sublimes. Piliers de la République, bénéficiant de toutes les décorations et hautes faveurs du régime, disposant des secrets des familles, de la vertu des femmes et suspendant la menace héréditaire sur la tête des enfants, ceux que j'ai appelés les morticoles régnaient à la fois par la ruse et par la terreur. Bientôt la vogue des chirurgiens et de leurs mirifiques opérations, fréquemment inutiles, vint compléter cette tyrannie des bourreaux de la chair malade. Trop gâtés, trop adulés, les uns et les autres, ceux de la drogue et ceux du bistouri, abusèrent de la situation : financièrement, en exploitant leurs clients ou leurs dupes ; intellectuellement, en étendant jusqu'à la philosophie leur fatuité professionnelle, en prétendant réglementer les esprits. Or j'ai connu ce milieu à fond, car j'ai poursuivi pendant sept années, jusqu'à la thèse exclusivement, mes études à la Faculté de Médecine. J'ai été externe, puis interne provisoire des hôpitaux. J'ai vécu dans l'intimité des pontifes. Mon jugement, que l'on pourra trouver sévère, sera en tout cas fortement motivé. A la lumière des renseigne-

ments qui me sont parvenus depuis lors, je constate que les *Morticoles*, qui furent considérés comme un pamphlet, pèchent par leur excessive indulgence. J'ai soulevé en 1894 un pan du voile. Je vais l'arracher cette fois.

Tout d'abord l'organisation de la Faculté, qui n'a pas changé depuis 1886, est centralisée, c'est-à-dire jacobine, et despotique, c'est-à-dire impériale. En bas, un véritable prolétariat médical, envahi maintenant par les étrangers et métèques, où sévit cruellement la concurrence. En haut, une série de mandarins, créés par les concours à échelons et jet continu, mandarins qui se haïssent au fond, mais s'entendent sur le dos des candidats perpétuels. Entre les deux, un peuple d'élèves, soumis et craintifs, sans volonté comme sans initiative, que le succès ou l'insuccès fera tantôt monter au mandarinat; tantôt rejettera dans la foule anonyme et misérable des court-la-visite et des coupe-le-ventre. Ajoutez à cela les influences politiques et électorales, qui peuplent les chaires et les laboratoires de nullités alliées aux ministres et femmes de ministres et demandez-vous comment un jeune homme de valeur, mais sans appui, ni argent, ni bassesse, pourrait traverser ces rangs pressés

de fonctionnaires et d'intrigants?... Ainsi s'explique la déchéance extraordinairement rapide d'une science où nous avons jadis tenu la corde avec les Bichat, les Laënnec, les Duchenne de Boulogne, les Morel de Rouen, les Claude Bernard, les Charcot et les Potain; sans compter le grand Pasteur, qui est à part, mais dont l'Institut est lui aussi, à l'heure actuelle, en complète décomposition. Ce préambule était nécessaire pour vérifier une fois de plus la parole royale : *Les institutions corrompent les hommes.*

Je ne m'en doutais guère, au quatrième trimestre de 1885, en prenant mes premières inscriptions entre les mains du sympathique Puppin, secrétaire de l'École. J'avais trois illustres répondants et protecteurs : le professeur Charcot, ami d'Alphonse Daudet, et père de mon camarade Jean Charcot, aujourd'hui explorateur; le professeur Potain, qui soignait les miens depuis de longues années; enfin le chirurgien Péan, qui m'avait traité tout petit pour un kyste synovial du genou. Il faut que je vous les présente tous les trois dans leur intimité, avant de vous les montrer à l'œuvre.

Charcot, avec un front trop bas, avait la

rectitude du visage d'un Bonaparte replet, et j'imagine que cette presque ressemblance, soigneusement cultivée, influa sur ses manières et sur son destin. Je n'ai pas connu d'homme plus autoritaire, ni qui fît peser sur son entourage un despotisme plus ombrageux. Il suffisait, pour être fixé, de le voir, à sa table, promener un regard circulaire et méfiant sur ses élèves ou de l'entendre leur couper la parole d'un ton bref. Il était gras, complètement rasé, avec une bouche à l'arc méditatif et dur, de larges joues, des cheveux plats rejetés en arrière, un cou de taureau, un corps trapu, des jambes courtes et fortes, à l'aide desquelles il marchait lourdement. Au repos il mâchonnait ou tripotait son lorgnon d'une belle main assez molle et froide. La voix était impérieuse, un peu âpre et sourde, souvent ironique et appuyée; l'œil d'un feu extraordinaire.

Observateur de génie, pénétrant, avec une sagacité implacable, les rapports du moral et du physique, les maux au début, les tares commençantes et les vices non encore avoués, il ramassait ses observations dans des raccourcis comparables à des dessins d'Ingres, à des ébauches de Forain ou de Goya. Pour faire partir les dames il disait simplement : « La cli-

nique est ouverte », et il commençait à raconter : « ... C'était un de mes plus fameux collègues... oui, un Allemand... Il avait fait un long voyage pour venir m'expliquer son cas. Pas très drôle, le cas. Une inversion sexuelle soudaine et très caractérisée, amenée par la trop longue contemplation d'un petit faune de la Renaissance posé sur sa table de travail... » Il ajoutait avec un bon sourire : « Comme quoi, messieurs, les chefs-d'œuvre ont souvent leur venin... » Puis après un silence : « Très souvent même... »

« Et alors, Charcot, — demandait mon père — comment l'avez-vous traité, ce malheureux? »

Le geste des doigts fuselés indiquait que la question était futile : « Peuh... je lui ai conseillé les femmes, si c'était encore possible... Mais vous savez, un Allemand... à cinquante-cinq ans... et le pays de Winckelmann... »

Son érudition était immense. Il connaissait à fond les poètes, notamment Eschyle, le Dante et Shakespeare, plusieurs philosophes, surtout les grecs, la peinture européenne, et il admirait Beethoven, en détestant Wagner qu'il trouvait, non sans raison, emphatique et diffus. Sans mansuétude quant à l'humanité, il

avait une profonde pitié des animaux, gâtait comme des enfants ses grands et petits chiens et défendait qu'on parlât devant lui de chasse ou de chasseurs. La science dans sa bouche perdait tout caractère livresque ou artificiel, devenait quelque chose de vivant, de pathétique, d'immédiat. Tout absorbé par l'intérêt plastique et par l'enchaînement des causes, il dédaignait l'intervention thérapeutique, il considérait les dérèglements de la machine humaine comme un astronome les mouvements des astres. Le scepticisme de Montaigne était tout à fait son affaire. Non seulement il n'avait aucune croyance, mais encore il manifestait fréquemment des sentiments hostiles au catholicisme, qu'il ne séparait pas de la réaction. Sa sympathie mystique allait, je ne sais trop pourquoi, — ni lui non plus, sans doute, — au Bouddha !

En politique, il était nul et d'ailleurs absolu dans ses jugements, ami fanatique de Gambetta, républicain de principe, de milieu, d'éducation, considérant que la grande Révolution avait émancipé le peuple et n'accordant de l'intelligence qu'à un seul « noble », le docteur de Sinéty, auteur d'une étude remarquable sur le foie des femelles en lactation.

Fils d'artisan, parvenu à la haute culture par un formidable effort, ce clinicien superbe avait, quant à la physique des constitutions et des États, des idées de primaire. Quelle fureur eût été la sienne s'il avait assisté aux progrès du mouvement d'Action Française! Je ris rien que d'y songer.

Il ne supportait pas la contradiction, si minime qu'elle fût. Je me le rappelle déclarant à un médecin connu et d'une platitude dégoûtante qui se permettait, pour une fois, de n'être pas tout à fait de son avis : « Monsieur un tel, posez votre serviette et allez-vous-en... » L'intercession de ses proches obtint à grand'peine la grâce du coupable. Il était malheureusement accessible aux racontars, aux potins que colportaient sur les uns et sur les autres, surtout au moment des concours, les envieux ou les calomniateurs de son clan. Quand il pensait que quelqu'un lui avait manqué ou s'était permis de contester une de ses doctrines médicales, touchant le système nerveux, la grande hystérie, l'aphasie, le foie ou le rein, alors il devenait féroce et mesquin, il mettait tout en œuvre pour briser la carrière de l'imprudent, il n'avait de cesse qu'il ne l'eût réduit à sa merci, contraint à demander

l'aman. Ainsi s'était-il rendu odieux à beaucoup de jeunes médecins, qui considérèrent sa disparition comme une délivrance. Quel plaisir, saperlipopette, peut-on éprouver à jouer les tyrans, quand on a une haute situation, de la fortune, une intelligence magnifique et le don inappréciable d'y voir clair!

Travailleur acharné, il lui arrivait de passer une grande partie de ses nuits à piocher un problème anatomopathologique, à construire un schéma, ou dessin figuratif comme celui de « la cloche » par exemple, représentant les diverses formes d'aphasie, et qui lui valut trois mois d'insomnie totale. Il n'était jamais satisfait du résultat de son labeur. Il rentrait dans les mêmes filières de pensées à cinq ans d'intervalle, cherchant sans trêve à élucider, à clarifier, à résoudre la nature en ses éléments primordiaux. Quand il habitait le 217 du boulevard Saint-Germain, il y avait derrière son beau jardin, rue Saint-Simon, un maréchal qui battait le fer. Il prétendait, comme Alphonse Daudet, logé alors 31, rue de Bellechasse, que ce bruit régulier l'encourageait et rythmait sa besogne. Mon père et lui se disaient en plaisantant : « Lequel de nous deux cessera de l'entendre le premier? » Charcot pensait

bien survivre à son malade. Ce fut lui cependant qui partit d'abord et l'auteur de *l'Immortel* murmurait mélancoliquement en bourrant sa petite pipe : « Veinard de Charcot ! Il se repose, lui, au moins. »

La sottise horripilait ce maître et son besoin de domination faisait qu'il était environné de médiocres. La fréquentation des écrivains et des artistes lui était donc un stimulant et un repos. On l'a accusé de cabotinage. Le mot est petit et trivial pour un esprit de cette envergure. Mais il avait l'attitude intellectuelle de ceux qui, ne faisant pas oraison, ne s'offrent jamais le luxe incomparable de sentir leur petitesse et leur débilité devant tous les problèmes posés au bipède raisonnant. Il lui manquait ce parachèvement pascalien de la grandeur ici-bas. Ah ! le drôle de bonhomme pas commode, et quelle lueur diabolique, parfois, au fond de ses prunelles dilatées par tant de spectacles terribles !

Il était généreux et même prodigue, recevait avec magnificence, adorait son fils et sa fille, qui le lui rendaient amplement, et montrait une extraordinaire indulgence pour le tapage de cris, de rires, de chants et de farces dont nous emplissions sa maison. Si celle-ci était

l'enfer de la souffrance nerveuse, elle était le paradis de la jeunesse. Quai Malaquais, dans l'hôtel de Chimay, comme boulevard Saint-Germain, nous traversions en galopant ces salons remplis de malades, accablés et inquiets dans des fauteuils, sur des chaises, sur des divans, accompagnés de leur médecin ou d'un infirmier. C'était le temps du mobilier moyen âge, des cathèdres, des vitraux en couleurs, du cuir travaillé, des recoins sombres, des tapisseries rafistolées, du Louis XI, du Louis XII et du gothique. Les ataxiques et les mélancoliques grinçaient sur des prie-Dieu baroques du treizième siècle. Les atrophiques musculaires étendaient leurs membres décharnés sur des griffons, des guivres ou des gargouilles. Imaginez la géhenne dans un bric-à-brac, la cour des miracles pathologiques logée dans un décor de Victor Hugo. Ce spectacle et celui de nos ébats devaient donner une impression de cauchemar aux millionnaires allemands, russes, américains, polonais, anglais et turcs qui venaient chercher dévotement, aux pieds du roi des neurologues, leur ordonnance de bromure, de noix vomique ou d'eau de Lamalou.

Le grand homme, devant la science de qui

s'inclinait l'univers civilisé, avait la gaieté féroce et le style volontiers rabelaisien. Parlant de je sais plus quel neurasthénique qui lui exposait sa petite affaire : « Je lui ai dit : vous êtes dans la situation d'un homme assis dans la m.... et au-dessus duquel luit l'éclair d'un sabre : plonger ou avoir le col coupé. » La consolation on le voit, était maigre. Ou bien il citait entre ses dents un proverbe anglais ou espagnol : « Les hommes sont entre les mains de Dieu comme les mouches aux mains des enfants. Ils jouent avec jusqu'à ce qu'ils les écrasent. » Ou bien, suivant sa pensée, il fredonnait un petit air, son marteau à choc de caoutchouc pour l'examen des réflexes à la main, devant son client ahuri. Son coup d'œil infaillible lui permettait de conjecturer, dès l'entrée du patient, le mal pour lequel celui-ci venait le consulter. Il prenait les devants : « Vous sentez ceci et cela... oui, et quand vous joignez les pieds, une sorte de vertige... oui, et vous voyez double, surtout au crépuscule... Je ne vous demande pas d'interprétation. Asseyez-vous et retirez vos bottines et votre pantalon. »

Chose singulière, il était timide, et sa brusquerie vis-à-vis des femmes, qu'il affectait de

mépriser, tenait beaucoup à cette timidité. Je m'en étais rendu compte à maintes reprises, et j'aurais donné je ne sais quoi pour l'interroger sur sa vie sentimentale et sensuelle, qui est ce que les plus profonds cachent toujours le plus soigneusement. Mais il eût envoyé coucher le petit bonhomme curieux de psychologie que j'étais, si je m'étais permis de lui adresser l'ombre d'une telle question. A certaines heures il avait l'air hanté par un grand rêve, d'où il sortait plein de mécontentement et de fureur, distrait comme un voyageur perdu et prêt à faire de son savoir une vindicte contre les choses et contre les gens. Il disait des doucheurs à la mode : « Ils voient trop de dames nues et belles. Ça leur porte à la tête. » Songez qu'il a vécu, pendant trente ans, dans la situation d'un confesseur, qui ne croit à rien qu'aux satisfactions immédiates de l'activité et de la cessation de l'activité! C'était un de ses axiomes que la part du songe dans l'être éveillé est bien plus grande encore que celle qu'on reconnaît en constatant qu'elle est immense. Quelle était la part de son mirage à lui ?

Un soir, m'étant attardé à consulter un livre de médecine dans sa vaste bibliothèque, qui

faisait le tour de son cabinet de travail, sur une hauteur de deux étages, je fus surpris par son retour inopiné. La curiosité me retint dans le rayon des bouquins, à croppetons et voyant l'homme triste de haut, à travers les barreaux de la galerie. Il se tenait assis sous sa lampe, tassé, voûté, regardant droit devant lui, immobile, avec une expression de visage que je ne lui connaissais pas, à la fois ardente et désespérée. Il avait l'attitude et la mine de celui qui a fait un pacte avec le Diable et qui en est au moment du règlement. Il demeura ainsi pendant une bonne heure, puis se leva et, de son pas pesant, alla donner je ne sais quel ordre à son secrétaire, qui devait être alors Gilles de la Tourette. J'en avais les os gelés : « C'est ça, la gloire scientifique?..... Eh bien, vrai, ça n'a pas l'air drôle. »

Cette bibliothèque était remplie d'ouvrages de sorcellerie, de thaumaturges et comme un répertoire de tous les détraquements du cerveau. Il émanait d'elle un prestige malsain, mais elle ne devait pas renfermer de grandes richesses. Charcot lisait couramment l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien, puis il savait feuilleter les êtres et il devenait attentif aussitôt que quelqu'un lui apportait, sur un point quel-

conque, un renseignement précis. Il avait en un mot, dans sa profession, la bonne méthode.

Quand venait la belle saison il partait, avec sa famille, pour sa petite maison de Neuilly-Saint-James, qui était moisie, mais sympathique. On le trouvait là, le dimanche, dans ses cinq mètres de jardin, lisant et commentant sa lecture : « Quel saligaud et quel sommaire saligaud, votre Zola! », s'écriait-il, un exemplaire des *Rougon* à la main, en apercevant mon père. Il parlait bien de Balzac, peu de Flaubert et il cherchait toujours la vérité psychologique ou physiologique dans les écrits, *mais celle que les écrivains ont observée et traduite à leur insu.* Il disait à Alphonse Daudet, à propos de *l'Arlésienne :* « Je vous sais gré d'avoir mis un innocent dans la famille d'un homme qui se tue par amour. Ça, c'est bien. » Car il avait certainement plongé plus avant que quiconque dans le mystère de l'hérédité et il est bien dommage que nous n'ayons pas de lui, là-dessus, un ouvrage d'ensemble, que seul il eût pu écrire.

La critique, par la voie du journal, lui était infiniment désagréable. C'est ainsi qu'un éreintement, d'ailleurs incompétent et vieux jeu, d'un grandiloquent serin qui signait Ignotus

au *Figaro*, le mit, pendant plusieurs semaines, hors de lui. Autant que je me rappelle cette niaiserie, Ignotus lui reprochait d'être un charlatan et de donner ses hystériques en spectacle ! Je me demandais comment Francis Magnard, si finement circonspect, laissait publier de telles misères, mais, déjà habitué au papier imprimé, je trouvais un peu ridicule que Charcot grommelât, en attachant sa serviette de table avec une cordelette à agrafes que je vois encore : « Ce monsieur Ignotus... Hum... ce monsieur Ignotus... » Je songeais : « Quel gosse susceptible est demeuré dans ce grand savant ! » et j'apprenais ainsi à ne pas croire que les gens sont extraordinaires ou remarquables sur toute la ligne.

Paul Arène était un familier de la maison. Dyspeptique, et pour cause, après vingt-cinq ans d'apéritifs, il usait largement du bicarbonate de soude que lui avait recommandé Charcot et dont il déplissait et vidait les petits paquets blanchâtres dans son verre. Sur quoi le maître, d'un ton de pince-sans-rire : « Si vous n'alliez pas tant au café... » — le doigt levé achevait sa phrase, — « vous n'auriez pas besoin de cette petite drogue. » Arène commençait par rire et soutenir que le café avait

du bon, que c'était une école de littérature et une source d'observations familières. Charcot reprenait : « Si vous n'alliez pas tant au café... » Alors Arène devenait pâle et commençait à se fâcher; parfois même il pliait sa serviette sur la table et se levait. On s'interposait. Charcot riait, ou mieux pouffait de son rire cordial et détendu, et Paul Arène, tout confus, se rasseyait. Il avait emmené en Provence et chez Mistral son illustre ami et sa famille. Mistral avait gardé de cette visite un souvenir enchanté et, quelques mois avant sa mort, il me parlait encore de ce voyage et de la sereine compréhension de Charcot. C'est que ce dernier, quand il ne se butait pas, ou n'accrochait pas à son orgueil, avait l'intelligence la plus ouverte et la plus ferme, le sentiment de la grandeur, de la beauté. De tels hommes disparaissent sans avoir épuisé toutes les possibilités de leurs riches natures.

Autre intime, le critique d'art Philippe Burty. Imaginez un gros chat au poil frisé, aux yeux langoureux, au miaulement flatteur : « Un maître fourbe », affirmait Goncourt, qui l'avait beaucoup fréquenté. Le fait est que, de sa voix onctueuse et caresssante, ce collection neur de japoneries et de calomnies débinait

férocement tous ses contemporains. Il était comme une vieille confiseuse, embusquée entre des corbeilles de bonbons à la médisance. De temps en temps, Charcot lui lançait, à la dérobade, un œil noir, puis, si ses potins l'ennuyaient, se levait et s'en allait en sifflotant. Il lui fallait, à ce dominateur, une tête de Turc, un patito, qui était en général son vieux camarade d'études Lelorrain, aux longs cheveux blancs, à la voix effarée, bredouillante.

De temps en temps apparaissait, telle une frigide et redoutable larve, un avocat ami de Gambetta, svelte, mince et silencieux, redingoté de noir ou de gris, aux yeux de poisson mort, du nom de Waldeck-Rousseau, pour lequel Charcot, dans l'intimité, ne manifestait qu'une sympathie fort médiocre. Même quand ils furent alliés, il le tint à distance et à mépris, d'un silence, d'un regard, d'un tournement du dos. A table, au fumoir, au salon, Waldeck ne proférait pas un son. Nous disions de lui : « Banco, chez Macbeth, est plus gai. » Et justement il rencontrait là un homme à lui, un certain Leguay, qui plus tard eut des ennuis au temps de Panama et d'Arton, à qui je trouvais, d'instinct, une mine atroce d'intermédiaire véreux. Mais Leguay tournait autour

de Waldeck immobile, sa cigarette au coin du bec, sans que Waldeck eût l'air d'y faire plus attention qu'un brochet à une vieille perche trop coriace. Ou bien Waldeck allait considérer au mur, en dilatant sa prunelle glauque, un tableau ou une estampe, et restait là collé, les mains à plat sur ses poches, dans cette attitude morne, crevarde, que le dessinateur Renouard a l'air de trouver épatante, car il l'a reproduite souvent. Je vous le dis en confidence : Waldeck-Rousseau, le « Périclès » du crapaud Haraucourt, m'a toujours fait l'effet d'un imbécile ; mais il a su faire croire à d'autres imbéciles, c'est-à-dire aux politiciens, ses émules, qu'il était impénétrable. Son succès lui vint de paraître un cadavre original et soigné parmi les bruyants, gesticulants et crasseux fantoches de la troupe à Gambetta : « Oh ! la belle Morgue ! » puis avec un petit *m*, « oh ! la belle morgue !... » Il n'en faut pas plus, en démocratie, pour assurer une fortune politique.

Le mardi soir la somptueuse demeure s'ouvrait aux membres de l'Institut, aux professeurs de Faculté et à leurs familles. C'était un défilé de savants jeunes ou vieux, célèbres ou à peine connus, raides d'ambition, jaunes de

rancœur, verts d'espérance ou rouges de colères rentrées, qui venaient faire les sucrés ou les confits devant leur omnipotent protecteur. Celui-ci n'était pas dupe. Il préférait que pour une fois on ne lui parlât ni de concours, ni de compétitions, ni de thèses. Il demandait qu'on fît de la musique, qu'on s'amusât, qu'on eût de l'entrain. Nous nous chargions de réaliser ce vœu, je vous en réponds. Charcot disait à Alphonse Daudet : « Restez un peu après les autres. Nous bavarderons pendant que ces jeunes idiots continueront leurs gambades. » Mais les jeunes idiots, tout en savourant un copieux chocolat de minuit, accompagné de tartines beurrées, écoutaient avec plaisir la causerie toujours si hautement amusante et vivante du clinicien et du romancier. Ce leur était à tous deux un plaisir de constater que leurs remarques, sur deux plans différents, se rencontraient et se complétaient.

— Charcot, vous êtes un devin.

— Pas du tout. Je regarde et je remonte des effets aux causes... voilà tout... Qu'est-ce que c'est encore que cette affaire-là ?

Il prenait sous la lampe un numéro de la *Revue des Deux Mondes*, ajustait son lorgnon et regardait le titre avec une moue familière :

— Parbleu : la Bosnie et l'Herzégovine ! Avez-vous remarqué la quantité d'études sur la Bosnie et l'Herzégovine qui paraissent dans la *Revue des Deux Mondes*? On peut l'avouer, maintenant que Pailleron est parti, ce recueil est vide.

— Mais Charles Buloz aussi est vide... quoiqu'il ait de bien belles pipes, savamment culottées. Et Pailleron aussi est vide, cher ami...

Le fait est que l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* était fort ennuyeux lui-même. Très fat, décochant des traits pesants, privés de fraîcheur et de générosité, il promenait, chez les salonnards ébahis par ses manières, une tête de charcutier blond, déçu, amer et sentimental, que surmontait une petite perruque partielle dite « breton ». Dès qu'il ouvrait la bouche, comme il était riche et abondamment pourvu d'actions de la *Revue* bien pensante *des Deux Mondes*, tous les du Bled et d'Avenel du sommaire criaient : « Bravo » et se tordaient de joie. Nous autres, plus indépendants, le considérions comme un triste raseur. Nous étions certainement dans le vrai. J'ajoute que *le Monde où l'on s'ennuie* est une œuvre plate et faussement hardie, où sonne,

à coups espacés, comme un glas sous des plaisanteries funèbres et surannées, la prétention infinie de l'auteur. C'est de la satire pour magasins de nouveauté. Un trait peindra Pailleron. Quand il contait une anecdote à table, il en suivait l'effet jusque sur les visages des domestiques, et on sentait qu'il en voulait sauvagement à l'extra qui n'avait pas ri.

Je me trouvais à côté de lui, chez une dame âgée, à la voix blanche, mais amie de l'art dramatique, qui faisait représenter en son hôtel *l'Arlésienne*, où elle tenait, avec une bonne volonté touchante, le rôle de Rose Mamaï. Le beau Pailleron n'écoutait pas un mot du spectacle. Il se campait de profil, de trois quarts, prenait une mise sévère et glacée et plombait les décolletages de ses voisines, qui baissaient les paupières modestement. A un moment, se penchant, il me dit : « Mon modèle est ici... »

Je répondis : « Ah ! » car cela m'était, parbleu, bien égal.

Il ajouta : « Oui, mon modèle de *la Souris*. » Puis après un silence : « Ma pièce qu'on joue en ce moment à la Comédie-Française... »

— Alors votre modèle est ici ?

— Elle est ici, oui. Je vous la montrerai.

Ce fut notre dialogue le plus cordial. Je désirerais beaucoup ne pas retrouver Pailleron en Purgatoire.

Je demandais à mon père : « Comment supportes-tu cette barbe ? » Car Pailleron donnait des « dîners d'hommes » et je ne me représente jamais sans horreur ce genre de volupté secrète, également chère à Dumas fils et à quelques autres. O le repas des « vilains bonshommes ! » O le banquet des « Sphénopogones ! » O le plaisir d'être assis entre Hanotaux et Pozzi, ou Clairin dit Jojotte ! Alphonse Daudet me répondait en riant : « Le fait est que ce n'est pas toujours très drôle. Mais n'oublie pas que je prépare *l'Immortel.* » Or Pailleron traitait ses collègues de l'Institut avec une grande parcimonie gastronomique, car il était prodigieusement avare, ce dont se plaignaient ses invités : « C'est dommage, déclarait Francis Magnard, qu'on ne puisse pas manger la vaisselle. Elle est fort belle et très appétissante. »

Le professeur Brouardel, avant et pendant son décanat, fréquentait assidûment chez Charcot. De science faible, mais de grande habileté et même de sournoise ruse, il faisait le pont entre les politiciens et les savants. Ses fonc-

tions de médecin légiste et de pontife de l'hygiène le rendaient redoutable et précieux à tous ceux qui avaient un cadavre sous leurs meubles, c'est-à-dire à presque tout le haut personnel républicain. Blanchisseur du régime, il effaçait si bien les taches de sang, de pus et de boue qu'elles ne reparaissaient que de longues années après. A chaque catastrophe, à chaque suicide, à chaque meurtre, à chaque tournant dangereux, il était là fidèle au poste, comme Lannelongue, décidé, aimable et discret. Il possédait un physique neutre, fait pour les décorations et les honneurs, saluait jusqu'à terre les ministres, leur donnait publiquement du « cher maître » et prévenait leurs moindres désirs. Quand on eut besoin, au moment du Panama, que Cornélius Hertz ne revînt pas en France, Brouardel se rendit en Angleterre à Bornemouth, flanqué de l'autorité de Charcot, et décréta, comme dans Molière, à l'aide d'arguments en *us* et *um*, que le commanditaire de Clemenceau était absolument in-trans-por-ta-ble : diabète et poudre d'escampette. Ce diagnostic, cette ordonnance firent sensation. Brouardel n'avait que peu de culture, il n'avait pas le coup d'œil médical, mais il fut, à la tête de l'école,

le plus soumis et le plus diligent des préfets. Le papa Landouzy, depuis, malgré sa bonne volonté d'être plat, ne lui est pas allé à la cheville. La médiocrité est un art et n'y excelle point qui s'y adonne.

Médecin et ami du même Clemenceau, le professeur Debove avait la marotte de laver l'estomac de ses infortunés clients. Il leur ingurgitait, à cet effet, un long tube de caoutchouc, aboutissant à une sorte de coupe où se concentrait cette dégoûtation. Ainsi multipliait-il les érosions et ulcérations de la muqueuse, au milieu de terribles nausées. Avec cela, ardent républicain et laïcisateur sans merci. Charcot le traitait comme un domestique, le rudoyait, poussait un rictus satanique aussitôt que l'autre ouvrait, dans sa face obséquieuse, sa bouche molle. Ou bien, il haussait les épaules et soufflait en gonflant ses lèvres : «... Pouffle ! » Il fallait que la servilité de Debove fût grande et visible pour irriter ainsi le dominateur qu'était le maître de la Salpêtrière. Il eût pu dire, comme je ne sais quel autre augure : « J'aime l'encens, mais de bonne qualité. » Debove brûlait des détritus dans sa cassolette.

Grand, barbu, silencieux, solennel, le pro-

fesseur Bouchard, derrière ses lunettes d'or à l'allemande, poursuivait ses chimères médico-métaphysiques. Il venait de publier un bizarre roman, *les Maladies par ralentissement de la nutrition,* sorti tout entier de sa riche imagination, ainsi d'ailleurs que ses autres travaux. Ce Lyonnais entêté, ayant avalé ses brumes, en avait fait un corps de doctrines aujourd'hui complètement abandonnées. Il n'y a pas, dans toute son œuvre, une page qui corresponde à une réalité quelconque, à la plus petite observation juste. Il est profondément comique de songer que tant de désastres thérapeutiques, de défaites classées, de bévues célèbres ne l'ont nullement empêché de conquérir la plus haute situation scientifique qui se soit vue depuis Charcot. Assis sur son néant il trône, et il a — comble d'ironie! — des élèves qui ont appris et médité, qui propagent, qui imposent les extravagantes fables de leur patron. Ces choses-là ne se voient qu'à la Faculté de Paris. Chacun sait qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu de maladies par ralentissement, ni par accélération de la nutrition, mais chacun admet leur existence provisoire, au moins jusqu'à la disparition de Bouchard. Après, on verra. Le plus beau, c'est que des régimes

compliqués et cruels ont été institués pour parer à cette pathologie lunatique. Des messieurs et des dames du meilleur monde ont été sacrifiés, comme de simples cobayes, à l'impossible vérification des rêveries de l'illustre songe-creux. C'est ça qui donne une fière idée de la candeur humaine !

L'anticlérical type, le Homais pour comices agricoles, était le petit Bourneville, surnommé familièrement « Boubour », directeur du *Progrès Médical*. Haut comme une botte, rouge comme une tomate, vindicatif et passionné, il poursuivait d'une haine frénétique les sœurs des hôpitaux. Il avait fondé, sur cette haine, le groupe des infirmières laïques de la Salpêtrière, où se trouvaient d'ailleurs quelques bons sujets. Comment était venue à Boubour cette rage sans merci qui injectait de sang, à la seule vue d'une cornette ou d'une soutane, ses yeux couenneux de cochon malade et donnait des inflexions rauques à son accent bourguignon ? Je l'ignore. Il m'était odieux par son épaisse sottise, son ton péremptoire, son injustice noire et butée et le rôle prépondérant et nocif qu'il jouait dans la presse professionnelle. Je crois bien que, de mon côté, je le dégoûtais profondément par

un manque d'hostilité vis-à-vis des choses de la religion qui a fait place, le temps et la raison aidant, à un catholicisme combatif. Le matérialisme médical, politique et littéraire de la fin du XIXe siècle en France était si parfaitement immonde qu'il m'a convaincu, par le contraste, de l'excellence de ceux qu'il persécutait et de la majesté de leur idéal. Les ennemis de Dieu m'ont ramené à Dieu. C'est ce point de vue qui, dès 1894, me dictait, comme un cri de délivrance, la prière finale des *Morticoles*.

Le professeur Damaschino m'a laissé un bon souvenir. Il était riche, aimable et souriant. Il se tenait hors du jeu périlleux des compétitions et des intrigues. La vie l'avait comblé. Il désarmait les hostilités par son savoir-faire. Il esquivait, même chez Charcot, la domestication et la flagornerie. Il avait une belle clientèle et s'exprimait avec une facilité presque élégante. La mort, une mort précoce, est venue mettre ordre à cela.

Autour de Charcot Imperator, comme une garde d'honneur, fidèle, soumise, éprouvée, se tenaient ses élèves, ses préférés. Leur situation n'était pas commode. Il leur fallait être laborieux, cela va sans dire, zélés dans le

service, attentifs. Une certaine initiative, une certaine originalité leur étaient permises, à condition qu'elles n'allassent point contre les opinions et théories du maître. Toute dérogation aux doctrines établies par lui, concernant l'aphasie et la grande hystérie, l'ataxie et la sclérose en plaques par exemple, était considérée comme une trahison et punie comme telle. Il en est résulté un arrêt, une stupeur de vingt ans dans la pathologie nerveuse, qui compense amplement les découvertes de Charcot. Comme Berthelot le chimiste, ce savant orgueilleux s'imaginait que son compartiment avait accompli avec lui tous les progrès dont il était susceptible, que lui-même laisserait un monument inattaquable. Hélas ! le temps — pas celui d'Adrien Hébrard — a tout jeté bas d'un coup de sa faulx impitoyable. Les feuillets sont épars. Combien reste-t-il de pages intactes?

Parmi ceux qui composaient ce qu'on a appelé l'école de la Salpêtrière, le mieux doué semblait être Brissaud. Je dis « semblait, » car finalement c'est à Babinski qu'est revenue la palme. Brissaud avait une intelligence merveilleuse, beaucoup de cœur, de l'ironie, et il dégageait une sympathie chaude. Cependant il

est demeuré en route, médicalement parlant, et il n'a pas joué le rôle prépondérant que tout semblait lui promettre. Je crois bien que, sous ses airs allants et vigoureux, il était faible et influençable. Il a subi l'abstentionnisme thérapeutique de Charcot, comme il a subi plus tard le dreyfussime anarcho-huguenot de Paul Reclus, alors que son entrain joyeux le prédestinait aux interventions hardies et géniales, que sa lucide logique eût dû l'immuniser contre la sombre folie du Bordereau. Son visage régulier d'ouvrier en fin, sa forte encolure, ses cheveux plats, sa voix et son sourire viennent souvent visiter ma mémoire comme le « j'aurais pu être » des grandes nostalgies d'amitié ou d'amour. Il était noble, il était brave, il était bon, mais il n'avait pas cette défense des fibres secrètes, cette armure qui fait que l'on ose être soi. Il était toujours un peu son patron ou son ami. Mais quel magnifique tempérament de clinicien, quel coup d'œil, et comme il défasciculait jusqu'au bout le problème tombé dans sa puissante imagination!

On racontait de lui des farces fameuses. Ennemi du directeur de l'hôpital, alors qu'il était interne à la Salpêtrière, il s'injuriait lui-

même sur les murs : « *Brissaud est une brute et un ivrogne* », puis courait se plaindre chez ce haut fonctionnaire, l'accusait de favoriser ces outrages. Quand les vieilles gâteuses allaient le matin laver leurs pots à la fontaine, et les disposaient en rangs d'oignons pour les sécher, il démolissait de sa fenêtre, à coups de revolver, « ces fâcheux récipients ». Les visiteurs étrangers, guidés par lui, apprenaient d'extraordinaires détails sur une nouvelle maladie, apparue depuis peu, terriblement contagieuse et dont il leur décrivait minutieusement les sinistres symptômes, de façon à leur donner la chair de poule. Un soir d'hiver rigoureux, où des médecins suédois, russes et allemands, réunis chez Charcot, préparaient je ne sais quel congrès de neurologie, Brissaud nous persuada de cacher les snow-boots qu'ils avaient laissés dans l'antichambre. Ce fut, à la sortie une longue recherche sans résultat — car nous n'osions plus avouer notre forfait — pendant laquelle Brissaud proposait à ces doctes personnages, navrés et furetant, les explications les plus saugrenues. C'est pourtant ce mystificateur qui s'est laissé mystifier par le « v'accuve » de l'absurde Zola. Ces médecins si cultivés, si entraînés à la déduction, ne remon-

taient des effets aux causes que dans leur art, qu'à leur table de travail, que dans leurs hôpitaux et laboratoires. Ils étaient prodigieusement fermés à toute conception politique, timorés comme de petites filles sur ce terrain-là, et jamais je n'ai entendu l'un d'eux se préoccuper des rapports entre l'État, prospère ou non, et sa constitution. Je parlais souvent de cette misère avec mon très cher ami Henry Vivier, aujourd'hui disparu, médecin génial et qui avait été l'élève et l'ami de Brissaud. Lui non plus n'en revenait pas. Il a fallu Charles Maurras pour rappeler l'attention de l'élite sur ce problème de la structure et de l'organisation nationales, qui est cependant le plus important de tous. Car tout le reste, y compris la science et les lettres, en dépend.

Au fond Brissaud fut un sentimental, un romanesque, prisonnier d'une école et d'un maître qui ne convenaient pas à son tempérament. D'où, vers la fin de sa vie, m'a-t-on raconté, un grand malaise. Chose étrange, il est mort d'une pachyméningite cérébrale, d'une lésion de l'organe qui l'avait toujours occupé et auquel il avait consacré des leçons souvent magnifiques. Tel Trousseau diagnostiquant son propre cancer par la phlébite

symptomatique qu'il avait le premier décrite. On dirait que, chez certains médecins, le mal commençant s'impose à leur esprit et que leur cas particulier les tourmente d'abord sourdement, sous l'aspect de l'intérêt scientifique général.

L'aliéniste Féré était sommaire, taciturne et brutal. Imaginez un colosse velu, aux mains larges comme des côtelettes de veau, à l'œil terne, à la parole hésitante. Il ânonnait le syllabaire de la Salpêtrière, sans y changer un mot. Je plains les malheureux déments qui sont depuis tombés sous sa coupe, qu'il a camisolés, gavés, trempés dans l'eau froide ou chaude, nourris de morphine et de bromure, soumis aux exercices fallacieux qui sont d'usage dans les maisons de fous. Ce Huron rempli de lectures riait macabrement dans sa barbe, une barbe d'un mètre, quand le mot de religion était prononcé devant lui et il bredouillait, en l'estropiant, le vers célèbre de Lucrèce sur les maux que peut engendrer la superstition. Lui-même était un joli exemple de primaire, tatoué de connaissances anatomo-pathologiques, de dévot du néant, de servant du matérialisme. Il répétait volontiers que l'amour était une maladie, la foi une lésion

grave, le talent une névrose, etc., etc. Ce genre affreux est trop périmé aujourd'hui pour que je m'y étende longuement. Il florissait vers 1887, non seulement dans les salles de garde, mais aussi dans les chaires de Faculté. Les maniaques à la Bourneville et à la Féré pondaient, pour les bibliothèques évolutionnistes qui pullulaient à cette époque, des ouvrages pédants et diffus où s'étalait leur fanatisme. Ils aspiraient à réglementer la société, à tyranniser le mariage, la vie de famille, l'éducation des enfants, à mettre la main sur les âmes. J'insiste sur ce délire parce qu'il a passé de leurs têtes obtuses dans celles des politiciens, parce que leurs scories ont été ramassées depuis par les chiffonniers et égoutiers parlementaires. Les lois scolaires que nous fabrique la République ont la trogne furieuse et contractée de ces tourmenteurs munis de diplômes. Elles sont venues au code par ce codex, le plus sot, le plus anti-humain, le plus antisocial de tous.

Gilles de la Tourette était laid, à la façon d'une idole papoue sur laquelle seraient implantés des paquets de poils. Il n'était ni bon ni mauvais, ni studieux ni paresseux, ni intelligent ni sot, et il oscillait, avec sa tête

ahurie et malicieuse, entre une multitude de qualités et de défauts auxquels il ne s'attardait pas. Il avait la voix éraillée et brûlée, le geste brusque, la démarche falote. Il passait pour un original, abordait un sujet intéressant, le délaissait pour un autre, déconcertait ses maîtres par des bizarreries qui allaient en augmentant et devenaient de moins en moins drôles. Contrairement aux affirmations du professeur Fournier, qui y voyait juste en dépit de tous, — et de quel œil d'aigle royal! — Gilles soutenait que la paralysie générale n'a aucun rapport avec la syphilis. Il gambadait, sautait, dansait quand on appelait son attention sur certaines coïncidences. Il répétait : « C'est mon idée très ferme. » Hélas! ses idées à lui, le pauvre garçon, devenaient de moins en moins fermes, si bien qu'un jour, à un examen, ayant demandé à un candidat « quelle était la maladie qui faisait saigner, au début, de la narine gauche » et ayant reçu cette réponse : « La fièvre typhoïde, Monsieur », il fit non de la tête et, au bout d'un silence de cinq minutes, déclara solennellement : « C'est la fièvre typhoïde, monsieur; vous êtes nul, je vous refuse. »

Quelque temps avant sa mort, comme je sor-

tais de chez moi, rue de l'Université, Gilles de la Tourette, que j'avais perdu de vue depuis plusieurs années, m'aperçut et s'approchant, me sauta au cou. J'étais ahuri d'une marque d'affection intempestive que rien dans nos relations antérieures ne justifiait, je vous prie de le croire. Il me dit d'un ton saccadé : « Mon cher Daudet, je vous aime infiniment. Il y a longtemps que j'avais envie de cette formelle réconciliation. » Puis reculant d'un pas il reprit : « Formelle réconciliation... » Il était rouge, avec de grosses larmes dans les yeux. Je devinai tout de suite de quoi il s'agissait. Le diagnostic n'était pas difficile... Pauvre diable de Gilles de la Tourette! C'est bien la seule minute de sa vie où il m'ait été sympathique. Il faillit tout gâcher, en voulant m'accompagner de force dans mes courses. Je ne pouvais plus me décoller de ses protestations haletantes de tendresse et de dévouement.

Les agrégés Marie et Ballet étaient, chacun dans son genre, des hommes ponctuels et raisonnables, assez sympathiques mais privés de génie et même d'originalité. Ils sont demeurés de bons élèves de Charcot, comme ils eussent été, dans d'autres professions, de bons élèves de Bétolaud, de bons employés de Chau-

chard ou de bons architectes ou de bons commerçants. Il ne leur est jamais venu à la pensée que le foie, le rein, le pédoncule cérébral pouvaient être construits autrement que ne l'avait décrété Charcot, ni se comporter autrement que ne l'avait établi Charcot. Comment supposeraient-ils une seule minute que ces organes osent désobéir quelquefois à Charcot, alors qu'eux-mêmes ont toujours accepté, même après sa mort, ses impérieuses directions? Aussi les professeurs Marie et Ballet continuent-ils à faire exactement les mêmes diagnostics que Charcot et à rédiger, dans des termes identiques, les ordonnances qu'a rédigées Charcot. Ils semblent s'attendre toujours à ce que le patron, ouvrant la porte de leur cabinet, vienne à eux de son pas appuyé, remuant les mâchoires comme s'il suçait un bonbon amer, et marmonnant : « Dites donc, Marie, dites donc, Ballet, quoi de nouveau ce matin dans le service?

— Rien, Monsieur...

— C'est bon, c'est bon. Je vais faire un tour par là tout de même. »

O souvenir! C'est mardi matin; la cloche sonne annonçant l'arrivée du maître. Son service est là qui l'attend au grand complet.

Voici le grand Babinski, la mine ouverte, jovial, les mains dans ses poches sous son tablier blanc. Voici Sollier, la calotte en arrière, une petite pèlerine sur les épaules, non moins alerte, non moins heureux de vivre en faisant de bons diagnostics. Ces deux-là sont les plus aigus, les meilleurs observateurs, et ceux qui demain porteront la hache dans le fameux syndrome de la grande hystérie, dans la théorie de la mémoire, dans l'anorexie mentale, dans la technique de la démorphinisation, dans la fréquence des névrites périphériques du tabes, etc., etc. Pour le moment, ils sont des disciples attentifs et respectueux, rien de plus. Gilles de la Tourette, Brissaud, Marie, Ballet se font un devoir d'assister à la leçon sur le malade debout, laquelle est en effet la plus originale, la plus instructive de toutes les cliniques du monde.

Charcot descend de son coupé, que tirent cahin-caha deux vieux chevaux auxquels, dans son amour des bêtes, il jette fréquemment un coup d'œil, il donne une petite tape amicale. Il salue son monde d'un regard circulaire, tend deux doigts à son chef de clinique, un doigt à son interne, et c'est tout. Exception faite pour l'illustre étranger qui baragouine

quelque compliment incompréhensible. Le grand homme répond par un sourire stéréotypé, une sorte de hihi qui signifie : « Trop aimable, mais je suis pressé. » Il se dirige vers son vestiaire, contigu à une pièce qui sert de laboratoire, de musée, de salon d'attente. Des moelles épinières, des cerveaux plongés dans l'alcool, étiquetés et numérotés, indiquent que le jeu est sérieux et qu'on est prié d'aller rire plus loin. Brièvement, le chef de clinique signale ce qui s'est passé d'important dans le service depuis la veille. Charcot, à mi-voix, donne quelques rapides, elliptiques conseils. En route pour la salle du cours, spacieuse, assez mal éclairée, telle que l'ont reproduite bien des photographies et des gravures. Les assistants s'entassent dans le fond. On amène un malade. Quelquefois Charcot le connaît; souvent il ne le connaît pas. Toujours il l'interroge comme s'il le voyait pour la première fois, et dans cet examen éclate son génie; car il va tout de suite à l'essentiel, déblayant les symptômes secondaires, écartant ce qui dérouterait tout autre médecin, ce qui ne l'embarrasse pas, lui. Il ne se penche pas vers l'échantillon humain qui lui est soumis; il lui parle simplement, mais avec clarté, sans

enfantillage, et quand il a reconnu, à quelques répliques, l'intelligence, laquelle se trouve, comme la sottise, à tous les niveaux sociaux, il s'en sert, ainsi que d'un levier, pour soulever la difficulté.

Alors il s'adresse à son auditoire, devient aussitôt technique et d'une précision tranchante : « Messieurs, vous savez déjà... J'ai déjà eu l'occasion de vous dire... C'est généralement ainsi que les choses se passent... » Il revient au patient : « Mon ami, tendez la jambe, articulez ce mot, faites ceci ou cela... » L'autre obéit, heureux d'être si bien deviné dans ce qu'il éprouve, flatté de servir la cause de la science, dont le prestige est considérable dans les milieux populaires. Quand il a affaire à un abruti, Charcot sourit imperceptiblement, avec humanité cette fois, et répète la question jusqu'à ce qu'elle soit complètement saisie. Chemin faisant, il se laisse aller, conte l'anecdote d'un cas similaire, cite un vers de Racine, de Molière, de son cher Shakespeare ou du Dante, rappelle un tableau de Hals ou de Velasquez, et c'est un merveilleux spectacle que celui de ces concordances artistiques et médicales qui se nouent et se dénouent pittoresquement dans sa grosse tête méditative, éloquente.

Après celui-là, un autre. Le professeur s'amuse, se surprend, se déroute lui-même. Quand il n'y comprend rien, il murmure : « Je n'y comprends rien ». Quand le pronostic est mauvais, il l'indique en latin : « *Pronostic pessimum, exitus letalis*, et j'ajouterai *properatus*. » On devine que le mal l'intéresse plus que celui qui porte le mal. Constater lui importe plus qu'alléger. La recherche des grands secrets de la vie et de la déchéance nerveuse lui fait négliger les petits secrets du traitement approprié. Quand il réfute une erreur, il s'échauffe, son œil brille davantage ou bien il souffle bruyamment, afin de marquer son mépris.

C'est fini. Brouhaha. Charcot, de son même pas, regagne son vestiaire, puis sa voiture, sans se laisser importuner par les questions des profanes. S'il trouve qu'un argument ne mérite pas de réponse, il introduit son petit doigt dans son oreille et la secoue vigoureusement, en dirigeant, vers son interlocuteur ahuri, son rictus bizarre. Les Allemands l'embêtent. Il a une préférence marquée pour les Anglais et pour les Russes. D'ailleurs, il regarde les gens, bien plus qu'il ne les écoute. Ce qui l'amuse, c'est ce qu'on n'exprime pas,

c'est la nature du monsieur qui lui parle.

Par contraste, et dès le début de mes études, il me fut donné de connaître un tout petit coin de la science française d'autrefois, alors que le mandarinat et les concours n'avaient pas encore desséché la veine de nos physiologistes et de nos anatomistes. Je veux parler du laboratoire de Gréhant au Jardin des Plantes, perdu dans la verdure, entre les ours et les blaireaux, formé de quelques corps de bâtiments juxtaposés, auxquels on accédait par une petite barrière, munie d'une sonnette dont j'entends encore le tintement. Le bras droit de l'aimable et bon Gréhant était le docteur Artaud, à qui m'avait recommandé Paul Belon, son camarade. J'ai passé là des heures exquises et laborieuses, recevant des conseils et des enseignements qui n'ont jamais quitté ma mémoire. Un vieux chien, habitué à la vivisection, qui avait eu le ventre ouvert plusieurs fois, presque toutes les principales artères dénudées, et qui ne s'en portait pas plus mal, rôdait autour de nous comme le barbet de Faust. On entendait au loin des cris d'enfants, l'appel du paon, « Couin... Eon ! » et des bruits indéterminés. Le garçon à barbe blanche, un Alsacien du nom de Clam, nous apportait en soufflant, à

cause de son asthme, les instruments dont nous avions besoin. Artaud m'initiait aux fonctions du cervelet et de la moelle, aux mouvements du cœur, systole et diastole, à la dissection du poumon de la grenouille qui a l'air, quand il fait hernie, d'une petite morille instantanée. Il m'apprenait aussi à me méfier des pièges et embûches de l'École et à ne pas croire que les plus diplômés fussent toujours les plus capables. Cela sans nulle amertume, car son détachement des honneurs était extrême, et sa grande valeur apparaissait seulement dans les visites que lui faisaient des camarades ou des pontifes, afin de solliciter son avis.

C'est ainsi qu'un jour je vis apparaître le juif Germain Sée que j'avais rencontré, l'année précédente, au chevet de Victor Hugo. Du col très évasé qu'il portait toujours, sortait une grande tête bourrue, aux yeux noirs et durs de vieillard buté. Sa nullité était proverbiale. On racontait que ses élèves corrigeaient ses bouquins sur le cœur, arbitraires, illisibles et que personne ne consulte plus. Sa haute situation lui venait uniquement de sa race et de son entregent, des ramifications innombrables du ghetto d'or. Lui-même a été l'introducteur, le

protecteur d'autres sémites, lesquels, à leur tour, en ont amené d'autres. La pullulence ne s'établit pas autrement. On ne compte plus aujourd'hui les hébreux de la Faculté. Alors Germain Sée et le broussailleux Hayem étaient, avec l'épouvantable Naquet, les trois représentants de leur mauvais peuple. Quelques esprits avisés comme Artaud se préoccupaient déjà de cette invasion. Les autres haussaient les épaules, répétaient avec entrain que « la science n'a pas de patrie » ou taxaient de préjugé religieux une simple constatation ethnique. C'est Jules Soury, à ma connaissance, qui a posé le premier la question sur son véritable terrain, celui de la formation héréditaire. Avant lui, Charcot, précisément dans ses leçons du mardi à la Salpêtrière, n'avait fait qu'effleurer le problème.

CHAPITRE II

Le professeur Potain chez lui, à Necker et à la Charité; Esbach, Suchard, Foubert et Vaquez. — Tillaux à l'Hôtel-Dieu. — Le papa Richet. — Pasteur et la rage. — Péan à Saint-Louis, Besnier, les Fournier et la syphilis héréditaire.

Le professeur Potain était l'antithèse vivante de Charcot. Il aimait les hommes d'un cœur ardent, infatigable et il voyait surtout dans son art un moyen de les secourir. Sa bonté raffinée s'étendait, de sa famille et de ses amis, à ses clients, à ses élèves, aux inconnus. Toutes les forces de son intelligence aux antennes innombrables étaient dirigées vers le soulagement des maux, souvent désespérés, pour lesquels on l'invoquait de tous les étages de la société, de tous les coins de France et d'Europe. Sa vie de savant, de chercheur, d'expérimentateur hors ligne était dévorée par les appels,

les supplications, les larmes d'une multitude d'infortunés, déjà en route pour les sombres bords, dont il était la seule espérance. Chacune de ses journées était occupée : le matin par l'hôpital, l'après-midi par une trentaine de visites qui remplissaient son petit calepin noir, de rendez-vous à son domicile boulevard Saint-Germain, en face de Charcot ; le soir, par un rassemblement d'observations et de notes prolongé jusqu'à une heure et demie, deux heures de l'aube. Il gagnait ainsi beaucoup d'argent, mais il en distribuait bien davantage, avec un tact, un génie du cœur qui décuplait le prix de ses charités. Avec cela, il était d'une petite santé, d'un physique souffreteux, à la fois sublime et ingrat, qui l'apparentait à Pascal et à Érasme. De chaque côté de son grand nez, ses yeux divergents, globuleux et pleins de pitié se conjoignaient pour observer son consultant, pour pénétrer au fond de ses cryptes, dans ses replis les plus secrets. Sa voix basse et douce effleurait le secondaire, résumait le principal, réconfortait, rassurait. Ses oreilles avaient la courbe de l'auscultation. Ses mains, assez fortes, étaient satinées et habiles, écartaient la chemise ou la chemisette avec une adresse de chambrière. Au chevet des agoni-

sants, le docteur Potain devenait immatériel, impalpable, tel qu'une lueur de phare sur les flots. Combien ont disparu, emportant la vision angélique de cette héroïque laideur! Une mère me disait : « Sa mère a dû pleurer à le regarder quand il était enfant. Mais quelle joie pour elle, dans le Ciel, quand elle le voit faire aujourd'hui ! »

La Providence m'a permis d'approcher, pendant plusieurs années, ce grand maître, de recueillir pieusement ses avis, ses conseils, de les graver dans ma mémoire. Je n'ai perdu aucune de ses paroles, si mesurées et toujours d'une parfaite syntaxe, aucun de ses divins sourires, aucune des inflexions sourdes et vives qu'il accentuait parfois d'un frottement de l'index contre sa narine droite, et d'une tape sur sa petite calotte de chef de service. Je vois son tablier, que dépasse le manche du stéthoscope, sa vareuse, le gros crayon bleu dont il dessinait, sur les draps, les courbes d'une fièvre ou la cadence d'un rythme cardiaque, l'appareil à l'aide duquel il enregistrait le mouvement du pouls, la tension artérielle. Je sens, sur mon épaule, l'empreinte affectueuse de ses doigts et sur ma joue le baume de son baiser, le soir de la mort de mon père. Son image bénie

est de celles vers qui je me tourne aux heures amères ou graves, pour demander un réconfort.

C'était un clinicien extrêmement ferme et qui avait le sentiment de sa valeur. Appelé en même temps que Charcot au chevet d'Alphonse Daudet, souffrant d'une forte bronchite, il recommença l'auscultation que son illustre confrère venait d'achever, sans tenir aucun compte du « mais je suis fixé » de celui-ci. Une autre fois, cinq ou six professeurs notoires discutaient sur le cas d'un malade, d'une sciatique compliquée. Aucun ne l'avait examiné. On en était au choix du remède. Alors Potain : « Eh bien, messieurs, je demande, moi, à voir cette jambe. » Il se méfiait des théories et des thèses et ne généralisait qu'exceptionnellement. Quand il avait achevé un examen, il tombait dans une longue méditation, que nous nous gardions d'interrompre, le regard en introspection, le visage incliné de côté, ainsi que s'il percevait, de très loin, le confidentiel chuchotement de la nature. Il en oubliait la circonstance, ses obligations, l'heure de son repas. Il sortait de cette rêverie brusquement quelquefois, par un « ah bah ! » retentissant, à l'aide duquel il se raillait de lui-même.

Je me rappelle, à la Charité, un malheureux atteint d'un énorme anévrisme de l'aorte, lequel avait rongé peu à peu la cage thoracique et battait sous la peau. Nous attendions, d'une minute à l'autre, l'issue fatale. M. Potain, chaque jour, passait une grande heure auprès de ce condamné. Il revenait dans l'après-midi s'informer de ses nouvelles. Il souffrait visiblement de son impuissance. Un après-midi, jugeant le moment terrible arrivé, par un beau soleil d'été qui tombait des hautes fenêtres dans la triste salle, il demanda de l'ouate et des bandes, emmaillota lui-même, avec des précautions infinies, le torse tremblant. Il achevait à peine que ce pansement *in extremis* devint rouge comme une écharpe de toréador ...et voici le maître qui serre avec amour, contre son épaule trempée de sang, la pauvre tête épouvantée et oscillante, lui fait ainsi franchir le grand passage.

Quand un convalescent bien minable s'apprêtait à quitter le service, M. Potain, au moment du départ, lui glissait un billet de cinq cents francs dans la main. S'il s'agissait d'une femme d'ouvrier, d'une mère de famille, c'était davantage. Ceci fait, il se sauvait à grandes enjambées, comme un voleur, sans écouter les

remerciements, les balbutiements de la gratitude. Nous devions le suivre à la course. Sa voiture, entrant à l'hôpital, était accompagnée souvent jusqu'au fond des cours par quelque hâve et livide purotin, par une ménagère dépenaillée, auxquels il remettait un des louis dont il avait toujours, à même la poche de son gilet, une ample provision, à tout hasard. Nous nous demandions, avec mon cher ami Vaquez, interne dans le même temps que j'étais externe, quelles sommes notre patron distribuait ainsi du 1er janvier au 31 décembre? C'était sûrement une petite fortune.

La chose se savait, les gens abusaient, car il y a du mauvais monde même parmi les pauvres, mais M. Potain se fichait bien que l'on se fichât de lui. Il se reposait en donnant et répondait aux observations de ses élèves par un « ah bah! »... cette fois ironique.

Comme Charcot, il aimait la bonne littérature et la bonne musique, en particulier Beethoven. Fréquemment il citait les classiques, Racine, Pascal, Saint-Simon et aussi le Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe*, dont la phrase harmonieuse l'enchantait. Son cours à l'hôpital était très suivi, bien qu'il parlât

trop bas, avec des sursauts de la voix qui étonnaient ses auditeurs. On ne pouvait apprendre qu'à son école la pathologie du cœur et des vaisseaux, les signes prémonitoires de la tuberculose et de la néphrite interstitielle. Il fallait le voir ausculter avec de longs appuis, des interruptions, des reprises, pour se rendre compte des paysages auditifs, visuels, dans lesquels il se promenait par l'imagination, des perspectives qu'il découvrait, en véritable explorateur de l'organisme. Aucun souffle, aucun frémissement, aucun bruit de galop, si léger fût-il, ne lui échappait. Son ouïe valait celle de tous les Indiens de Fenimore Cooper. Elle décomposait les sons superposés. Elle distinguait l'imperceptible durcissement d'une valvule, le retrait d'un filet de sang. Jugeant le détail, Potain appréciait l'ensemble avec une sagacité incomparable, prévoyait les complications et combinait les remèdes en conséquence. Il est un des très rares médecins qui aient su administrer la digitale et la quinine, de même que l'Anglais Sydenham fut presque le seul à savoir jouer de son opium, Les médicaments sont des arcanes, que pénètrent, après de longues années d'expérience, quelques véritables sorciers. La rédaction d'une

ordonnance parfaite exige autant de génie que de bon sens.

Ce méticuleux pouvait être distrait. Il nous racontait qu'un soir de fête de famille, car il adorait la jeunesse, il s'était laissé faire, à l'aide d'un bouchon brûlé, une superbe paire de moustaches. Entre temps, on l'appelait auprès d'un client. Il montait en voiture sans se rappeler qu'il était grimé et ne comprenait rien à la stupeur du malade et de l'entourage, qui le voyaient arriver ainsi transformé. Ce souvenir provoquait son bon rire, joyeux et frais comme celui d'un enfant ou d'un saint.

Une seule fois je l'ai vu se mettre en colère. Il avait, comme garçon de salle à la Charité, un bonhomme broussailleux, barbu, pas bête, débrouillard, gouliâfre et quelque peu pochard, qui s'appelait Ferdinand. L'armoire de Ferdinand, comparable au nid de la huppe, renfermait les objets les plus hétéroclites, de la ficelle, des anchois, de l'eau-de-vie, du sucre, un manuel du parfait infirmier et des vieux boutons. Ayant ponctionné une pleurésie intéressante, M. Potain avait recommandé expressément qu'on lui gardât le liquide. Le pauvre Ferdinand, étant ivre, renversa le flacon dans sa cachette, englua ses trésors et reçut du

patron, par-dessus le marché, une avalanche d'injures véhémentes, qui se termina par un billet de cinquante francs. En suite de quoi nous dations de là les éphémérides de la Charité : « Monsieur, c'était quinze jours, un mois après le suif à Ferdinand. » — « Ah! oui, la perte du liquide pleurétique... sacré diable d'animal! »

Le service Potain était naturellement très recherché. Les meilleurs de la Faculté sollicitaient l'honneur de faire partie de cette clinique. J'ai connu là l'excellent Foubert, aujourd'hui disparu; Sapelier, qui s'est fait depuis une belle clientèle; Paul Delbet, médecin de grande valeur, qu'il ne faut pas confondre avec son cousin, le chirurgien penseur Pierre Delbet, et enfin Henri Vaquez, le maître actuel de la pathologie du cœur et des vaisseaux et le successeur de M. Potain. C'était un milieu agréable et sans morgue, beaucoup plus humain que celui de la Salpêtrière et où le malade n'était pas considéré comme un simple support de la maladie. La merveilleuse bonté du chef rayonnait sur tout le monde, enlevait même à l'hôpital cet aspect rébarbatif et impersonnel, cette odeur fade qui impressionnent tellement les pauvres gens. Des habitués,

atteints d'un vulgaire rhumatisme chronique, venaient là faire leur petite saison de villégiature, participer au régal de la double portion, se requinquer dans cette atmosphère familiale. J'en ai vu qui se plaignaient à M. Potain de la trop grande fréquence de la purée de pois cassés. Il répondait avec douceur : « Cela sort un peu de mes attributions. Néanmoins, j'en parlerai à la direction. Il importe en effet de varier les menus. »

Tel était aussi l'avis d'Esbach, chef du laboratoire de chimie, et de son inséparable Suchard, chef des travaux anatomo-pathologiques et chargé des autopsies. Esbach était un bon vivant, jovial et robuste, qui avait écrit un *Tartarin à l'École de Médecine*, fin lettré et fin gourmet. Suchard était une magnifique intelligence, un de ces esprits clairs et pondérés, qui élucident en cinq minutes les questions les plus embrouillées. Il avait la passion du canotage et, chaque dimanche, remontait la Seine ou la Marne dans une yole construite selon ses plans. Les deux amis, étant célibataires, déjeunaient et dînaient ensemble au café Caron, situé alors au coin de la rue des Saints-Pères et de la rue Jacob. Le premier arrivé au laboratoire de la Charité

esquissait au tableau noir un projet de menu que l'autre, en son absence, rectifiait ou complétait. Sur le coup de onze heures, Esbach et Suchard tombaient d'accord et remettaient gravement le résultat de leurs méditations au maître d'hôtel. Ils m'ont invité quelquefois à ces agapes. J'en ai gardé un aussi bon souvenir que du dîner d'agrégation de Babinski, organisé à la *Tour d'Argent*, sur les fourneaux du regretté Frédéric, par son incomparable frère, maître indiscutable de tous les gourmands et gloutons de France, Babinski II, dit Ali Bab, auteur de ce glorieux chef-d'œuvre : *Gastronomie pratique*. La perfection du palais buccal est l'apanage des hommes d'esprit. Il fallait entendre Esbach et Suchard dépiauter un imbécile ou un charlatan. C'est de leurs robustes causeries et de leurs définitions sans miséricorde qu'est née dans mon esprit la première idée des *Morticoles*. Ah! les honnêtes, les loyaux garçons, solides dans leur science, dans leurs amitiés, dans leurs antipathies, et auxquels toute vilenie donnait la nausée !

Pendant l'été, M. Potain prenait alors un mois de vacances à Uriage, où il avait loué une villa au milieu du parc. Il y travaillait, bien entendu, du matin au soir. — Charcot, Maur-

ras et lui sont les plus grands, les plus acharnés travailleurs que j'aie connus, — mais parmi la verdure et le chant des oiseaux. Il me confiait que ce petit concert de l'aube lui était un délice : « Je ne me lasse jamais de leurs mélodies. Il n'y a pas d'opéra qui les vaille. Elles donnent l'impression d'une joie féerique. » Je n'ai pas besoin de vous dire qu'un très grand poète de la santé et du bonheur habitait ce méditatif, perpétuellement appliqué à la souffrance humaine. J'ai entendu dans sa bouche ce mot significatif : « Rien ne repose comme un visage de femme. » Nullement matérialiste, il était, sinon pratiquant, tout au moins profondément traditionnel. Son âme ignorait les soubresauts, les brûlures et les ricanements des âmes qu'a désertées le divin.

Aucun des clients de M. Potain n'a pu oublier le souci extraordinaire avec lequel, — son examen terminé, — il posait les grandes lignes et les détails du traitement. Ce travail lui prenait quelquefois trois quarts d'heure, une heure de silence, d'immobilité complète, et contrastait singulièrement avec les ordonnances bâclées ou insouciantes des premiers parmi ses confrères. Je lui demandais pour-

quoi il recommandait si souvent l'eau de chicorée à sa clientèle riche. Il me répliqua avec tranquillité : « Parce que la chicorée fait boire de l'eau pure et que l'alcoolisme est malheureusement assez fréquent chez les dames de la bonne société. Cela leur est venu d'Angleterre et d'Amérique. Le désœuvrement en est cause. Elles abusent notamment de l'eau de mélisse. » L'usage, de plus en plus fréquent, des poisons chroniques, cocaïne, morphine, laudanum, extrait thébaïque, l'effrayait pour l'avenir. Il s'en détournait volontiers, ainsi que des grandes aberrations du système nerveux, des troubles sexuels tels que l'inversion masculine et féminine, dont on commençait à peine à s'occuper. Il avait une invincible horreur de ce qui dégrade la créature humaine, un besoin de respirer l'air pur et le parfum des fleurs morales, que j'ai retrouvé au même degré seulement chez Mistral. C'est pourquoi j'affirme et je maintiens que M. Potain portait en lui un poète lyrique. Ce qui le soutenait, dans son affreuse et sublime besogne, c'était l'espoir de la guérison. Il se plaignait doucement qu'on l'appelât toujours, comme un médecin des morts, pour constater le décès. Il murmurait, au retour d'une de ces tournées

funèbres : « C'est accablant. En vérité, c'est accablant. »

Ce sentiment existe, à des degrés divers, chez tous les médecins qui voient au delà de leur métier, qui ne sont pas de simples distributeurs de spécialités pharmaceutiques. Il arrive un jour, aux environs de la cinquantaine, où la curiosité clinique s'émousse, où le contact perpétuel de la douleur, de la déchéance et du trépas d'autrui fatigue et déprime, où le docteur à la mode éprouve le besoin de s'évader : il tombe amoureux fou d'une dame austère, d'une demoiselle frivole, de peinture, de musique, de voyage, de littérature. Il songe : « Eh! là-bas, je ne veux pas avoir usé toutes mes facultés à la contemplation du charnier. » C'est la revanche de la vie déclinante sur la mort. Chez plusieurs de mes anciens camarades, et cotés, et arrivés, et célèbres, j'ai remarqué, avec cette lassitude, ce dégoût intime. Personnellement je l'avais éprouvé très vite, au bout de sept ans d'études médicales. Aussi ne me surprend-il pas chez les autres. Il faut un cœur d'apôtre ou une insensibilité totale pour traverser tant de cercles infernaux, remplis de gémissements et de plaies hideuses.

J'avais dix-neuf ans, le jour où j'entrai, comme « bénévole » ou « roupiou », dans le service de chirurgie de Tillaux à l'Hôtel-Dieu. Le docteur Tillaux n'avait point l'envergure de Potain, mais c'était un cœur excellent, un praticien sûr et d'une scrupuleuse honnêteté. Ses favoris étaient encore blonds, ses cheveux grisonnants rejetés en arrière, et sa bouche demi-paysanne ne manquait certes pas de finesse. Il tutoyait volontiers ses malades et défendait justement à ses internes d'en faire autant : « Attendu, monsieur, que vous n'avez pas mon âge. » Dès huit heures du matin, il arrivait à l'hôpital dans un coupé déverni, que traînait une émouvante rossinante, et il commençait, à la mode d'autrefois, l'appel de ses élèves, sur un beau carton *ad hoc*, peint en couleur par la Sœur de charité de la salle des hommes, attachée elle-même au service depuis vingt-cinq ans. La pratique rudimentaire de l'antisepsie au début inondait les lits d'une douche nauséabonde d'acide phénique ; le pansement dit de Lister faisait florès, bien que Lister ne l'appliquât déjà plus.

Mon premier malade fut un cancéreux d'une maigreur effroyable qui « faisait » — comme

on disait — des troubles cérébraux et accusait les infirmiers de jeter « des poils » dans ses aliments. Comme je le chapitrais, il se mit en fureur, ameuta ses voisins, prétendit que j'avais craché dans sa soupe. Il fallut une bonne demi-heure pour le calmer. Du côté des femmes m'échut une vieille gâteuse, affligée d'une fistule compliquée, qui faisait communiquer entre elles toutes les pièces basses de son organisme, par où je devais introduire des filières de mèches au sublimé. Au premier essai, je crus vomir. L'odeur de corruption était épouvantable. On m'avait affirmé : « Vous vous aguerrirez... » Mais pas du tout. C'est là un cliché fort inexact. Je ne me suis jamais aguerri. Il m'arrive encore maintenant de rêver de ce lit, de ces drains, de cette fétidité, qui me donnaient envie de m'enfuir, qui faisaient qu'à la pension Laveur, sous l'œil bienveillant de tante Rose, de la brune Mathilde ou de Baptiste, je m'arrêtais soudain de manger, jusqu'à ce que j'eusse chassé l'image diabolique.

La semaine suivante, ce fut pire, ce fut le cauchemar. Pasteur venait de découvrir le traitement de la rage, au milieu d'un grand brouhaha de dévots et d'incrédules, dont le

tam tam remplissait le milieu médical. Tillaux était nettement Pastorien. Six paysans russes ayant été mordus à la figure et aux mains par un loup enragé, le gouvernement du Tsar les expédia à Paris. On les mit en surveillance à l'Hôtel-Dieu. Pendant huit jours, Pasteur vint ponctuellement régler en personne les injections de son sérum, que faisait Tillaux à ces malheureux. Ce grand homme était d'une charmante simplicité et d'une parfaite bonhomie. Une petite gêne à peine perceptible, dans ses mouvements, indiquait à l'œil averti qu'il avait eu une attaque. Celle-ci n'avait fait d'ailleurs qu'aiguiser son génie. Nous nous rangions sur son passage avec une vénération véritable. Nous écoutions avidement ses moindres paroles, nous suivions chacun de ses regards, où transpirait une compréhension infinie.

Le neuvième jour, un des paysans, contractant ses mâchoires comme les branches d'un étau, entra en rage. On le transporta en hâte dans un pavillon d'isolement, mais ses cris traversaient les cloisons, et je n'oublierai jamais les visages épouvantés de ses compagnons condamnés au même sort, qui se bouchaient les oreilles de leurs gros doigts mâ-

churés par le fauve. A partir de là, chaque matin, le mal implacable s'abattit sur un nouveau Russe, si bien que les six y passèrent. Leurs clameurs désespérées, tantôt sourdes, tantôt suraiguës, se faisaient entendre jusqu'au parvis Notre-Dame. L'effroi régnait sur l'hôpital. Quand on pénétrait dans ces chambres de torture, on trouvait les infortunés disloqués comme des ceps, les yeux désorbités, l'écume aux lèvres, cramponnés aux barreaux de leur lit, ou se roulant sur le sol, des lambeaux de leurs draps entre les dents. Le moindre fil de lumière, le moindre reflet sur un gobelet, le moindre grincement de serrure, leur étaient insupportables. Pendant les répits, ils nous suppliaient, dans leur langue, de les achever, de mettre un terme à leur supplice. Après une consultation entre le pharmacien en chef, Tillaux et Pasteur, on s'y résolut. Le pharmacien prépara cinq pilules — le premier enragé étant mort enfin — qui furent administrées aux cinq autres, avec toute la discrétion d'usage en pareil cas. Quand le silence retomba, tel qu'un grand suaire, sur la maison des maux sans nombre, nous nous mîmes tous à pleurer d'horreur. Nous étions à bout de nerfs, anéantis. Je songeais, à part

moi, que la médecine était une carrière bien sinistre.

On admira que Pasteur eût fait quand même ses injections, bien que les six cas fussent désespérés. Les adversaires de sa méthode avaient ainsi beau jeu d'attribuer l'échec à l'inefficacité du remède. Mais il était de ceux, très rares, qui préfèrent une bonne conscience à la gloire.

Le service du vieux chirurgien Richet, père du physiologiste et métapsychiste Charles Richet, était contigu à celui de Tillaux. Souvent, pour nous amuser, nous franchissions la frontière ennemie, car Richet détestait Tillaux, auteur d'une anatomie topographique qui faisait concurrence à la sienne. En parlant de ce bouquin, le papa Richet disait « le livre ». C'était un grand et vieux diable, tout en os, d'une solennité bouffonne. Il prononçait les *â* très ouverts, d'une large bouche, qui se refermait comme une boîte, avec un bruit sec. Il racontait ainsi une villégiature en famille au bord de la mer : « Mâdâme Richet, mâ vénérâble épouse, avait de l'eau jusque-lâ... Mossieur Charles Richet, mon fils, âgrégé à lâ même Fâculté... âvait de l'eau jusqu'ici... Moâ-même, le professeur Richet, je n'avais,

vu mâ haute taille, de l'eau que jusqu'aux genoux. » Il avalait, avec une remarquable complaisance, les plus extravagantes bourdes, que lui racontaient à qui mieux mieux ses élèves. J'ai compris depuis comment l'excellent Charles Richet, gobe-spectres s'il en fut, a pu étudier de près tant de fantômes.

Passons maintenant à l'hôpital Saint-Louis qui s'enorgueillissait, voici un quart de siècle, de trois maîtres éminents : Péan, Besnier et Alfred Fournier.

Tout enfant, j'avais été mené en consultation, 21, place Vendôme, chez le chirurgien Péan. J'avais gardé une impression profonde de son fouchtra de domestique, qu'amadouait un petit pourboire, de ses immenses salons, peuplés de stropiats de tout âge, de sa personnalité géante, solide, carrée, de sa large tête à favoris noirs, de sa voix pâteuse et robuste. Je le dis tout de suite, c'était un brave homme, sommaire et brutal, capable de bonté, de générosité, incapable d'une vision d'ensemble, extrêmement habile de ses pattes, — car, comment appeler cela des mains? — jovial ainsi qu'un boucher au milieu de son abattoir et qui tranchait dans le vif comme dans du bois. Tel quel, il était un aigle à côté

du prétentieux et roucoulant Pozzi, dont l'ignorance en tout est fabuleuse, ou même de Doyen, opérateur génial, médiocre clinicien, et qui s'imagine de temps en temps avoir découvert le remède de tous les maux. Péan était éducable et perfectible, il écoutait les avis autorisés, il connaissait ses trous. Doyen ignore les siens et ferme obstinément les oreilles et les yeux à tout ce qui contrecarre ses marottes. Alors qu'il se croit un va-de-l'avant et un novateur, son plus grave défaut est d'être borné.

C'est Péan qui a inauguré les séances opératoires où le virtuose du couteau abat trois jambes, deux bras, désarticule deux épaules, trépane cinq crânes, enlève en se jouant une demi-douzaine d'utérus avec les annexes, et quelques paires d'ovaires. Il fonctionnait en habit, en cravate blanche, assaisonnant son travail de prestidigitateur tragique avec des coq-à-l'âne et des truismes effrayants. Je citerai notamment l'axiome célèbre : « Il vaut mieux dix pinces inutiles qu'une seule qui ne sert à rien », et la formule coutumière : « Retirez-vous tous derrière, mâssieurs, car tout le monde est devant et ceux qui sont derrière ne *vouaillent* rien. » Au bout de deux heures de

cet exercice, il ruisselait de sang et de sueur, les mains, ou mieux les battoirs, rouges comme ceux d'un assassin, les pieds trempés de pourpre, et toujours guilleret. On emportait les opérés coupacés et livides, en plusieurs tronçons, sur des brancards, à la queue leu leu, à la va-comme-je-te-pousse, les pinces brinqueballant dans les abdomens ouverts, ainsi que des veaux ou des porcs. Seul Hogarth eût pu rendre cette panique du dépècement, ce massacre scientifique, qui tenait de l'étal, du supplice et de la course de taureaux. Les spectateurs non prévenus vomissaient. D'autres riaient stupidement. D'autres se sauvaient. D'autres s'évanouissaient. Je n'ai jamais vu, pour ma part, un tel amas de troncs, de morceaux et de moignons, un pareil hachis de viande humaine. Cela, vu l'imperfection du sommeil chloroformique, au milieu de soupirs, de sanglots, de hurlements de douleur, de cris pareils à des sifflets de locomotive et de steamers, du bruit des corps mous chus à terre en se contorsionnant. Ce jeu achevé, Péan lavait à grande eau ses abatis, se curait les ongles, se mouchait dans un bruit de tonnerre, bouchonnait les taches écarlates de son plastron, de son gilet, de son pantalon, et s'en

allait à grandes enjambées, avec une mine de carnassier satisfait. Il avait accompli sa fonction ici-bas, qui était de trancher, d'ouvrir, de réséquer, de désosser et d'éventrer. « Je le tailladai. Dieu le guarit... » La vérité est qu'on ne « guarissait » pas beaucoup chez le terrible coupe-toujours.

Il n'est presque rien de plus grossier, de plus bref que la chirurgie, quand elle se sépare de la médecine, quand celui qui tient le couteau ne sait point que ce couteau est un pis aller, une défaite de l'ingéniosité thérapeutique. Les femmes sottes admirent cette charcuterie enragée, où elles voient un spectacle de force. On ne compte plus les bonnes fortunes des chirurgiens à la mode. Ils prennent rang aussitôt après les cabotins du genre comique, un peu avant les cabotins du genre grave. Cependant l'avenir appartient au visionnaire, armé à la fois du baume, du venin et de l'acier, et qui n'emploiera le troisième moyen que par rarissime exception.

Le professeur Besnier, spécialiste des maladies de la peau, ressemblait à un expert plutôt qu'à un médecin. Propret, sagace et méthodique, la bouche mince, l'œil aigu, il examinait d'abord d'ensemble, puis à la loupe, les

multiples et bizarres échantillons, les raretés que ses confrères envoyaient à sa consultation, Comme d'autres reconnaissent, au premier examen, un Nattier, ou un Reynolds, ou un Gainsborough authentique, le fameux dermatologiste diagnostiquait sans traîner un psoriasis, un purpura, une « exfoliante », ces révoltes et excroissances du revêtement cutané qui font ressembler le malade à un poisson, à une vieille armure rouillée, à un champ de fraises, à un Indien, à un crocodile, à un pot de confiture renversé. L'aimable homme épluchait avec gourmandise les boutons, les petites croûtes, les squames, les suppurations offertes à sa savante curiosité. Quand il était fixé, d'un regard circulaire, il interrogeait ses élèves rangés autour de lui et jouissait de leur incertitude.

— Eh bien?

— C'est de l'impétigo, monsieur.

— Ah! vous croyez cela... Et vous, un tel?

— Je pencherais plutôt pour une lésion de grattage.

— Eh! eh!... et vous, un tel?...

L'examen se poursuivait. Les suppositions épuisées, Besnier concluait : « Messieurs, c'est ceci et cela. » Chacun s'inclinait devant cette

infaillibilité souriante. Quand on sortait de là, les murs, les affiches semblaient autant d'affections de la peau et on les nommait machinalement au passage. Le plus remarquable, chez ce maître ainsi spécialisé, c'était son indifférence quant à l'état général ou, si vous préférez, quant aux diathèses qui provoquaient ses chères éruptions. Seule lui plaisait la classification par catégories, variétés et nuances.

Quant au professeur Alfred Fournier, courtois, fermé, d'aspect très simple, ç'a été le premier syphiligraphe de son temps et probablement de tous les temps. Son fils Edmond Fournier, mon camarade d'études, a continué son œuvre et j'affirme sans crainte de me tromper que les travaux de ces deux chercheurs sur la syphilis héréditaire sont le plus large champ actuellement ouvert à l'analyse critique, dans le domaine littéraire, artistique, historique et philosophique, aussi bien que dans le médical. A mon avis, ce père et ce fils, en corroborant leurs remarques et en complétant leurs dossiers sur une expérience d'une quarantaine d'années, ont donné à l'humanité une de ses plus importantes et puissantes clés. Si celle-ci n'ouvre pas toutes les serrures, elle en ouvre certes les trois quarts. Le microbe du terrible

mal, le tréponème, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est aussi bien le fouet du génie et du talent, de l'héroïsme et de l'esprit, que celui de la paralysie générale, du tabes et de presque toutes les dégénérescences. Tantôt excitant et stimulant, tantôt engourdissant et paralysant, forant et travaillant les cellules de la moelle, de même que celles du cerveau, maître des congestions, des manies, des hémorragies, des grandes découvertes et des scléroses, le tréponème héréditaire, renforcé par les croisements entre familles syphilitiques, a joué, joue et jouera un rôle comparable à celui du *fatum* de l'antiquité. Il est le personnage, invisible mais présent, qui meut les romantiques et les déséquilibrés, les aberrants d'aspect sublime, les révolutionnaires pédants ou violents. Il est le ferment qui fait lever la pâte un peu lourde du sang paysan et l'affine en deux générations. Du fils d'une bonne il fait un grand poète, d'un petit bourgeois paisible un satyre, d'un commerçant un métaphysicien, d'un marin un astronome ou un conquérant. Une époque telle que le XVIe siècle, avec ses splendeurs et ses turpitudes, sa bravoure, sa frénésie amoureuse, son expansion formidable, apparaît à l'observateur averti ainsi

qu'une incursion du tréponème dans l'élite comme dans les masses populaires, ainsi qu'une sarabande d'hérédos. Dès la première ligne de sa fameuse dédicace, Rabelais avait vu juste, et lui-même sûrement *en* était, avec son verbe fulgurant, sa perpétuelle levée d'images forcenées et brillantes. La plupart des dégénérescences, la majorité des méfaits attribués à l'alcoolisme sont imputables à ce spirille, d'une agilité, d'une ductilité, d'une pénétration, d'une congénitalité, si l'on peut dire, encore mystérieuse, autant que le « *quel monstre est-ce* », de la goutte de semence « *de quoy nous sommes produits* » à laquelle Montaigne fait allusion dans sa « *Ressemblance des enfants aux pères* ». Analogue pour l'élan et l'acrobatisme au propagateur de la vie, associé à lui dans mainte conception par la transmission héréditaire, le tréponème propage à la fois l'intensité dramatique de la vie, la stérilité qui est son contraire et les plus durs fléaux. Il est un « daimôn » matériel avec qui l'esprit doit compter, une vrille physique dans le moral et le factotum de l'instinct sexuel. Avant qu'il soit longtemps, je vous le jure, cette notion en bouleversera beaucoup d'autres et fera un massacre de poncifs.

Il y a vingt-cinq ans, cette question, aujourd'hui fort claire, était infiniment mal connue. En dépit des affirmations du grand Fournier, on discutait encore sur les relations de cause à effet entre le tréponème et la paralysie générale, entre le tréponème et le tabes. On niait la syphilis héréditaire au premier et, par conséquent, au second et au troisième degré. On la déclarait incapable de reproduire cliniquement presque tout le tableau de la syphilis tertiaire acquise. Maintenant encore beaucoup de médecins considèrent comme une exagération ce qui est la simple expression de la vérité : à savoir que le tréponème héréditaire est capable des mêmes ravages que le tréponème par contagion et que les fils et petits-fils des porteurs de cette tare sont souvent aussi menacés que leurs pères et grands-pères, surtout dans les conséquences nerveuses profondes.

Je ne fais qu'esquisser ici le premier linéament d'une étude complète de clinique sociale, que je compte bien publier un jour sous ce titre : *L'Hérédo*. En attendant, je préviens mon lecteur qu'un telle vue n'a rien d'affligeant. En restituant au tréponème presque toute l'hérédité nerveuse et mentale, les

Fournier ont permis d'agir sur cette hérédité par les trois grands remèdes connus et classés jusqu'à présent : le mercure, l'hectine et l'arseno-benzol. En outre, il faut se rappeler qu'en fait d'hérédité rien n'est inéluctable et qu'un enfant complètement sain et indemne peut sortir de l'union de deux hérédos caractérisés. Le fameux « certificat de mariage » du pauvre docteur Cazalis — en littérature Jean Lahor — était une amère sottise. Dieu sait si le cher brave homme m'a bassiné souvent avec cette marotte, en l'honneur de laquelle il m'incitait à écrire des articles : « Aidez-moi, mon ami, à sauver la race.

— Mais vous l'éteindrez, la race, mon cher Cazalis, en exigeant votre certificat. Les gens ne se marient déjà pas tant. Ils ne se marieront plus du tout. Voyez-vous cette confession laïque passant sous le nez de tous les employés de mairie?... Et quelle porte ouverte au chantage! »

Au résumé l'immense majorité des neurasthéniques, des mélancoliques, des misanthropes, des lypémaniaques, en un mot des bizarres, sont des hérédos et relèvent du terrible petit ravageur, qu'on appelle aussi le spirochète pâle. Ils relèvent du même coup

de son traitement. Peu importe que ce soit leur père ou grand-père, paternel ou maternel, ou même leur aïeul qui leur ait fait ce joli cadeau. Dans le doute, en avant la médication héroïque, et le plus tôt sera le mieux. Rappelez-vous les admirables vers de Boileau :

Un fou, rempli d'erreur, que le trouble accompagne,
Est malade à la ville ainsi qu'à la campagne.
En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Remplacez le chagrin par son substratum clinique, le tréponème, et vous serez dans la vérité.

En littérature, l'hérédo type se caractérise par une prédominance manifeste de la facilité verbale sur la force de la pensée.

Trop de mots pour peu d'idées, telle est sa formule. Il en résulte une surabondance légèrement hagarde, qui ne permet pas la moindre hésitation au critique une fois prévenu. Pour prendre un exemple concret, l'école romantique de 1830, avec son boursouflement, son tourbillon d'images et ses égarements philosophicocandards, est un rassemblement d'hérédos de choix. Ils s'étaient attirés les uns les autres, par cette propension

naturelle qu'ont les anormaux à se rejoindre. Je prie qu'on ne voie là aucun blasphème, ni aucune raillerie de mauvais goût. Nous sommes dans le domaine de la froide constatation, rien de plus. Les guerres du premier Empire, avec leur excès, avaient facilité chez nos aïeux, à travers toute l'Europe, la cueillette du tréponème; et, à la seconde génération, cette abondante moisson leva en écrivains lyriques, épiques et dramatiques, d'une belle fougue, mais remplis de trous creusés par le daimôn. Quant à Bonaparte, sa qualité d'hérédo est inscrite dans ce fait qu'il était atteint du mal appelé pouls lent permanent, ou syndrome de Stokes Adam, universellement reconnu aujourd'hui comme un stigmate tréponémique, à côté de la céphalée persistante, de l'enchifrènement perpétuel et de l'épilepsie larvée. Ainsi s'expliquent cliniquement, et le plus naturellement du monde, les aberrations politiques et diplomatiques de ce génie militaire. J'espère que l'effarant Masson Frédéric ne va pas prendre acte de cette remarque pour ajouter cinq autres pierres tombales, — je veux dire cinq nouveaux volumes, — au monument de sottise documentaire sous lequel il a écrasé son héros.

J'ajouterai, pour finir, que, depuis vingt ans exactement, je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer mon condisciple Edmond Fournier. Il sera le premier surpris en lisant — s'il la lit — sous ma plume cette apologie extensive de ses travaux et de ceux de son père. Rien ne démontre mieux l'avantage d'une carrière continuée familialement. Si Edmond Fournier n'avait pas eu à sa disposition les dossiers du professeur Alfred Fournier, sous les yeux cette longue expérience, il n'aurait pas écrit les ouvrage incomparables qui bouleversent de fond en comble le problème des dégénérescences et ouvrent sur l'hérédité des fenêtres nouvelles.

CHAPITRE III

Farabeuf, Poirier, Broca, Segond, Pozzi, Albert Robin, Després, Lucas-Championnière. — Le service de Luys. — Un concours de médaille d'or. — La morphinomanie des médecins. — La psychophysiologie. — Un réveillon chez Charcot.

Le cours du professeur Farabeuf était un des très rares enseignements utiles de la Faculté. Ce maître, d'un physique ingrat, d'une voix légèrement nasillarde, avait le génie de l'exposition. Maintenant encore, je me rappelle les leçons sur les organes de la grossesse qu'il professait en 1890-1891, et je n'ai oublié aucun des appareils ingénieux et mécanismes habiles par lesquels il nous expliquait les diverses phases de l'accouchement. Je tiens le répertoire de toutes les insertions musculaires qu'il nous détaillait sur le système osseux, sa baguette démonstrative à la main.

Il a formé, comme en se jouant, trois générations d'anatomistes. On le disait sévère. Je le trouvais surtout équitable, inaccessible à la recommandation, à la brigue et à l'intrigue. Aussi ses collègues, vers la fin de sa vie, lui jouaient-ils à qui mieux mieux de nombreux tours. Rarement homme méprisa à ce point les honneurs factices et l'argent. Grand, maigre, de visage mélancolique et jauniot entre ses favoris clairsemés, il était tout à son devoir et à la science. Il y avait en lui de la veine studieuse du grand Bichat... et quelle clarté, quel art lucide!

Paul Poirier, le petit Poirier, qui lui avait grimpé sur le dos, bien qu'il n'eût pas le centième de sa valeur, ne manquait ni d'entregent, ni de savoir-faire. Maure de Normandie, de teint chaud, de traits réguliers, barbu et chevelu de noir, puis de blanc bouclé, se croyant très joli, très beau, irrésistible, il jouait volontiers les Don Juan et les Valmont, laissait traîner des lettres d'amour, tirait des portraits de ses poches, faisait des allusions à ses bonnes fortunes, à leurs époux, à des duels éventuels à cinq pas, un seul pistolet chargé. Boudiné dans des petits vêtements étriqués qui faisaient ressortir ses formes de mauviette, il

jouait à l'athlète, au boxeur, au nageur, à l'acrobate, et parlait conquêtes d'une voix de basse aux inflexions langoureuses et sentimentales. Personne n'ajoutait foi à ses récits, qui changeaient suivant la saison et l'interlocuteur. Par ailleurs, ses connaissances techniques nous semblaient vagues et insuffisantes, bien qu'il injectât chaque jour, avec ostentation, une vingtaine d'articulations du coude et du genou, bien qu'il eût écrit, en deux semaines, une sorte de thèse falote sur le développement des extrémités de l'homme. Il sentait ce dépris de plusieurs de ses élèves et il en souffrait. De temps en temps, une belle personne voilée débarquait à l'École, faisait le tour des pavillons de dissection, conduite par Poirier qui lui présentait *ses* cadavres, *ses* schémas, *ses* préparations. Cette façon de faire sa cour nous enchantait. Le bruit courait qu'il avait eu comme rival l'effarant Ferdinand Brunetière, honneur de la *Revue des Deux Mondes*, et qu'il l'avait mis dans sa poche. Aussi, quand il me demandait d'un air malin : « Y-a-t-il longtemps que vous n'avez vu Brunetière? » je faisais la bête, afin de ne pas lui fournir l'occasion d'une confidence longue et assommante. Il m'appelait « Daudet le subtil ».

Ma subtilité consistait surtout à me méfier de ses manigances.

Plus tard, il se reconnut dans un personnage des *Morticoles*, et déclara *urbi* et *orbi* qu'il me truciderait dans le plus bref délai. L'ayant rencontré à quelque temps de là au restaurant Paillard, chaussée d'Antin, je m'approchai de sa table et lui demandai avec sérieux quel genre de mort il me réservait. Il rit de bon cœur, car il n'était pas méchant, ni même très sot, gâté seulement par l'ambiance et la fatuité. Segond, le bon colosse, qui ne prenait jamais de commissionnaire pour ses appréciations, lui dit un jour devant vingt personnes : « Poirier, vous êtes un gosse. » Cette gosserie lui valut plusieurs histoires ennuyeuses notamment celle connue sous le nom de « la peau de Pranzini ».

Ce Pranzini avait tué une fille galante, sa bonne, et une petite parente de cette bonne. Il fut guillotiné. Poirier, alors aide d'anatomie ou prosecteur, voulut avoir — pour épater ces dames — un portefeuille en peau du célèbre assassin. Il soudoya un garçon d'amphithéâtre, lequel tailla, à cet effet, un bon morceau du cuir du supplicié, préalablement réclamé par la Faculté. La chose, ayant transpiré, fit un

tapage énorme. Le doyen manda Poirier, lui administra un shampoing soigné, renvoya le garçon. Ce fut, pour Ferdinand Brunetière, une belle revanche. J'ignore ce qu'est devenu le portefeuille.

Auguste Broca, fils du célèbre révélateur de la circonvolution du langage, jouait, à l'opposé de Poirier son émule, le débraillé, le bohême, le Jean-s'en-fiche. Bredouillant, précédé d'un grand nez de toucan, adorant sa pipe, Catulle Mendès — qu'il appelait « capsule Mothes » — et les calembours, Auguste Broca avait une meilleure presse que Poirier. Je crois bien qu'il était aussi plus ferré en anatomie, mais il possédait la fâcheuse habitude de couper ses démonstrations de jurons et de coq-à-l'âne, accompagnés d'une sorte de reniflement. J'espère pour lui qu'il a renoncé à ce tic.

Dans le genre bellâtre et musqué, il serait injuste d'omettre le professeur Pozzi, surnommé « Chélami », à cause de la façon onctueuse dont il appelle tout le monde « cher ami ». Nous avions un axiome : « Samuel Pozzi est à la chirurgie ce qu'Albert Robin est à la médecine : un fumiste. » Cela ne veut pas dire que l'un ou l'autre grimpe dans les cheminées. Mais tous deux font grimper à l'ar-

bre le peuple hâve et tremblotant des gens du monde selon *le Gaulois*, des salonnards affligés d'un mal chic et coûteux, qui réclame le bistouri du charmant Samuel ou la spécialité pharmaceutique du délicieux Albert-aux-Phosphates. J'ai connu de pacifiques dames, qui devenaient enragées et écumantes quand on mettait en doute, devant elles, la compétence d'Albert Robin. De même, l'autre compère a ses pozziphiles, pour lesquelles il est un incomparable trésor, un génie sans précédent, un demi-dieu. Dans le milieu des étudiants et des médecins, cette opinion n'a malheureusement pas cours, et quand les noms de ces deux docteurs à la mode étaient prononcés en salle de garde, on riait ou on haussait les épaules. Mais je ne veux contrarier ici ni les candides Américains du Sud, pour lesquels Pozzi est un savant d'une importance incalculable, ni haut et puissant seigneur Gordon Bennett, tellement féru d'Albert Robin et de ses divers mérites qu'il a fait de lui, pendant de longues années, le critique littéraire du *New York Herald*.

Albert Robin, par ailleurs très bon commerçant, parle vite en avalant les syllabes et d'un ton péremptoire. On l'avait baptisé

« Abéobin la belle barbe ». Il est le seul médecin, à ma connaissance, qui ait eu le toupet de conseiller à ses malades fumeurs de délayer dans l'eau la cendre de leur cigare et de l'avaler! Il préconisait aussi, contre les douleurs gastriques du tabes, un potage diabolique composé de choux crus, de carottes crues, de raves et de navets presque crus. Il est, depuis le fameux Grouby, cher au paradoxal Dumas fils, le plus grand inventeur de régimes singuliers ou baroques. Il édicte ces insanités brièvement, gravement, en dirigeant, vers son client ou sa cliente, un jet d'œil noir comme l'Érèbe, qui fait rentrer sous terre le doute ou la raillerie. Il s'est trouvé relativement peu de personnes pour lui pouffer au nez, tant est grand le prestige d'un titre d'académicien et d'une réputation même usurpée! Vous me direz que la littérature a ses Aicard, ses Doumic et ses Prévost, comme la médecine a ses Robin et ses Pozzi : c'est exact.

Ne croyez pas que j'ignore la thèse d'après laquelle Albert Robin et ses pareils dissimuleraient, sous des prescriptions burlesques, des conseils éminents de bon sens et d'hygiène. C'est ainsi que, voulant contraindre une personne âgée à un certain exercice musculaire

et respiratoire, Albert Robin lui imposerait de manger des épinards feuille à feuille, en sautant nue et à cloche-pied autour d'un guéridon de deux mètres de circonférence... C'est à peine si je force la note. Je n'admets pas cette explication. Le praticien, digne de ce nom, n'use pas de subterfuge pour amener ses malades à lui obéir. Il agit avant tout sur leur raison et il se garde, comme de la peste, de cultiver leur crédulité. Albert Robin n'est pas un imbécile, loin de là; mais s'il trifouille vaille que vaille en chimie, il manque des connaissances cliniques et anatomo-pathologiques élémentaires. Il n'a, du rôle du médecin ici-bas, qu'une notion confuse, gâtée par sa confiance dans le jobardisme de ses contemporains et de ses contemporaines : « Vous avalerez, monsieur, madame, dix bourdes par jours en cinq cachets. » Cela, c'est le très vieux jeu, le genre second Empire appliqué à la thérapeutique, la science vue par la lorgnette d'Arthur Meyer et la lunette marine de Gordon Bennett. Albert Robin, qui continue les matassins de Molière, à travers les mondanités du *Gaulois* et du *New York Herald*, est à l'heure actuelle aussi démodé qu'eux.

Pour toute personne venant du dehors, il

était impossible de traverser, sans se boucher le nez, le service nauséabond d'Armand Després à la Charité. Ce petit bonhomme, tout en nerfs, entêté, vaniteux, plein d'esprit et de bagout, était entré dans l'attitude difficile de soutenir l'inexistence des microbes et l'inutilité de l'asepsie. Il ne pouvait donc plus sortir de ce trébuchet enfantin. Il se servait exclusivement, pour ses pansements, de poudre de camphre, d'alcool camphré et d'eau sédative. Il laissait les plaies faire ce qu'elles voulaient, bourgeonner, suinter, s'infecter en liberté. Chose amusante, ses statistiques n'étaient point très mauvaises, le streptocoque, le staphylocoque et le pneumocoque étant chez lui moins fréquents qu'on n'eût supposé. Peut-être mettaient-ils une certaine coquetterie à ne pas tourmenter leur négateur. Par exemple, l'odeur était effroyable. Forcés de respecter la manie du patron, ses internes et ses externes souffraient mort et passion dans ce cloaque infect et couraient, dès qu'ils le pouvaient, respirer au dehors une bouffée d'air pur. Ils l'appelaient familièrement entre eux « le cochon », sans aucune amertume d'ailleurs, car son amour de la saleté n'empêchait point Armand Després d'être un brave homme et un

bon garçon. Comme il chérissait les contrastes et les paradoxes presque autant que feu Brunetière, il défendait, bien qu'anticlérical, la cause des Sœurs de charité. Il lui sera beaucoup pardonné, en souvenir de cette généreuse intervention.

Par contre, j'ai gardé un souvenir émerveillé des salles de Lucas-Championnière à l'Hôtel-Dieu. Cet admirable maître fut le premier à appliquer rigoureusement les méthodes pastoriennes à la chirurgie. Nous montions chez lui prendre une leçon de minutieuse propreté, depuis les lits des malades, les vêtements des aides, jusqu'aux instruments. Il opérait sans se presser, avec la grande préoccupation de laisser à son patient une existence possible, non diminuée par un trop grand saccage. Il était économe des membres et des tissus d'autrui, d'une discrète charité, nullement desséchée par sa longue pratique. Il demeurera, en dépit de sa modestie, une des très, très belles figures de la science française. J'ai souvent regretté de n'avoir pas été son élève.

On ne parle plus guère des travaux du docteur Luys, qui avait le tort de s'occuper d'hystérie et d'hypnotisme en même temps que le

grand Charcot. Il hébergeait à la Charité toutes les simulatrices nerveuses de Paris, des femmes rouées, débauchées jusqu'à l'os et quelquefois jolies, habituées des services hospitaliers, rompues aux comédies de la fausse attaque, du songe éveillé, de la suggestion. Il fallait voir le confiant Luys, pareil à un gros et beau perroquet blanc, décrivant sur des tableaux en couleur le « puits somnambulique » extraordinaire de Sarah, de Suzanne et de Lucie, les phases de leurs hallucinations coutumières, cependant que Sarah, Suzanne et Lucie, sagement assises sur des chaises, se trémoussaient et se pinçaient pour ne pas se tordre de rire. Les élèves soufflaient à ces jeunes personnes des expériences abracadabrantes : purgations et vomissements obtenus à l'aide de flacons bouchés, dont elles étaient censées ignorer le contenu; lecture d'un texte les yeux bandés; description, à distance, d'un objet censé inconnu. On réglait jusqu'aux insignifiantes erreurs, qui donnaient ensuite plus de prix à la réussite. Une de ces filles nous disait : « J'sais plus quand c'est blague, j'sais plus quand c'est vrai, tellement que vous me faites pivoter. » Au milieu de ces farces énormes, et souvent visibles à l'œil nu, le papa Luys demeu-

rait imperturbable. Elles confirmaient ses thèses favorites, c'était l'important. Afin de s'attacher ses sujets, il leur passait toutes leurs fantaisies, les laissait transformer leurs lits d'hôpital en boudoirs surchargés de faveurs, de guirlandes, de fanfreluches, de peinturlurages, leur achetait du parfum, du linge fin, des gourmandises. Je laisse à penser la vie que menaient ces petites Parigottes quand le patron n'était pas là. Elles combinaient leurs représentations huit jours à l'avance, nous demandaient conseil, se disputaient les premiers rôles, les meilleurs trucs, criaient, se griffaient, se giflaient à tour de bras. On eût dit une cage de chattes ivres de valériane.

Quelquefois l'une d'elles cafardait, allait tout raconter au bon Luys : « M'sieur, faut que j'vous dise... on se fiche de vous... » Mais lui écoutait sans entendre, mettait ces expansions troublantes sur le compte du fameux « puits », s'entêtait d'autant plus dans ses schémas. Il avait bâti, sur les extravagances de ces demoiselles, une théorie du sommeil, une autre de la veille, une troisième des rapports de l'âme et du corps, une quatrième de l'âme toute seule. Il ne lui venait pas à l'idée qu'il pût être mystifié. A la fin, cela faisait

pitié et l'on en perdait le plaisir du jeu.

On n'imagine pas le degré de crédulité auquel peut descendre un savant qui veut justifier sa marotte à tout prix. On lui ferait prendre une pomme de terre pour un cheval au galop et le vicomte d'Avenel pour un historien. J'ai vu, de mes yeux vu, présenter à l'hystérique Sarah, sous le nez du docteur Luys, un tube bouché, avec ces deux mots : « ricin, colique ». Les premiers rangs de l'auditoire se tenaient les côtes. Le professeur, lui, ne bronchait pas. Il attendait que l'effet du « spasme idéoplastique intestinal » fût produit et promenait ensuite un regard victorieux sur l'assistance. Notez que, de la Charité, ces prodiges s'envolaient ensuite vers l'Académie de médecine, l'Académie des sciences et les traités spéciaux. Il y a encore aujourd'hui sans doute, dans des pays reculés, des gaillards à lunettes qui potassent pieusement nos fumisteries du cours de Luys à la Charité en 1890 et qui en discutent avec solennité... Saluez, ô Léon Bourgeois, la morale fondée sur la Science!

J'ai décrit dans *les Morticoles*, au chapitre des « léchements de pieds », quelques-uns des abominables et incessants passe-droits aux-

quels donnent lieu les concours. Les diverses épreuves qui vont de l'internat à l'agrégation étaient en réalité, et de plus en plus à mesure qu'on montait en grade, des cérémonies fallacieuses, réglées d'avance, de moins en moins probantes quant à la supériorité scientifique des vainqueurs. Je me rappelle notamment un concours de médaille d'or qui fit scandale aux environs de 1890-1891, — je n'ai plus la date exacte, — auquel prenaient part trois de nos camarades, Maurice Nicolle, Dutil et Parmentier, ces deux derniers, élèves de Charcot.

Maurice Nicolle, depuis chef de laboratoire chez Pasteur, était déjà, bien que tout jeune, un savant hors ligne; d'une érudition immense, d'une intelligence égale, d'un caractère rigide et entier. Quand il avait déclaré, en levant le médius de la main droite et en avançant le maxillaire inférieur, qu'un tel était « un type ultra-médiocre » ou au contraire « un type épatant », il n'y avait qu'à s'incliner. On le savait aussi calé en littérature et en musique qu'en médecine et en histoire naturelle, critique sévère mais excellent, avec cela sans nulle pédanterie. Bref, quand dans notre génération on avait dit « Maurice Nicolle », on avait tout dit. Il avait été reçu second à l'in-

ternat dans cette même promotion où le premier fut Arrou, qui depuis a fait une carrière si brillante dans la chirurgie. Ses maîtres ne tarissaient pas d'éloges sur son compte. Il était pour ses malades le dévouement même. Enfin, de l'avis unanime, la médaille d'or lui revenait de droit, même sans concours.

Il avait contre lui de n'être pas l'élève de Charcot. Dutil, médecin de haute valeur, avait été l'élève de Charcot. Mais dans un sujet qui lui était familier, la paralysie saturnine, — et cela prouve bien la sottise du système des concours à jet continu, — il se troubla, balbutia, froissa ses notes et s'en alla désolé. Il ne restait plus en présence que Maurice Nicolle et Parmentier, qui venait d'achever son internat à la Salpêtrière, dans le service de Charcot. Élève consciencieux, Parmentier fit un devoir passable, sans plus ; au lieu que Maurice Nicolle composa une leçon magistrale, dont je me rappelle encore, à plus de vingt ans de distance, l'ordre, la précision et l'originalité. Sur la volonté formellement exprimée de Charcot, on lui préféra Parmentier. Ce fut une indignation générale. Personnellement j'en conçus une vive colère et, selon mon habitude, je ne me gênai pas pour dire tout haut ce que je pen-

sais. A partir de là, je fus classé mauvais esprit et l'on me fit comprendre que je paierais cet accès d'indépendance plus cher qu'au bureau. De mon côté, je me promis bien de rendre les coups pour les coups. Mon père prit ma cause, avec cette passion ardente et lucide qu'il mettait au service des siens. C'est ainsi que cette histoire de médaille d'or eut des répercussions imprévues dans notre milieu.

Je cite ce cas entre mille autres semblables. Qui ne se rappelle la persécution systématique que subit le docteur Sabourin, coupable d'avoir décrit la véritable structure du foie, glande portobiliaire, d'une façon opposée aux doctrines de l'infaillible trio Charcot, Cornil et Ranvier? Combien de chercheurs ont été étouffés, traqués, traités en ennemis publics, parce que leurs travaux contredisaient les conclusions d'un pontife en robe rouge, d'un mandarin! Ce qui m'a toujours étonné, c'est la docilité avec laquelle, jusqu'à ces toutes dernières années, les victimes se laissaient molester ou dépouiller, subissaient des iniquités sans nom, un joug intolérable. Le pli était pris et il semblait que ces détestables mœurs fussent acceptées de ceux mêmes qui en souffraient davantage. Craignaient-ils, en protestant, de se fermer

toutes les portes, tous les accès, de se condamner à la mendicité? Était-ce lassitude et dégoût, ou résignation? Maintes fois, depuis que mes amis et moi avons fondé à Paris un journal royaliste quotidien complètement indépendant, j'ai fait savoir aux médecins de valeur, opprimés et brimés par le haut personnel de l'École, que nous mettions l'Action Française à leur disposition. Ils n'ont encore tenté aucune offensive de délivrance partielle, en attendant le changement de régime qui seul les libérera complètement; car le mal dont ils souffrent est, je le répète, politique. La Faculté de Paris se meurt de la centralisation jacobine, de la filière napoléonienne des concours, de l'intrusion de la politique et des clans dans la profession médicale. Cela est clair comme la lumière du jour. Des gens dont le métier est de remonter des effets aux causes ne peuvent pas en douter une minute. Alors, qu'attendent-ils pour se libérer?

L'actuel doyen, le papa Landouzy, était, avant le décanat, un excellent homme, aimé et respecté de tous. Non pas un aigle évidemment, mais les aigles à présent se font rares. Une fois pourvu de cet emploi administratif, il perdit toute espèce de caractère, devint le

jouet des politiciens, le subalterne du préfet de police, — un vaniteux incapable du nom de Lépine, — appela les gardiens de la paix, pour rétablir l'ordre troublé dans l'École à l'occasion des manifestations contre le concours de l'Agrégation. Il y a vingt ans, une semblable mesure, contraire à tous les usages et à la simple dignité, eût coûté sa place au pauvre Landouzy. Elle passa comme une lettre à la poste et ceci n'est pas un bon signe quant à l'énergie des nouveaux maîtres.

Avant d'achever le véridique tableau de la décomposition, par le régime républicain, de ce grand corps que fut la Faculté de Médecine de Paris, je veux insister sur un point délicat mais intéressant, signalé dès le début de ce livre. Les profanes se figurent volontiers que les docteurs sont indemnes des tares qu'ils soignent et échappent aux tentations dont ils combattent les funestes conséquences. C'est là une grave erreur. Trop souvent les facilités qu'il doit à son métier tournent la tête du gynécologue, du psychiatre, du neuropathologiste et le font tomber dans un ou plusieurs des pièges contre lesquels il met en garde sa clientèle. Un savant n'est pas toujours un saint ni un sage, loin de là.

Si par exemple un Paul Sollier et un Erlenmeyer — spécialistes éminents du traitement des intoxications chroniques — n'étaient pas liés par le secret professionnel, ils étonneraient bien des gens en donnant la proportion des confrères qui viennent annuellement réclamer leurs soins. La morphinomanie ravage le monde médical. Elle est particulièrement grave chez des gens qui ont entre leurs mains la vie et l'honneur d'autrui, et qu'une erreur par excès dans une ordonnance ou une indiscrétion euphorique risquent de transformer en criminels. Les anecdotes terribles et comiques foisonnent sur ce sujet. Je me bornerai à celle-ci :

Il y avait en Allemagne un illustre praticien morphinomane, le doktor Westphal, — il a donné son nom à un réflexe, — lequel avait lui-même comme élève un certain Levinstein, inventeur de la méthode de démorphinisation dite « suppression brusque ». Rien de plus simple que ce procédé, très tudesque, aujourd'hui complètement abandonné. On enferme le malade dans un cabanon capitonné, meublé d'un simple matelas, et on l'y laisse pendant soixante-douze heures. Au bout de ce temps, on le retire, et il a perdu, parfois avec le goût du pain, l'habitude du poison.

Levinstein proposa à Westphal de le guérir par ce moyen. Après quelques hésitations, Westphal accepta, entra dans la chambre de torture. La porte se referma sur lui. Il avait été convenu que, sous aucun prétexte, on ne tiendrait compte de ses cris, ni de ses appels. Quand Levinstein ouvrit soixante-douze heures plus tard, il trouva son excellent maître mort, complètement mort. Dans le délire de sa douleur, la plus effroyable qu'on puisse imaginer, il avait déchiré son matelas avec ses dents. Les yeux dilatés, la contraction des mâchoires, la torsion des pieds et des mains disaient assez le supplice invraisemblable que le malheureux avait enduré... Je me hâte d'ajouter qu'aujourd'hui, grâce à une technique perfectionnée et plus humaine, Sollier et Erlenmeyer obtiennent le sevrage radical en très peu de jours. Néanmoins la convalescence est longue et les rechutes sont toujours à craindre. Ce n'est certes pas une petite affaire que d'exorciser le démon de l'opium ou de la coca.

La morphinomanie, quand on l'a étudiée de près, est un des vices les plus faciles à déceler, un de ceux qui avouent davantage. Pour ma part, je distingue à première vue, dans la rue, dans un salon, ou au théâtre, d'après leur

regard, ceux qui s'adonnent à cette manie tyrannique, les pâles esclaves de la sinistre drogue. Combien, parmi mes premiers maîtres ou mes camarades, sont déjà descendus sous les ombres, leur seringue fatale à la main! Combien ont interrompu net, à la stupeur générale, une carrière brillante et fructueuse et glissé, lentement d'abord, puis plus vite, à la déchéance! Le monde est plein de ces fantômes, qui font les gestes mécaniques de la vie, n'ayant plus que cette unique pensée, leur piqûre, et lui sacrifiant tout le reste.

J'ai essayé bien imparfaitement, dans mon roman *La Lutte*, de traiter ce vaste sujet si moderne. J'ai reçu, à la suite de cette publication, de nombreuses, d'âpres confidences. Elles m'ont prouvé que le fléau des poisons habituels continue à faire de redoutables progrès, à tous les niveaux de la société.

Touchant ainsi au plus secret des êtres, la médecine a de nombreux points de contact avec la littérature; et Charcot n'avait pas en principe une mauvaise idée, lorsqu'il cherchait à les associer dans une société de psychophysiologie, dont faisaient partie, entre autres, Taine et Renan. C'est, à ma connaissance, une des rares tentatives de collaboration qui aient

été faites, entre l'observation clinique et l'observation tout court. Cependant elle ne donna rien. Des quelques séances qui se tinrent boulevard Saint-Germain, chez le maître de la Salpêtrière, ne sortit ni un travail original, ni une vue neuve. Les psychophysiologistes écoutaient passivement une communication du triste primaire Féré sur les mouvements spontanés du fœtus, échangeaient quelques banales observations, puis se séparaient avec des mines doctes. Taine était le bonhomme système, Charcot le bonhomme domination, Renan le bonhomme je m'en fiche. Il avait été question d'admettre Dumas fils, le bonhomme paradoxe, et Brunetière le bonhomme contradiction. Avec eux, la salade eût été complète. La mort des protagonistes amena la dissolution de leur petit groupement. Je ne crois pas qu'il ait été repris.

Vers 1890, le professeur Charcot était à l'apogée de sa réputation et de sa puissance. Il tenait la Faculté courbée sous sa loi. Son œuvre, non encore attaquée dans ses fondements, donnait une impression de solidité et même de majesté. Sa méthode d'expectation en thérapeutique était universellement adoptée. Il ne se publiait, dans le monde civilisé,

aucun travail sur les maladies du système nerveux dont l'auteur ne sollicitât au préalable son approbation, son *imprimatur*. La structure du foie et celle du rein lui obéissaient, ainsi que la structure de la moelle. On lui expédiait les ataxiques et les paralytiques agitants de l'Amérique du Nord, du Caucase et même de la Chine. Il les regardait, les palpait, les congédiait, joignait leur observation à ses archives. Dans les innombrables traités de philosophie que publiaient Ribot et ses élèves sur les maladies de la mémoire, de la volonté, de la personnalité, — tristes compilations, aujourd'hui illisibles et prodigieusement démodées, — le nom de Charcot était en premier... C'est le moment que choisit la Camarde, examinée par lui tant de fois, pour lui faire son premier signe d'intelligence.

La chose arriva après un réveillon particulièrement gai et brillant, qui avait eu lieu chez lui, boulevard Saint-Germain. Il s'y était montré détendu, affable, heureux de voir autour de lui toute cette jeunesse, dont les fantaisies l'amusaient. Soudain, comme il regagnait sa chambre, il poussa un sourd gémissement, porta la main à sa poitrine, et, le visage d'une pâleur soudaine, tomba sans un mot dans un fauteuil.

L'un de nous courut chez le docteur Damaschino, qui habitait à côté. Je bondis en face, chez Potain. Il était deux heures du matin. Mon maître, en train de se coucher, vint m'ouvrir en chemise, un bougeoir à la main. En deux mots, je le mis au courant de ce qui s'était passé. Il murmura son « ah diable », enfila un pantalon, une veste, un manteau de fourrure, releva le collet sur un foulard de soie blanche et descendit derrière moi quatre à quatre, dans la nuit glacée. Aussitôt introduit auprès de son illustre confrère, il fit signe de la main qu'on les laissât seuls. Un quart d'heure après, il ressortait, une courte ordonnance entre les doigts : « Ce n'est rien, rien du tout, un simple malaise gastrique. » Je remarquai cependant sa hâte à nous rassurer et une certaine façon de plonger les mains dans ses poches, en écarquillant les yeux, qui indiquait chez lui la préoccupation grave. Comme je le raccompagnais à son domicile, il me dit de son accent bas, à peine distinct : « Il a fallu le rassurer. Il pensait à l'*angor pectoris*... »

Je ne sais pourquoi, à cette minute, il employa le mot latin, plutôt que le terme français « angine de poitrine ».

Puis, après un instant de silence : « Il ne s'est pas trompé. »

Nous étions maintenant sur le palier, je tenais la bougie. Le professeur Potain mettait la clé dans la serrure. J'étais terriblement ému, l'arrêt de mort étant prononcé par le maître infaillible des affections du cœur. Je murmurai, en tremblant de froid et d'épouvante : « Combien de temps, monsieur? »

Il me mit la main sur l'épaule, avec cette infinie bonté qui n'appartenait qu'à lui et, dans un souffle cette fois : « Deux ans... deux ans et demi, au grand maximum. Mais *motus*, n'est-ce pas, mon cher ami. »

Le lendemain, Charcot, complètement remis, souriait à ses visiteurs et raillait son appréhension de la veille. Je me suis demandé depuis si Potain avait réussi à le duper, ou si Charcot avait fait semblant d'être dupé. Ce qui est sûr, c'est que deux ans et demi plus tard, l'événement confirma le pronostic.

CHAPITRE IV

Le Zola maigre. — L'agitation de Maupassant. — Sardou, Dumas fils, Meilhac, Louis Ganderax. — Les débuts du théâtre Antoine. — Opinions de Sarcey. — Francis Magnard. — Le dîner de la banlieue ou « des types épatants ». — Les soirées de Mme Dardoize. — Un dîner chez Banville.

Reposons-nous un moment de la médecine et des bons docteurs, en revenant à la littérature, au théâtre, à la politique, pendant cette époque trouble que traversa le courant du boulangisme. Dans notre monde déjà antiparlementaire, mais complètement aveugle sur la nocivité essentielle du régime républicain, deux événements produisaient une impression considérable : l'amaigrissement méthodique, systématique d'Émile Zola, la folie commençante de Guy de Maupassant. Seuls, ceux qui ont fréquenté assidûment le groupe des écri-

vains et des journalistes — entre 1885 et 1892 — peuvent se rendre compte de l'importance extraordinaire qu'on attacha à ces épisodes. Je ne puis y songer sans sourire.

A distance, cette modification dans l'état physiologique de l'écrivain le plus dégoûtant, sans contredit, du XIXe siècle, prend quelque chose de comique. Alors on en parlait — et surtout Zola lui-même — gravement. Comme il le répétait d'une voix rageuse, en fixant Aurélien Scholl aux aguets derrière son monocle : « Que voulez-vous, ve n'ai pas d'esprit... Les peintres des maffes n'ont pas d'efprit. »

C'était le temps en effet où, sous prétexte de peindre « des masses » et de dresser le plan en relief et en odeur de ses Rougon, Macquart, Saccard et Cie, il dévorait indistinctement des manuels, des résumés scientifiques ou prétendus tels sur l'hérédité, les tares, les foules, l'individu résumé de l'espèce, et toutes les calembredaines de l'évolutionnisme à la mode. Il se faisait inviter à des soirées de riches industriels, à seule fin de se documenter. On l'apercevait, replet et sombre, tel un philosophe de Couture, dans un coin du buffet, examinant l'assistance, meublant sa mémoire

grossissante de silhouettes découpées et rapides que son imagination maladive associait ensuite en drames et orgies de chair et de sang. Alentour, les gens murmuraient : « C'est Zola. Il est ici pour prendre des notes. » Il avait une réputation de badigeonneur belliqueux, d'implacable charcutier, qui l'enorgueillissait, à laquelle il tenait beaucoup; et périodiquement dans *le Figaro* de Magnard, il expliquait avec brutalité ses vues hilarantes et ses théories de primaire congestionné. La plupart de ces articles ont été réunis en volume. On ne s'ennuie pas une minute en les relisant. Les jugements critiques de Zola sont invariablement portés par rapport à son « moi ». Ayant découvert cette chose falote baptisée falotement par lui « naturalisme », c'est-à-dire la prédominance de l'appareil digestif et procréateur sur l'esprit, il accueillait arbitrairement, dans ses casiers stercoraires, tel écrivain et rejetait tel autre, le tout avec une ignorance, un contentement de soi magnifiques : « Ça c'est de la vie, ça a le souffle large éperdu de la vie. Ça n'a rien d'étriqué. C'est lumineux et direct. Je le prends. Je m'en empare. Confrère, tu es mon élève. Je te colloque dans ma grande lignée, à la suite de mes Rougon. »

En effet, l'animal avait à peu près inventé et certainement popularisé cette phraséologie littéraire et artistique, tombée depuis dans le domaine courant, où reviennent les termes « vie, large, libéré, émancipé, détendu, débridé », etc., etc. Ce qu'on en a « débridé », à l'époque, de plaies sociales ! Pour le naturalisme tout était convention, préjugé, mensonge : la toilette des femmes, la bonne tenue à table, le non-emploi de gros mots dans la conversation. Ouvrez les romans de Zola et de ses imitateurs. Selon le vers de Baudelaire, « on s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux ». Les millionnaires, d'une lubricité folle, passent leur existence dans les pires débauches, rouent de coups leurs femmes légitimes, lesquelles sont ou des empoisonneuses et des voleuses, ou des anges d'une incomparable pureté. Les domestiques ronflent sous les tables, à côté des bouteilles vidées. Ce pendant qu'un peuple hâve, mais inculte, le vengeur de demain, montre le poing à ces fenêtres orgiaques, avant de se rendre à son dur travail. Parmi ces forçats de l'or et du pain circulent quelques Savants (avec un grand S), — ils ont tous le fameux front en tour et plissé de Zola, — lesquels répandent

leur grand cœur en paroles, annoncent que cet excès de misère va finir, montent sur des promontoires montmartrois et s'attendrissent devant le soleil se couchant « dans sa gloire ». Conception des choses, des gens et des « vaftes problèmes contemporains, mon bon », extrêmement courte et sommaire, mais que le « géant » vaseux de Médan délaya et redélaya dans trente volumes de huit cents pages, représentants et garants, devant l'étranger, de la société française au XIXe siècle.

C'est néanmoins dans la peinture de ceux qu'il appelait des « nobles », des « fins de race » que l'égoutier de Médan s'est surpassé, reprenant à son compte toutes les balançoires des journaux républicains, après l'échec du 16 Mai. Il faut voir cela dans le texte, les mœurs et habitudes qu'il prête à ses modèles, tous efflanqués et malingres, traînant une existence oisive et désolée au milieu des « superstitions d'un autre âge ». C'est le cortège des malheureux qui tournent le dos à leur siècle, à Darwin, à Spencer, à Claude Bernard. Car pour Zola, comme d'ailleurs pour Clemenceau, qui en est demeuré à cette éthique, il est inadmissible qu'un « noble » ait jamais lu Darwin ni Claude Bernard, ni même Letourneau ou

Ernest Haeckel. Un monsieur qui a un titre a été forcément élevé chez les Jésuites et chacun sait que, chez les Jésuites, on n'étudie ni l'histoire, ni les sciences, ni la sociologie. On en demeure à ces auteurs réactionnaires, à ces suppôts de l'obscurantisme qui sont Homère, Virgile et Racine.

Car Zola, ai-je besoin de le dire, détestait et maudissait les humanités. Les abeilles qu'est-ce que c'est que ça? Des aristocrates du monde des insectes. Elles ont des reines, Dieu me pardonne ! Parlez-moi des mouches de water-closets, qui tournent comme de bonnes démocrates, dans l'atmosphère des conduites de plomb — voir *Pot-Bouille* — et qui participent au large mouvement d'assainissement de la société. Pour Zola, plus une chose est sale, plus elle est saine. Il a les larmes aux yeux quand il décrit le fumier, cette genèse; il se lave dans l'égout avec délices et considère comme d'infâmes hypocrites et des saligauds tous ceux qui préfèrent d'autres ablutions. Un peu plus, il les rangerait parmi les « nobles ». Son œuvre est la glorification de l'immondice, cette chose auguste. Il est vrai que, quand il a voulu nous la faire à la pureté, il a écrit *le Rêve*, ouvrage affreux, d'une

blancheur chimique, où la candeur semble obtenue par la distillation des pires engrais, où l'orgue est installé au milieu des champs d'épandage, et où les vidangeurs habituels à l'écrivain sont costumés en premiers communiants. Le malheureux, avant de se mettre à ce pâle cauchemar, avait pioché des ouvrages mystiques ! Il s'imaginait pouvoir fabriquer cela comme le reste, en badigeonnant d'azur son groin.

Subitement, sous je ne sais quelle influence, Zola eut l'idée de se faire maigrir suivant la recette ordinaire : suppression de la boisson pendant les repas, thé chaud, légumes à discrétion, pas de pain. Déjà les médecins conseillaient ces régimes qui font, par leurs alternatives, le désespoir de l'estomac. Zola maigrit rapidement. Il se sentit alerte, rajeuni. Il abordait mes camarades : « Quel âge avez-vous?... Vingt ans !... Dire qu'on a vingt ans, mon bon ami !... Ah ! si j'avais encore mes vingt ans !... la Veuneffe, la Veuneffe, il n'y a que ça de vrai... Vivez, feunes gens, vivèz, tandis que nous philosophons. » Puis c'étaient des hymnes sur l'amour, comme dans les scénarios de Gustave Charpentier : « Aimez, feunes gens, dites-vous bien que feul l'amour vaut la peine

de vivre. L'amour, c'est la seule liberté, le grand rachat. » Mes condisciples de l'École de Médecine me disaient : « Il est gentil, mais il devient un peu raseur, ton Zola. C'était mieux quand il nous interrogeait sur Claude Bernard. » Le maître de Médan découvrit simultanément « les vraies jeunes filles », — comme il disait, avec une mine gourmande et grave à la fois, — et aussi, par une étrange association, la beauté morale de la vérité et le rayonnement de la justice. Il se représentait cette dernière ainsi que dans les chromos, en vraie jeune fille décolletée, un glaive à la main. Seulement le glaive, survivance militaire, devait être remplacé par une plume trempée dans l'encre.

L'amaigrissement de Zola coïncida avec la dislocation de ce qu'on appelait, à cause des *Soirées de Médan*, l'école de Médan. Dans la première page de *Là-Bas*, Huysmans, qui de longue date en avait assez, rompit carrément les amarres avec « le ponton » et « son vocabulaire », ce pendant que Céard tirait de son côté et écrivait pour le théâtre et le roman, dans une formule indépendante, fort éloignée de celle du prétendu maître. Vers le même temps, paraissait en tête du *Figaro* un manifeste antizoliste, connu, dans l'histoire anec-

dotique et littéraire, sous le nom de « manifeste des Cinq » et signé de cinq écrivains de la génération montante : Bonnetain, Rosny aîné, Descaves, Paul Margueritte et Gustave Guiches, qui dénonçaient, eux aussi, les erreurs du naturalisme. A la suite de quoi, un illettré aux pieds de plomb, du nom de Henri Bauer, qui pontifiait à *l'Écho de Paris*, écrivit un article des plus comiques, pataud et courroucé, où il interpellait successivement mon père, Maupassant — *est-ce toi, Guy?* — et quelques autres leur demandant lequel avait monté la tête aux cinq et provoqué ce mouvement de révolte. Il finissait, dans une phrase où il était question d' « écran japonais », par désigner clairement Edmond de Goncourt, lequel n'aimait pas plus Zola que Zola ne l'aimait, mais était d'une admirable droiture et incapable certes d'une manœuvre oblique. Quant à Maupassant, en proie à la plus tragique des luttes intérieures avec les prodromes de la paralysie générale, il se tenait assez à l'écart de ces débats littéraires ; mais depuis longtemps déjà il suivait sa voie personnelle, bien plus dans le sillon de Flaubert que dans celui de Zola.

Pour se consoler de ces défections, Zola,

délesté d'une partie de son lard et de ses disciples, découvrit la musique dans la personne de son fidèle Bruneau, prédestiné de toute éternité à cette collaboration cacophonique, par une lointaine ressemblance physique avec le maître. Jusqu'alors Zola, dénué de tout sens du rythme, ce qui apparaît assez dans sa prose, et désireux d'imiter sur ce point Victor Hugo, dont il enviait la popularité, déclarait volontiers qu'à part Beethoven — « un très grand homme et d'une belle silhouette broussailleuse, mon ami », — les assembleurs de sons ne valaient pas tripette. Quand, à la maison, Massenet, Pugno, ou un autre se mettait au piano, Zola se renfrognait et commençait à agiter fébrilement le pied droit, tout en secouant son oreille droite de son petit doigt boudiné. C'était chez lui le signe de l'énervement et de l'impatience.

Du moment que ce brave Bruneau s'offrit à mettre en sonorités les bruits divers de l'épopée naturaliste, tout changea. Zola, frappé par la révélation de la gamme ascendante et descendante, entrevit tout de suite une musique nouvelle, comme, avec l'aide de l'épouvantable juif de crasse et de mélodrame William Busnach, il avait entrevu un théâtre nouveau.

Chaque fois que la damnation du destin me fait entendre une de ces dégringolades de piles d'assiettes dans un tub de zinc auxquelles excelle le maître Bruneau, orchestrant de Médan et de ses pompes, j'évoque les pivoines épanouies en chromatiques du « grand vardin enchanté » de *La Faute de l'abbé Mouret !*

L'importance de la jeunesse, de l'amour, des jeunes filles et de la musique lui étant ainsi apparue, Zola amalgamant le tout avec la science, — qu'il ne s'agissait pas de laisser en route, ah! fichtre non! — écrivit *Le Docteur Pascal.* Cette œuvre, réjouissante en tant qu'hymne à la vie et apothéose du laboratoire chastement tourmenté, est intéressante en ceci qu'on y trouve ces tendances à l'apostolat qui devaient fleurir en l'honneur de la nation juive, quelques années plus tard. Alors que, dans les Rougon-Macquart antérieurs, tous les personnages du peuple de la bourgeoisie et de la noblesse (!) sont en proie à des tares sans nom, à l'alcool, à la débauche, à l'appétit du meurtre, au satyriasis perpétuel, nous voyons apparaître maintenant, au milieu de la ronde des singes et des boucs, quelques « géants » de bonté, de magnanimité, de douceur qui rachètent l'humanité

à tous ses niveaux. Dans ces romans de la deuxième manière, le vertueux que tourmentent « les moiffons dorées de l'avenir » est invariablement un colosse, très souvent blond (pourquoi?), qui pardonne à jet continu des fautes de toute couleur, quelques-unes même sur lesquelles il n'aurait pas à se prononcer. Ces hercules, mouillés de pitié et de fraternité, sont des transpositions reconnaissables de Zola en personne. L'auteur a soin de leur prêter tantôt le vaste front plissé, tantôt le nez « largement ouvert, sensitif, flairant la grande réconciliation humaine » qu'il pouvait distinguer, tout en écrivant, dans son miroir. D'ailleurs ils tueraient un bœuf d'une chiquenaude, mais, tout occupés de leur microscope ou de leur épure ou de leur système économique, ils ne feraient pas de mal à une mouche. Politiquement ces « véants » sont fermement républicains, saupoudrés de radicalisme, de socialisme, d'antimilitarisme, et à l'aube comme au crépuscule ils montrent le poing à un monument de l'obscurantisme, qui est tantôt Lourdes, tantôt le Sacré-Cœur, tantôt, faute de construction symbolique, une simple école de village. Tout aussitôt ils se rassurent, en songeant que l'école laïque arrangera tout cela.

Ici encore l'influence de Hugo est visible, avec cette différence que le Sacré-Cœur a remplacé Notre-Dame de Paris et que les figurants ont délaissé le pourpoint moyen âge pour la bonne blouse, comme dirait Arthur Meyer. Rapprochez Coupeau dans *l'Assommoir* et un des géants blonds de *Paris*, de *Travail* ou de *Fécondité*, et vous verrez comment Zola, cherchant à atteindre le monde des travailleurs, « de l'âpre prolétariat qui sue et qui peine dans d'obscurs labeurs », a remplacé ses fantoches souillants et puants du début par d'autres fantoches aussi arbitraires, mais lavés, brossés, peignés, désalcoolisés, capables de devenir, du jour au lendemain, des sous-secrétaires d'État dans un cabinet radical.

Le Zola gras jouait les personnages austères, les moralistes, les « chaftes ». Le Zola maigre se laissa aller, et bientôt le dérèglement, d'ailleurs morne et plat, de sa vie d'intérieur fut la fable de nos milieux. Je n'insiste pas, ayant horreur des anecdotes et indiscrétions scandaleuses. Je relèverai seulement que, là comme ailleurs, le souvenir de Victor Hugo et de ses deux ménages ne cessa pas de le hanter. Il y avait, dans le prétendu novateur fécal, un instinct d'imitation fort curieux. Quel « hé-

rédo » lui aussi et quel malaise mental dans son énorme, dans son vain, dans son sale fatras !

Le cas du pauvre Guy « maupassa » — si l'on peut dire — par une série de transitions, du comique au tragique. Bien que ne le voyant qu'à de rares intervalles, — car il avait peur et horreur des notations toujours imminentes d'Edmond de Goncourt, intime de notre maison, — j'étais renseigné sur son compte, à la fois par les écrivains ses confrères et par les médecins mes maîtres ou mes camarades, qu'il consultait du matin au soir. Il m'intéressait vivement : je pensais et je pense encore qu'il ferait le sujet d'une monographie exemplaire, où les hommes de lettres apprendraient, par l'épouvantail, tous les pièges qu'il convient d'éviter.

Maupassant commença par le piège mondain. Un beau jour, on apprit qu'il s'était commandé trois douzaines de caleçons roses, deux douzaines de chaussures claquées vernies, des complets de toutes les couleurs, qu'il interrogeait gravement les chemisiers à la mode et leur découvrait une intelligence remarquable. Dans le même temps, il recherchait avec avidité les personnes titrées ou simplement ré-

pandues dans les cercles, les salons, les boudoirs de courtisanes huppées et intellectuelles, — car il y avait encore des courtisanes intellectuelles, espèce aujourd'hui disparue; — il sollicitait leur avis et y conformait sa personne extérieure, ses façons jusque-là balourdes de manger, de se vêtir, de marcher et de monter à cheval. A ses camarades, qui le blaguaient sur ces changements et son snobisme, il répondait : « J'en ai assez d'être un paria... J'opère mon ascension sociale... Si jamais je fais un enfant, je désire qu'il soit un homme du monde... Je préfère un oisif bien élevé à un mufle de génie », et autres calembredaines dont on s'esclaffait, tout en le plaignant. Car le contraste de ses faiblesses et de son talent rude, énervé et sommaire lui attirait des sympathies.

Il fréquentait, bien entendu, chez la princesse Mathilde, où foisonnaient les salonnards et les juives le plus capables de le faire tourner en bourrique. Oisifs et oisives, alors acharnés sur le philosophe Caro, — qui valait certes Bergson, — découvrirent avec plaisir cette nouvelle tête de Turc normand, passionné et congestif, féru de canotage et d'exhibition musculaire, auquel on s'amusa à monter les pires

bateaux. Tantôt on lui conseillait l'habit rouge pour une soirée nullement costumée, et on jouissait de sa déconvenue, alors qu'il tombait en perroquet au milieu du deuil des habits noirs. Tantôt une belle lui donnait de faux rendez-vous, où il découvrait, sous chaque meuble, une dame ou un monsieur se tordant de rire. Une autre lui écrivait des lettres pâmées, qu'elle faisait signer par sa femme de chambre. On l'invitait, on le décommandait, on le soumettait à des usages absurdes, à des formalités inexistantes.

Il acceptait ces mystifications sans bonne humeur, mais avec patience, considérant ces familiarités comme autant d'épreuves, qui le rapprochaient néanmoins de ses augustes modèles. Puis il avait de brusques réveils, envoyait coucher tout le monde, allait lui-même coucher rageusement avec des bonnes ou des personnes de mauvaise vie, s'en vantait auprès de ses Dulcinées de la Haute, espérant ainsi les secouer et les émouvoir. Elles ne s'amusaient de lui qu'avec plus d'entrain, ne le pillaient que davantage et vite il leur revenait repentant, sollicitant avec humilité son pardon et la reprise du joug parfumé. On trouve le reflet estompé de ces alternatives dans *Fort*

comme la Mort, surtout dans *Notre Cœur ;* mais il a passé, bien entendu, à côté de son plus beau livre qui eût été sa propre histoire.

Bientôt on signala quelques excentricités du pauvre Guy, mises sur le compte de ses déboires sentimentaux. Je ne citerai ici que les plus convenables. Elles ne sont tout de même pas édifiantes.

C'est ainsi qu'il alla solliciter d'un médecin naturaliste fort connu, possesseur d'une bibliothèque de livres obscènes, — ce qui, entre parenthèses, est toujours inquiétant, — une édition illustrée du marquis de Sade : « Il s'agit — dit-il d'un air dégagé — de parfaire l'éducation d'une jeune cuisinière, qui a de grandes aptitudes à la débauche.

— Vous feriez mieux — répondit gravement le docteur en question — de lui acheter un livre de cuisine. »

Une autre fois, par un beau jour d'été, il avait organisé une partie de plaisir à la campagne. Le rendez-vous était gare Saint-Lazare. A chaque arrivant, Maupassant déclarait sa confidence : « Je vous préviens que nous déjeunerons nus. C'est une condition indispensable. » Il fut scandalisé de voir ses invités, gens posés, assez mal fichus, quelques-uns

même appartenant aux Sciences Morales, se défiler poliment. Il allait répétant : « Quelle hypocrisie ! »

Invité à dîner, comme dans *la Tour de Nesles*, par une dame du plus grand monde — du moins il le croyait — dont il poursuivait la conquête, il lui proposait gravement, après le potage, de courir en chemise et à quatre pattes autour de la table et il s'en allait avant le dessert, suffoqué par le refus épouvanté de la belle personne.

Entre temps, il commençait à se plaindre du bruit, de la lumière, des conversations. Il allait trouver des confrères qu'il connaissait peu, pour leur raconter ses démêlés avec son propriétaire à la suite de l'histoire suivante : Un boulanger, habitant le rez-de-chaussée, attirait des cafards dans la maison. Maupassant déclarait avec feu : « Je ne puis pas supporter les cafards. N'est-ce pas que c'est épouvantable? Que feriez-vous à ma place? Donnez-moi un conseil.

— Déménagez.

— Impossible, j'ai un bail. Ce serait ruineux.

— Supprimez les cafards. Il y a des moyens pour cela.

— Oui, mais il faudrait employer des poisons violents et je ne le veux à aucun prix.

— Faites déguerpir le boulanger.

— Il a, lui aussi, un bail bien en règle. Mon propriétaire tient à lui. Je perdrais mon procès. »

La consultation se prolongeait ainsi pendant une heure, et l'interlocuteur énervé se demandait : « Quand ce raseur va-t-il me ficher la paix ? »

Comme il arrive, ses amis et ses relations mirent du temps à s'apercevoir qu'il déménageait. On disait : « C'est un fantaisiste, un être de caprice et de rêve, comme tous les poètes. » Ou bien : « Il est amoureux. Ça passera. » Les docteurs, harcelés et bassinés par lui, conseillaient les eaux, l'hydrothérapie, l'électricité, le bromure, le chloral, le voyage et tous les régimes connus : la suppression du tabac, des liqueurs, du vin, des femmes, du travail. Le pauvre Guy s'engouait pendant huit jours du professeur un tel, puis passait à un autre, puis à un autre. Un seul, dès 1886, avait vu clair dans son cas, nettement diagnostiqué la paralysie générale : le savant oculiste Landolt. Il avait gardé pour lui cet horrible secret, mais il ne conservait aucun doute sur

l'inutilité de tous les traitements et sur l'issue fatale. Les salonnards et leurs dignes compagnes ne se doutaient guère qu'en jouant avec la sensibilité surexaltée du pauvre Guy, ils et elles jouaient avec le feu. J'ai toujours regretté, pour ma part, qu'avant de donner enfin le repos à son implacable tréponème, le malheureux garçon n'ait pas légèrement tordu le cou à deux ou trois de ses tourmenteurs et tourmenteuses. C'eût été là une salutaire leçon. Mais il préféra adapter au théâtre *Musotte*, en collaboration avec Jacques Normand.

De toute son œuvre, ce que je préfère c'est *Sur l'Eau*, poème âcre et brûlant, d'un pessimisme tendu, où s'entrevoit un paysage d'âme comparable à un mur blanc, hérissé de tessons de bouteilles en plein soleil. Comme il a dû souffrir, le malheureux qui promenait cette conception de l'univers à travers la société parisienne, en même temps qu'une naïveté d'enfant, qu'une concupiscence de muletier ivre! Bien souvent, devant ces volumes de contes proprement écrits, vulgairement construits, sans prolongements, secs et brutaux, ou, vers la fin, pareils à des cauchemars, j'ai pleuré sur cette destinée farouche,

autour de laquelle bourdonnèrent tous les frelons d'une morne époque et qui attira, avec toutes les mauvaises fées, le peuple effrayant des imbéciles à la mode.

Un jeudi soir, jour de réception chez Alphonse Daudet, comme je raccompagnais des amis dans l'antichambre, je vis entrer Guy de Maupassant. Il avait les prunelles dilatées et l'air sombre. Il demanda : « Goncourt n'est pas là ?

— Non, monsieur, il a la grippe.

— C'est bien ce qu'on m'avait dit. »

Il entra dans le cabinet de travail, où mon père aussitôt lui fit fête : « Ah ! c'est vous, le monsieur qu'on ne voit jamais. Vous avez bonne figure. Asseyez-vous et prenez un verre de bière. »

Maupassant expliqua brièvement que la bière, toxique redoutable, lui détraquait l'estomac. Il me regardait comme pour dire : « Votre fils, qui fait ses études de médecine, sait cela. » Ensuite il tomba dans un profond mutisme, répondant par monosyllabes aux plaisanteries de ses copains, Léon Hennique entre autres, qui étaient présents. Il demeura ainsi, taciturne et pâle au fond de son fauteuil, dont il frottait les bras de ses mains courtes, et

sa présence avait fini par jeter dans notre jeudi, si gai d'ordinaire, un froid terrible. Quand minuit sonna, tel un revenant qui n'a pas la permission de une heure du matin, il se leva et cérémonieusement prit congé. Lui parti, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Il aurait tué de ses mains *la petite Roque* — c'est le titre d'un de ses meilleurs contes — qu'il ne serait pas plus accablé. Quelle soirée de Médan il nous a fait passer ! »

Alphonse Daudet secoua sa pipette blanche émaillée, legs de Flaubert, maître lui-même du pauvre Guy : « Le fait est que son silence avait l'air traversé de visions sinistres... Brr !... Allons, Pugno, un peu de piano, je ne veux pas aller me coucher sur cette impression-là. »

Nous ne devions plus revoir Maupassant.

Comment le bruit se répandit-il qu'un employé gazier du nom d'Antoine allait révolutionner le théâtre en jouant à sa façon, sur une toute petite scène du passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts, des pièces réalistes, notamment *Jacques Damour* tiré d'une nouvelle de Zola, *Esther Brandès* de Léon Hennique et *Sœur Philomène*, d'après le roman de Goncourt? Je ne sais. Ce qui est sûr, c'est que,

du jour au lendemain, le nom d'Antoine fut connu, imprimé dans les journaux. La curiosité s'attacha à ce garçon résolu, laborieux, de visage intelligent, débrouillard comme pas un, qui avait seulement la manie de parler bas et de jouer de biais ou de dos, de telle façon qu'on n'entendait de ses rôles que les n. de. d. et autres jurons à la mode. Car c'était le plein des « tranches de vie », des brutalités portées sur les tréteaux et le « géant » de Medan — comme il se qualifiait lui même — trépignait de désespoir à l'idée que le naturalisme n'avait pas encore un théâtre à lui, destiné à ses pompes et à ses œuvres. Je me hâte d'ajouter que Hennique était déjà émancipé, préparait son magnifique *Duc d'Enghien* et que Goncourt souffrait vivement de tout rapprochement entre son éthique et celle de « ce cochon de Zola », ainsi qu'il l'appelait dans l'intimité. La confusion qui s'est établie à ce sujet dans l'esprit du public, par la ruse de l'auteur des Rougon, est à la fois comique et lamentable. Cet écrivain de sang italien, barbouilleur à la détrempe, orgueilleux et fourbe, a toujours excellé à englober et compromettre autrui, à faire groupe et à offrir comme cibles ses amis aux coups de ses propres adversaires. Le tout

sous des apparences de bonhomme, de rustaud candide et très sain.

Quand Alphonse Daudet et Edmond de Goncourt eurent compris son jeu, il était trop tard pour réagir. La légende du cacographe, chef d'école, était installée.

En toute réussite, il y a deux éléments : l'une qui tient à celui qui entreprend ; l'autre aux circonstances de l'entreprise.

Le moment choisi par Antoine pour lancer son *Théâtre libre* était favorable. Les auteurs dramatiques en vogue étaient vides ou vidés. La critique — Jules Lemaître à part — tâtonnait et ne donnait au public que des indications banales, baroques, ou vénales. C'était, sous une autre forme, à peu près la même situation qu'aujourd'hui, avec cette différence que le cinématographe n'était pas là pour guetter la succession du théâtre véritable et que les habitudes juives n'avaient pas encore envahi et transformé en Bourse, en marché aux pièces, les principales scènes de Paris.

Sardou occupait une situation analogue à celle que tient actuellement Edmond Rostand, avec la neurasthénie et la petite famille en moins. Son Arnaga s'appelait Marly-le-Roi et

il remplaçait la calvitie, bordée de longs poils, par un béret. J'ai déjà dit quel raseur il était et combien les dîners en ville étaient attristés par son écrasant, son anecdotique bavardage.

Dumas fils, que j'ai rencontré seulement six ou sept fois dans des maisons amies, où on l'encensait avec excès, avait pris le rôle du censeur moraliste, du clinicien ergoteur pour crises d'âmes exceptionnelles : « J'aime mon mari, je ne puis me défaire de mon amant et j'ai une cousine, ma meilleure amie, qui aime à la fois mon mari et mon amant. Elle-même est mariée. Que me conseillez-vous? » Ces problèmes et d'autres analogues semblaient le préoccuper vivement. Il leur trouvait des solutions arbitraires, formulées à la hussarde sous sa moustache blanche, devant lesquelles ses zélateurs des deux sexes se pâmaient. Cela allait si loin qu'une admiratrice fanatique, excellente personne d'ailleurs, Mme Aubernon, arbora à une soirée chez elle, dans sa coiffure, un petit buste du maître et récita quelques vers se terminant ainsi :

... et de Dumas je suis coiffée.

Déjà en 1887 ces pièces fameuses comme *le Demi-Monde*, *Monsieur Alphonse*, *Diane de*

Lys, avaient terriblement vieilli. Ceux de ma génération les écoutaient avec lassitude, sans comprendre où était cette veine amère et brillante dont on leur parlait. Exception faite pour *la Visite de Noces*, un court chef-d'œuvre. *L'Étrangère*, notamment, où Coquelin aîné en habit, au cours d'une soirée invraisemblable, claironnait la tirade des vibrions, *l'Étrangère* semblait tout à fait irréelle et privée de sens commun. *La Femme de Claude*, où il y a de la haine et de la force, est d'une sauvagerie un peu lunatique. C'est bien dans *Denise* que pérore un « bon ouvrier » si comique. On peut dire de Dumas fils qu'il a traversé l'existence sans la voir autrement qu'à travers le code, les traités de médecine de son temps et une paire de lunettes dont un verre s'appelle poncif, l'autre paradoxe. La naïveté et l'impulsion du nègre, quant aux femmes, sont en lui. Je préfère son effervescent papa, pondeur de truculente copie, qui, à travers mille insanités historiques, eut au moins le sentiment très vif des auberges et des routes de France.

Avec le même ébahissement que la plupart de ses contemporains, Dumas fils fréquentait les médecins. Au besoin il en inventait, prêtait du génie à un vague Polonais féru de

régimes, à un rebouteux, à un obscur dentiste. Le seul savant sérieux de son intimité fut le bon et perspicace docteur Fabre. Vous trouverez encore des personnages pour vous soutenir qu'il était très séduisant. Après sa mort, ses familiers imaginèrent de perpétuer un dîner en son honneur, sous son égide. Idée fâcheuse, qui fait du repas rituel une corvée funèbre — si l'on se contraint à parler du mort — et, si on oublie le mort, une parade indécente. J'ignore si ce dîner persiste. Il finira par n'avoir plus comme unique convive que Louis Ganderax le débonnaire, le barbu Louis Ganderax, lequel, tout en n'étant pas de l'Académie, est, comme chacun sait, immortel.

Cela commence ainsi que dans une fable : « Louis Ganderax adorait Meilhac. » Il adorait aussi Dumas fils, la princesse Mathilde, Popelin et une ou deux centaines de personnes en vue. Ganderax est le conseiller, le confident, l'assidu aux mariages et aux enterrements, que l'on aperçoit au fond des sacristies, tel le donateur en un coin du tableau, joyeux du bonheur ou triste du malheur d'autrui, l'œil noir et fin, soufflant d'une seule narine dans sa gigantesque barbasse où pourrait gîter un nid de sarcelles. A force de

chérir ses contemporains, Ganderax en était arrivé à serrer sur son cœur les frères Calmann-Lévy, hideux petits juifs mondains et trifouilleurs, nourris des boyaux des écrivains français, éditeurs de *la Revue de Paris*, maîtres de la librairie qui porte leur nom. Ceux-ci confièrent à Ganderax la direction littéraire de leur périodique. Moment lumineux de la vie de Ganderax, — mon Dieu, que ce nom sonore et hérissé est donc agréable à répéter, — dès le début de laquelle Ganderax acquit très vite une extraordinaire réputation de correcteur et de pet-de-loup. Il renvoyait aux auteurs leurs épreuves couvertes, raturées de notes innombrables, où il leur proposait le changement de telle conjonction, de telle locution, de tel verbe, de tel substantif, de tel adverbe, de tel signe de ponctuation. J'ai précieusement conservé les morasses de mon livre *Alphonse Daudet*, surchargées ainsi de la minuscule et nerveuse écriture de Louis Ganderax, en long, en travers, dans la marge, entre les lignes, comme si une voiture d'arrosage pleine d'encre s'était promenée le long de ma prose. J'ajoute, et c'est là le plus surprenant, que les corrections de Ganderax étaient généralement sensées, opportunes et telles que l'auteur, jeune

ou âgé, pouvait en tirer profit. Il y a comme cela de vieux professeurs de rhétorique que l'on a le tort de ne pas écouter et qui savent leur langue sur le bout du doigt. Je n'ai trouvé que René Boylesve pour partager mon avis quant à l'excellence de ces exercices d'assouplissement ganderaxotechniques, auxquels était soumis tout collaborateur de la *Revue de* Calmann, *Paris*. Les autres le maudissaient, le vouaient aux dieux infernaux, pestaient, rageaient, s'emportaient, ou gardaient dans leur vésicule biliaire l'âcre jus d'une vindicte recuite. Il y a encore, dans de lointaines provinces, des gens de lettres aigris qui ne cessent d'envoûter de petites statuettes de cire à l'effigie de notre cher barbu.

Or, par un phénomène assez fréquent, Ganderax, bon juge de la copie d'autrui, est mauvais juge de sa propre copie et ses produits furent, sont, seront plutôt faiblards. Mais, étant immortel, il a le temps pour lui.

Je m'aperçois qu'au lieu de vous parler de Meilhac j'ai dépensé toute mon encre sur Louis Ganderax. Ça n'a pas d'importance. Car si Meilhac est connu pour sa collaboration avec Halévy, il est, en tant que Meilhac seul, aussi passé de mode que Dumas et que Sar-

dou. On cite toujours *la Petite Marquise* comme un chef-d'œuvre. Je l'ai entendue. J'y ai bâillé ferme. Sa meilleure trouvaille, c'est l'actrice Réjane, qu'il a créée, fait débuter et paternellement guidée vers le talent et le succès. Au physique, Meilhac était un bourru bienfaisant, moustachu à la féroce, dans une face bronzée d'enfant inquiet, et qui parcourait le boulevard en tous sens, comme un vieil habitué de Tortoni et de la Maison-d'Or qu'il était. On le disait « parisien » jusqu'au bout des ongles et rempli des plus amusants sarcasmes. Mais les mots qu'on répétait de lui sentaient le rance et la lampe éteinte.

Si Henri Becque était assommant avec son juteux « hein quoi quoi » et sa conviction d'être un tortionnaire, un fléau des mauvais auteurs, il avait écrit en revanche deux des pièces les plus durables de cette maussade fin du dix-neuvième siècle : *la Parisienne* et *les Corbeaux*. J'assistais à une des peu nombreuses représentations de ce drame sombre, aux reflets mordorés. Le public dérouté murmurait, se fâchait, s'en allait. Ce fut un four aussi complet que *la Princesse de Bagdad* de Dumas fils, où il y avait un « or vierge » assez réjouissant, et que *la Bûcheronne* de

Charles Edmond, où il était trop question de la transfusion du sang. Les autres drames de Becque ont disparu. *La Parisienne* et *les Corbeaux* demeurent.

Or Antoine partait de cette idée pas bête que, derrière la troupe fatiguée des auteurs dramatiques célèbres, connus ou représentés, devaient s'en trouver d'autres, plus jeunes ou moins notoires, que l'on ne jouait pas et qui pouvaient être intéressants. Intuitif et jusqu'au génie, d'une activité prodigieuse, mais forcément peu cultivé, il crut d'abord à l'avenir du naturalisme et cette erreur initiale a pesé sur toute sa carrière. Il lui a manqué un guide — qui n'eût pas un manuscrit dans sa poche — éclairé et éclairant, un conseiller supérieur, capable de lui éviter les béjaunes et les faux pas. Il prit ainsi, dans le commencement, la brutalité pour la force, l'obscurité pour la complexité et toute pièce privée de jurons pour une fadaise. C'est ce qui explique le désarroi et l'enfantillage truculent de certains des premiers spectacles du Théâtre-Libre. C'était bien savoureux. Je revois, dans ses moindres détails, une des répétitions de *Sœur Philomène* où j'étais avec mon père, convoqué en ma qualité de carabin, afin de donner mon

avis sur l'exactitude des tableaux d'hôpital et de la mise en scène. C'est là que je me suis pris, pour les dons prodigieux d'Antoine recomposant la réalité, d'une admiration qui n'a jamais défailli. D'un bout de bois ou de toile mis en sa place, d'un geste à peine indiqué, d'un personnage campé ici ou là, il tire des effets auxquels n'atteignit jamais Irving avec ses somptueuses dépenses. Ce mélange de magicien et de Gavroche possède une faculté de mimétisme qui lui permet de s'adapter aux milieux les plus divers, aux circonstances les plus disparates, avec l'intonation juste, le reflet dans l'œil, le mouvement, qui arrachent au spectateur un : « Comme c'est ça ! » Certes il a progressé depuis le passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts et la Gaîté-Montparnasse; mais il avait déjà tous ses dons. Il a ses défauts, parbleu ! Qui n'a les siens? Néanmoins il est demeuré sincère et sans cabotinage après trente ans de théâtre et, quand je le croise dans un corridor ou dans un café, je remarque toujours avec plaisir, sur sa figure narquoise et bon enfant, sur son masque de Parigot indécrottable, cet amour de la vie et de l'intelligence, ce ressort invincible qui l'accompagneront jusqu'au suprême théâtre de son tombeau.

Jamais homme n'eut plus qu'Antoine l'horreur des embêtements et l'aptitude à en sortir. Son procédé consiste à se rendre invisible. Celui qui le poursuit sur la foi d'un traité ou d'une promesse orale — car il aime bien à dire « voui, mon vieux » — ne le trouvera plus ni chez lui, ni à son théâtre, ni dans la rue, ni au café, ni ailleurs. C'est un phénomène merveilleux, qui a enragé bien des auteurs, ses anciens camarades, et qui s'explique justement par sa malléabilité fantastique. Il se loge alors dans la peau glissante du monsieur que l'on ne peut plus jamais saisir. Il se fait, ainsi que dans les contes, l'eau qui fuit, le nuage qui danse et l'anguille de nulle part.

Mon très cher Santiago Rusinol, peintre de paysage admirable, le Cervantès de la littérature catalane et espagnole contemporaine, avait, il y a quelques années, promesse formelle d'Antoine que son noble drame *les Mystiques* serait joué à l'Odéon. *Les Mystiques*, deux années de suite, furent affichés sur le programme de la saison et Santiago à Barcelone se réjouissait, et, tout en tirant sur son éternel cigare, répétait avec une moue joyeuse : « J'ai la parole d'Antoine. » Je lui disais : « Garde-la bien. Elle s'envole facile-

ment. » Au bout de quatre ans de correspondance sans réponse, Santiago, venant à Paris, prit la résolution d'aborder Antoine coûte que coûte. Il y consacra six heures par jour pendant un mois. Il allait guetter l'insaisissable à la petite porte de la rue de Vaugirard, sous les galeries de l'Odéon, au Weber où Antoine soupait fréquemment, devant un tailleur, un bottier, un chapelier qu'il savait être les fournisseurs d'Antoine. Or, suivant ma prédiction, il ne parvint pas à le rencontrer une seule fois. Antoine, averti par son instinct qu'un dramaturge catalan mécontent le recherchait, s'était complètement évaporé. En remontant dans le train, Santiago Rusinol me déclarait avec un désespoir comique : « Personne ne voudra croire à Barcelone, figure-toi, Léon, qu'en un mois de Paris j'aie pas pu mettre la main sur cet Antoine. »

Combien de fois ai-je entendu les aigres doléances de tel ou tel, qu'Antoine devait jouer sans retard, puis qu'il avait noyé, comme un poisson, dans le flot de ses atermoiements innombrables ! Ayant toujours vécu au milieu d'une cohue de camarades auteurs, dont quelques-uns sont fort tenaces, il n'a jamais

fait que ce qui lui chantait. Cet enfant du faubourg est un néronien.

Sœur Philomène, où il jouait l'étudiant Barnier, fut un des premiers spectacles qui lui permit de lancer un n. de d... retentissant, conforme à l'esthétique de 1885. Interrogé sur le point de savoir si on disait toujours n. de d... dans les salles de garde, j'affirmai que oui, que cette mode n'avait pas disparu. Le fait est que ce terme et un autre encore, plus connu et plus naturaliste, revenaient dans toutes nos conversations. Après avoir longtemps hésité et consulté ses auteurs, pour savoir s'il proférerait son n. de d... debout ou à plat ventre sur une table, Antoine adopta la deuxième attitude. Le petit scandale en fut très goûté. Je ne distingue plus très bien les figures ni de Vidal, ni de Byl, qui avaient adapté à la scène le roman des Goncourt. Je sais seulement que l'un d'eux était maigre, creux, noir, avec les yeux cernés d'un poitrinaire. Le pauvre garçon est mort à l'heure qu'il est.

Sauf l'illettré Henri Bauer — dont les éloges, portant à faux, étant autant de coups de massue — et Catulle Mendès, qui avait dans ses tiroirs, parmi les flacons d'éther, quelques ours

en prose ou en vers à caser, la critique fut plutôt malveillante pour les commencements du *Théâtre Libre*. Sarcey répétait obstinément: « J'comprrends pas », bien que les pièces représentées au début fussent plutôt faciles à comprendre. L'on prétendait que sa pruderie hebdomadaire n'était que le masque de ses petites noces et bambochades de vieillard salace, mais tout rond. La vérité est qu'appartenant à la génération du second Empire, il n'aimait guère que le vaudeville et le drame à tiroirs, *les Surprises du Divorce*, les âneries de Sardou et de Gandillot, ou les pièces, comme il disait, « bien ficelées, solidement cousues » de Dumas fils ou d'Augier. Je lui ai entendu exposer sa candide esthétique en long et en large, à un dîner chez Lockroy, 140, avenue Victor-Hugo, où il rencontrait Renan pour la première fois. A ce repas assistaient également l'ambassadeur de Chine, — dont j'ai oublié le nom, — magot presque muet, François Arago, fils de l'ambassadeur à Berne, barbe blonde d'une rare niaiserie, surnommé par nous « Fandango » ou « le plus bête de la Carrière », son père Emmanuel Arago, bonne pâte de démoc 48, plaisantin septuagénaire au nez énorme et violet, le politicien bossu et ergo-

teur Deluns-Montaud, Gustave Larroumet, directeur des Beaux-Arts et quelques autres.

On attendait beaucoup du frottement de Sarcey et de Renan, lequel approuvait, les yeux mi-clos à la pachyderme, en s'empiffrant d'énormes morceaux. Renan commença par assurer Sarcey de sa profonde et dévote admiration pour sa personne « si notoire, si excellemment notoire » et pour le théâtre en général. Quelque temps auparavant, il avait fait représenter, à la Comédie-Française, un à-propos en prose assez burlesque en l'honneur de Victor Hugo, un 1802, accompagné de coups de canon et d'un couronnement de statue, dont il était le seul à avoir gardé un radieux souvenir. Sarcey, les yeux luisants derrière une vaste paire de lunettes, l'en complimenta. Larroumet intervint, en souriant de toutes ses palettes dentaires, stimula l'un et l'autre des « cherrmaîtrres », si bien que, dès le rôti, la discussion était engagée à fond. Ce fut une scène comique, bien qu'un peu apprêtée, qu'interrompaient de temps en temps les hennissements et piaffements enthousiastes de François Arago. Je ne sais comment la causerie effleura le *Paradoxe sur le Comédien* de Diderot. Le papa Sarcey, chaste en paroles, traita Diderot de porno-

graphe, ce qui lui valut un mouvement effrayé des mains couenneuses d'Ernest Renan, oralement indisponible à cause de sa bouche pleine, et une tirade indignée, proencyclopédique, de Deluns-Montaud. Ce dernier, tassé et courtaud, semblait avoir sa propre tête servie sur son assiette. Joute, passe d'armes, tournoi, éclats joviaux. Dans un silence, Fandango déclara : « Voilà certes un régal littéraire d'un très haut ragoût », puis affirma, en caressant sa barbe de fleuve allégorique, que seul un sien ami du nom de Gavarry, diplomate étonnant de verve et de culture, manquait à pareille fête : « Ah! vraiment... Gavarry, monsieur Gavarry », fit Renan, ruisselant de condescendance et de sauce. Sur ce, Sarcey tourné vers le Céleste, et levant alternativement et en cadence ses deux index boudinés, en souvenir du *Voyage en Chine* : « Comment se fait-il que vous ne nous rrrégaliez pas d'un p'tit couplet d'vot' façon, monsieur l'ambassadeur? » L'homme jaune, avec un regard bridé, mais féroce, où perçait le regret de ne pouvoir faire instantanément trancher au ras cette grosse boule blanche insolente, s'excusa sur son ignorance de cet usage prétendu chinois. Le bonhomme Sarcey pouffa d'un rire

épais, qui lui secouait le plastron par les tripes. J'ignore pourquoi il affectait de parler paysan, à la façon des villageois d'opéra-comique.

Après le dîner, on installa Renan dans le salon du bas, au milieu d'un confortable fauteuil, où il se transforma instantanément en idole de la Libre Pensée. Les parlementaires amis de Lockroy, les Barbe, les Freycinet, les Antonin Proust, les Allain-Targé venaient respectueusement rendre hommage à la digestion de l'éléphant du doute. Il secouait débonnairement, de droite à gauche, sa trogne malicieuse et couvrait de compliments effrayants le moindre abruti à portefeuille dont Lockroy, trembloteur et ricanier, lui mâchonnait le nom à l'oreille. On n'entendait que ceci : « Comme vous avez raison!... Combien cette réflexion est juste! » A une remarque insignifiante et frileuse du petit seigneur ivoirin Freycinet, l'auteur de la *Vie de Jésus*, comme vaincu par un trait de génie, leva les bras en l'air puis les redéposa lentement sur ceux de son siège. Il se fichait avec délices de tout ce monde qu'il méprisait, mais où il trouvait, avec l'encens, le boire et le couvert.

Lui parti, Lockroy raconta qu'en Syrie, où il était son secrétaire, Renan, jeune encore,

couchait avec sa femme dans un lit à sonnettes. Aussitôt que celles-ci tintaient, Mlle Henriette Renan, qui veillait jalousement à côté, criait à son frère : « Ernest, surtout ne prends pas froid et remets ton gilet de flanelle. » Cette anecdote écarquilla d'allégresse Sarcey, Larroumet et François Arago, lequel se mit aussitôt à s'ébrouer : « Ah, ah, pfétement, c't'exquis, admirable, ah, ah, trait de mœurs ! Si Gavarry entendait ça ! » Quant à l'ambassadeur de Chine, il demanda des explications avec une politesse onctueuse : « N'ssayez pas d'comprrrendre, — lui jeta Sarcey dans un énorme renvoi, — ces msieurs parlent parisien. »

J'emmenai notre feuilletoniste dramatique national au buffet et lui fis boire successivement une demi-douzaine de chopes de la boisson dite « cerises au kirsch ». A la troisième, il m'assurait qu'il adorait Alphonse Daudet, en dépit de *l'Arlésienne*, « pas trrrès bien ficelée ». A la cinquième, il avait de grosses larmes dans les yeux et regrettait amèrement sa jeunesse et « les p'tites femmes ». Je crois bien qu'il finit par m'embrasser et me promettre, récompense suprême de mon zèle à abreuver les vieillards, « une bonne loge pour la Comédie-Frrrrançaise ». — « Tu ne vas tout de même

pas adopter le père Sarcey à cette heure-ci », me dit Georges Hugo en m'entraînant.

Bien qu'ami des nouveautés, Francis Magnard, directeur du *Figaro*, se prononça nettement, lui aussi, contre les brutalités du *Théâtre Libre*. Avec quelle fureur il se leva, empoigna son paletot, quitta sa loge pendant une représentation de *la Puissance des Ténèbres*, où l'on pilait à la cantonade les os d'un enfant nouveau-né ! Maître omnipotent d'un journal conservateur et bien pensant, spirituel et quinteux, passionné comme un démon de quatre heures, — il touchait alors à la soixantaine, — dégoûté des gens et des choses, et cependant favorable aux débutants, Francis Magnard est un des êtres les plus originaux que j'aie rencontrés. C'était le temps où l'on se penchait anxieusement sur l'adolescence, pour y découvrir l'avenir du pays. J'avais adressé au *Figaro* une lettre signée *Un jeune homme moderne*, qui fut publiée aussitôt. J'allai remercier Magnard de cette publication. Un peu dépité tout d'abord de trouver, dans le jeune homme moderne, un garçon qu'il connaissait, le satrape de la rue Drouot se montra vite très aimable, me questionna sur mes tendances et celles de mes camarades.

Habitué à cet exercice, je répondais posément, sans me troubler. Je restai dans ce cabinet une bonne heure, enchanté d'un accueil où ma qualité de fils de l'auteur de *Sapho* n'était pour rien.

A un moment, la porte s'ouvrit. Le garçon de bureau remit sur la table une fiche-visite, sur laquelle était écrit le nom d'un ecclésiastique influent. Magnard impatienté fit : « Qu'il attende », puis s'adressant à moi : « Est-ce que vous donnez dans les ratichons? »

Ce langage irrespectueux, sur les lèvres du directeur du *Figaro*, m'étonnait. Il rit de ma naïveté : « Je n'aime pas les prêtres mondains : ce sont les plus dociles auxiliaires des ministres de la République. »

J'appris par la suite qu'il avait un vieux pli anticlérical, acquis en Belgique, dont il ne s'était jamais défait. Il me conseilla vivement de poursuivre la carrière médicale, à ses yeux la plus intéressante de toutes, et de ne jamais verser dans le journalisme, « cette galère ». Il ne se doutait pas qu'au même moment j'enviais sa liberté, son allure dégagée, l'air propret de son bureau, les volutes bleues de son cigare et jusqu'à la situation de son secrétaire Gaston Calmette, aussi aimable, aussi à son

aise que le patron : « Quel malheur d'avoir choisi la médecine, les concours, et les malades et les cadavres, au lieu de ce vivant métier ! Que ne donnerais-je pas pour être un jour directeur de journal et mener l'opinion de mes contemporains ! » Ainsi songeais-je, tandis que Magnard me demandait de lui adresser périodiquement un article sur un sujet scientifique ou littéraire, mais traité scientifiquement.

— Alors, vous allez faire de moi un journaliste ?

— Peuh ! les avertissements ne servent pas. Vous devez avoir en vous un filon paternel. Après tout, suivez votre pente, exploitez ce filon, sans lâcher l'autre.

Nous étions devenus presque amis, en dépit de la différence d'âge. Non seulement il accueillait avec bienveillance tous les « papiers » que je lui adressais, mais encore il m'écrivait de petits billets pour me demander d'aller bavarder un moment avec lui. Il m'interrogeait surtout sur mon intimité intellectuelle avec mon père, laquelle paraissait l'étonner ; il s'exprimait sur ses collaborateurs, sur nos relations communes, avec une sorte de verdeur énervée : « Zola n'est qu'un vaniteux. Il ne sait rien, rien, rien. Une machine à écrire,

sans plus. Goncourt est un collectionneur, un maniaque de l'épithète rare... »

Ici je me rebiffais, car j'avais une profonde affection pour Edmond de Goncourt, si méconnu, traité avec tant d'injustice. Mais cette gale de Robert de Bonnières avait monté la tête à l'inflammable Francis Magnard et je me heurtais à des exclamations ironiques. Quant au naturalisme, au *Théâtre libre*, aux outrances écrites ou scéniques : « C'est une blague, une atroce blague et une saleté. Vous verrez, vous verrez, en vieillissant, comme la brutalité est une défaite et une faiblesse. Ah ! ce que le public en a assez de leurs coups de bâton à la crotte ! »

Il arrivait aussi, surtout vers la fin, que, me recevant, il demeurât quelques minutes silencieux, puis, sa main sur la mienne : « Mon petit Daudet, je ne suis pas en train aujourd'hui. Je ne veux pas vous mêler à mon noir. Revenez demain. » La perspective de la vieillesse lui était une chose intolérable. Il m'avoua une fois : « J'ai longtemps détesté votre père parce qu'il était beau, d'une beauté insolente. Un de mes premiers actes directoriaux a été de commander un éreintement de lui à son ennemi intime Poupard-Davyl. Mais, depuis

qu'il est malade, j'ai au contraire de l'attraction pour lui.

— Eh bien! venez le voir, il n'a pas de rancune.

— Oh non, il se demanderait ce qu'il y a derrière ma visite! Il a l'habitude d'écouter des confessions, de les attendre, de les provoquer. C'est insupportable. »

Quel étrange sourire derrière ce mouvement d'irritation!

Ou encore : « Je me demande comment Alphonse Daudet supporte la compagnie d'Albert Wolff. Sa tête seule me donne envie de vomir. C'est un animal grossier et stupide, ce Wolff. Dès que je l'aperçois au bout de mon couloir, je me sauve. Il ferait avorter une femme en couches. Quant à Philippe Gille... »

Ici, il réfléchissait un moment.

— C'est un gosse, mais c'est un gosse qui ne me pardonne pas d'être directeur du *Figaro*.

C'était inexact. Philippe Gille était excellent, superficiel en effet, mais incapable d'une mauvaise pensée. Je prenais sa défense.

— Oui, oui, il me ménage devant vous, petit Daudet, parce qu'il sait que vous me fréquentez. Mais quand il est sûr de son public...

L'humanité lui apparaissait ainsi qu'un champ planté de rosses et de sauvages. Il répétait volontiers : « Je collectionne les cas de platitude. Je suis comme un horticulteur qui ramasse des spécimens de plus en plus beaux. »

La vérité est que ses collaborateurs tremblaient toujours devant ses humeurs soudaines et ses coups de boutoir. Cependant, je le répète, il savait être bon, compatissant et, à l'occasion, généreux. Mais il détestait les simagrées, les salamalecs et les bénisseurs. Bonnières avait dû le séduire par ses plaintes, son air perpétuellement nauséeux et aussi par sa difficulté à écrire. Quand Maupassant tomba dans ses horreurs tragiques, il se mit à chérir Maupassant, à le recommander à des docteurs et à des doucheurs. Je n'ai jamais compris comment il avait pu si souvent s'accommoder de ma gaîté et de mon entrain à la vie. Au physique, il était court, trapu, très propre, vigilant, la barbe grise en collier, le parler bref, jouant toujours avec un coupe-papier, une paire de ciseaux, un crayon, et détestant être interrompu par un importun ou un indiscret. Je me suis expliqué, par un certain goût du faisandage moral, sa tolérance excessive pour le hideux juif, présumé espion, qui si-

gnait au *Figaro* Jacques Saint-Cère et s'appelait Rosenthal. Quand je l'interrogeais timidement là-dessus, Magnard riait et parlait d'autre chose.

Les éreintements de Sarcey et du *Figaro* n'empêchèrent nullement le *Théâtre libre* de prospérer et d'accaparer très rapidement l'attention publique. Par la suite, d'ailleurs, Magnard s'amadoua et reconnut les qualités surprenantes d'André Antoine.

Le *Théâtre libre* a révélé, on peut le dire, le premier des dramaturges contemporains, François de Curel, dramaturge né, chez qui les caractères se présentent toujours en mouvement, en dialogue, et aboutissent, par leurs oppositions, à des crises presque inéluctables. Il a fait connaître Brieux, ce qui est moins méritoire. Car Brieux est avant tout un « primaire », un de ces « avancés » pour conservateurs libéraux, à la façon des Denys Cochin ou des d'Haussonville, et je ne suis nullement étonné que ces prétentieux nigauds, ces pères La Gaffe l'aient fait entrer à l'Académie. Placé derrière M. d'Haussonville à un buffet, au cours d'une soirée, j'admirais la petitesse de son crâne, cervelle d'oiseau qui pépie mais ne chante pas. Parlant de je ne sais quel auteur,

il disait à un vieillard émerveillé, prostré, béat : « C'est hardi, certes, et bien loin de ce que nous pouvons admettre. Mais ce n'en est que plus attrayant. » Ainsi sans doute ce « libéral impénitent » juge-t-il Brieux, qui a trouvé le moyen de gâcher et de doter d'une appellation imbécile, — tellement imbécile que je ne la reproduirai pas ici, — le plus âpre, le plus beau et le moins théâtral sujet pathologique du monde.

Il y a, dans ce qu'a donné jusqu'à présent François de Curel, notamment dans *la Nouvelle Idole*, les éléments épars d'un chef-d'œuvre. Il ne lui manque que le sens de la perspective.

Le Théâtre libre a représenté, outre *les Fossiles*, *la Mort du Duc d'Enghien* de Léon Hennique, et *Boubouroche* de Courteline. Ce sont, dans des genres différents, de fort belles choses. Pendant une répétition de *la Mort du Duc d'Enghien*, Antoine, qui furetait en grommelant parmi ses accessoires, imagina tout à coup l'éclairage par une grosse lanterne à la Goya, posée de biais sur la table du conseil de guerre, et parsemant les visages d'une lumière louche. Ce sont là de ces inventions qui jaillissent sans trêve de son inépuisable ingénio-

sité. Il faut absorber la vie par tous ses pores pour arriver à la reconstituer ainsi.

Par sa simplicité apparente et sa sournoise complexité, par sa verve douloureuse et son goût de chair, l'aventure du cocu consolé Boubouroche s'apparente aux drames de Molière. Là, comme dans *le Train de 8 h. 47*, Courteline a eu son illumination. C'est un personnage de conte de fées que Georges Courteline, avec sa petite taille, son teint de papier mâché, ses yeux mobiles, ses paletots aux manches trop longues et sa grosse serviette. Je l'ai vu maintes fois sortir du sol, comme dans les féeries, s'asseoir à une table de café, discutant déjà avec force gestes, pour convaincre de choses futiles quelques messieurs accompagnés de dames, des confrères, des ambulants ou de simples pochards. Il a la fureur de persuader et la constance de démontrer. Il est bon comme le pain, vif comme l'argent, aigu comme un couteau, gai comme un verre d'Anjou blanc, ou mélancolique comme un capitaine de gendarmerie, calé sur le Code comme un huissier de campagne, noctambule comme un chat de Montmartre, amical, blagueur et délicieux. Ne pas avoir connu Courteline est une lacune grave dans le plaisir

d'une existence. Ne pas l'apprécier est un signe de maladie du foie. Ne pas admirer sa fantaisie, bridée de classique, est un manque de goût littéraire. Car sa folle drôlerie n'est que l'envers d'une tapisserie aux nuances harmonieuses et il vend la logique tantôt dans des verres de coco, tantôt dans de petites boîtes, cocassement ciselées.

Mon père, qui le chérissait et savait par cœur *le Train de 8 h. 47*, me disait souvent : « Comment attirer Courteline? Les salons l'embêtent. Il faudrait lui aménager ici un petit café, avec de la sciure et des boules de métal où mettre les torchons.

— Attention ! — ripostait Coppée. J'ai connu une jeune femme qui avait organisé cela chez elle, afin de retenir son mari. Mais il déserta bientôt le café conjugal, sous prétexte que la bière manquait de pression.

A défaut de pression, j'étais chargé de relancer Courteline, presque aussi insaisissable qu'Antoine, pour d'autres raisons. Il avait plusieurs domiciles, sans compter celui de ses parents à Saint-Mandé, où, en fils modèle, il touchait chaque jour. D'autre part, il ne répond que rarement aux lettres et télégrammes dont je suppose bourrée sa fameuse serviette. Même

quand on met, après de longues recherches, la main sur lui, il suit sa pensée et le fil de son récit, de sorte qu'il est très difficile de fixer son attention. Enfin il n'a pas de carnet où inscrire ses invitations, et sa mémoire sur ce point est défaillante. De sorte que la même comédie recommençait chaque fois.

— Courteline, j'ai un mot à vous dire.

— Mais comment donc, cher ami.

— Mon père vous supplie, vous conjure, vous adjure de venir dîner jeudi prochain chez lui. Vous êtes libre?

— Attendez donc, cher ami, attendez donc. Nous sommes mercredi. Sauf erreur, c'est demain jeudi. J'ai ma chronique à faire pour *le Journal*. Mais, bah! je la reculerai. Garçon, de l'encre et du buvard. Je vais écrire un mot à Xau.

— Inutile. Je vois Xau dans une demi-heure. Je lui ferai votre commission. Alors nous comptons sur vous, 31, rue de Bellechasse, huit heures, en veston.

— Pour vendredi, cher ami, parfaitement.

— Non, pas vendredi, jeudi, saperlipopette! Comment vous graver cela dans la tête?

— C'est bien simple. Jules, — ici Courteline appelait le garçon, — vous me rappellerez de-

main que je dîne chez Alphonse Daudet. Ça colle, hein? et pas de blagues.

— Monsieur Courteline, vous pouvez y compter.

Le lendemain, à partir de sept heures et demie, Alphonse Daudet, qui, lui, n'avait pas oublié, me demandait, non sans inquiétude : « Tu es sûr que Courteline va venir?

— Ah! papa, j'ai fait de mon mieux. Il m'a promis d'être exact, mais avec lui... »

A chaque coup de sonnette, nous répétions « C'est lui. » Mais non : c'était tantôt Armand Charpentier, auteur malheureux du *Roman d'un singe*, et pareil lui-même à un rat bouilli, tantôt Toudouze, tantôt un autre aussi décevant. Car il est remarquable que ce qui trompe l'attente est en général insignifiant. Celui qui guette un télégramme de sa bonne amie ouvre toujours à un porteur de prospectus. Enfin, à huit heures un quart, mon père devait se mettre à table, aussi mélancolique que Tristan privé de son Yseult. On essayait d'évoquer l'absent. On citait des répliques de *Boubouroche* ou de *Lidoire*, qui aiguisaient le désir davantage. La soirée se passait dans cette petite angoisse. Le lendemain, je tombais sur Courteline qui rugissait : « Ah! saperlipopette,

cher ami, c'est bien ce soir vendredi que je devais dîner chez votre père... Mais imaginez-vous qu'une promesse antérieure... »

La vérité est que son amour de l'indépendance lui rend le sédentaire d'une soirée extrêmement pénible. Il m'a conté souvent que son plaisir consiste à prendre un train pour une petite ville de province, de préférence un samedi soir, et à se mêler, par une consommation offerte à point, par le billard, les cartes ou autrement, à la vie locale, aux habitudes des gens. C'est ainsi, en écoutant le tiers et le quart, qu'il s'est formé son excellente syntaxe, laquelle colle à la réalité comme le maillot au torse du coureur... « Tel sur le papier qu'à la bouche », a dit Montaigne de ce style-là, et je sais qu'il prévoyait Courteline. Mais, s'il l'avait invité à dîner chez lui, Courteline, que les châteaux embêtent autant que les salons, lui eût certainement fait faux bond.

Cet ironiste de grande allure a la sensibilité la plus aiguë, la plus directe, et toutes ses qualités en place. Il défend ses amis comme un lion, avec toutes les ressources de son esprit et de sa colère, au milieu d'une mimique désespérée. Il serait d'une folle imprudence d'attaquer feu Mendès devant lui. Notez qu'il

ne peut ignorer aucune des tares, aucun des insupportables travers de Mendès. Mais sur ce point, c'est l'aveuglement systématique et son œil inquiet a l'air de dire : « Si je cédais grand comme ça, il faudrait abandonner tout le reste. Or j'aimais Mendès. Donc, je préfère bloquer. »

Il s'est composé une collection originale de tous les tableaux de rencontre et de brocante, les plus falots, les plus burlesques qu'il a pu dénicher. Il en parle avec amour. On sent qu'ils lui fournissent la clé de traits de nature similaires et correspondants. Cependant il a l'esprit scientifique et j'ai souvent admiré la facilité avec laquelle il déblaye le secondaire, pour aller à l'essentiel d'un vice, d'un travers ou d'une maladie. Courteline, tout modeste qu'il est, me représente une des physionomies les plus caractéristiques de notre temps et je suis bien tranquille sur la place que réservera à son œuvre la postérité. Il a donné une note si juste, avec un instrument si particulier!

Parmi les auteurs joués chez Antoine, je citerai encore Porto-Riche, juif de l'espèce tourmentée et Don Juanesque, de qui ses compatriotes ont voulu prématurément faire un maître. J'ai rencontré quelquefois, non

sans intérêt, ce front soucieux, ridé, cette tignasse « à l'artiste » devenue grise à regret, ces yeux pénétrants, fureteurs, derrière lesquels, à certains éclairs, transparaît un immense orgueil. Il a adopté une fois pour toutes le genre plaintif, le « que vous ai-je fait? » des écorchés vifs. J'ai de lui une de ses pièces, avec cette dédicace qui le peint : « *A Léon Daudet, quand même...* » Pourquoi quand même? Parce que je n'aime pas Israël et que je le dis? Mais si ses tarabiscotages d'*Amoureuse* et du *Vieil homme* m'amusaient, je le dirais aussi, et sans me gêner. L'homme et l'œuvre me donnent la même courbature, éprouvée régulièrement devant les explications de caractère qui n'en finissent pas. En outre, les marivaudages des galants messieurs du théâtre de Porto-Riche m'apparaissent trop proches de la sexualité et de la muflerie pour m'émouvoir. Ce sont des Hébreux empressés et pressés. A mon avis, rien n'est plus loin de la passion vraie, conçue à la française, toujours chevaleresque par endroit. Le satyre à concettis, le cochon mélancolique sont deux types que je ne puis pas du tout supporter.

On m'a conté ceci. Un soir dans une des maisons où il est roi, quelques jeunes zéla-

teurs entouraient Porto-Riche, lui immolaient successivement Sophocle, Racine, Musset et Shakespeare. Lui écoutait, l'air las, dolent, ses fines mains tapotant un éventail. Il n'interrompait pas, mais quand ce fut fini : « Alors vous aimez un peu ce que je fais?... » soupira-t-il, les larmes aux yeux, à la façon d'un homme qui confond l'oignon et le laurier.

Pour en finir avec Antoine, j'ajouterai qu'il est distrait. François de Curel lui racontait ironiquement un mot de sa cuisinière, conseillant la suppression de telle ou telle scène du *Repas du Lion* ou de la *Fille Sauvage*, qui à son avis faisait longueur. Antoine, n'ayant pas écouté, haussa les épaules et lui jeta un « foutez-vous de ça » encourageant, comme s'il se fût agi de rejeter l'avis motivé d'un critique sévère. De Curel, paraît-il, en demeura pantelant.

Les Lockroy, Edmond de Goncourt et mes parents louaient en commun, d'abord à la Gaîté-Montparnasse, puis boulevard de Strasbourg, une grande avant-scène pour chaque première représentation du Théâtre Libre. Ce qui fit qu'un soir le prince Louis Napoléon, amené par Goncourt, se trouva aux côtés de Georges Hugo. La salle, oubliant le spectacle,

considérait avec curiosité ce rapprochement imprévu du neveu de Napoléon III et du petit-fils de l'auteur des *Châtiments*. La conversation, à laquelle je pris part, entre les deux jeunes gens fut très cordiale; mais je sus plus tard que l'insupportable Frédéric Masson, apprenant la chose, avait levé ses grands bras de chimpanzé au ciel et vomi un flot d'imprécations : « Ah ! monseigneur, monseigneur, si votre pauvre père, mon auguste maître, avait vu ça ! » J'ai déjà dit que Masson, pour faire sa cour, a adopté le genre bourru et qui-qu'en-grogne. Il rechigne et regimbe afin de s'aplatir.

Aux premières solennités du Théâtre Libre, apparaissait, dans l'ombre de Zola, Paul Alexis le porte-étendard, ou mieux le porte-excrément du naturalisme. Il signait quelquefois Trublot, qui est le nom du chasseur et pinceur de bonnes dans *Pot-Bouille*. C'était un homme sans méchanceté, rond, grisâtre et stupide, d'une fidélité à toute épreuve. Zola le blaguait, le tripotait, le faisait tourner en bourrique comme un animal familier. Alexis écrivait, selon la formule du maître, des bouquins pauvres et tristes, où les cabinets et la basse coucherie tenaient la place réglementaire, et

pour lesquels on le complimentait modérément. Quand Jules Huret ouvrit au *Figaro* une enquête, demeurée célèbre, sur l'évolution des genres littéraires, Paul Alexis lui envoya ce télégramme, où se peint sa candeur : « *Naturalisme pas mort, lettre suit.* » Il avait de gros yeux de ruminant, la voix sourde, le geste rare. Mais quand Zola voulait prendre quelqu'un à témoin, c'était à lui de préférence qu'il s'adressait : « Hein, Alecfis, hein mon bon, c'est bien fa? »

Oscar Méténier, camarade et collaborateur du précédent, était petit, noiraud et pétulant. Chien de commissaire de police, il se servait de sa fonction pour tirer d'ennui à l'occasion les copains aventurés comme Jean Lorrain et aussi pour documenter ses romans-feuilletons et ses pièces réalistes. Fureteur, cancanier, inventif, il nourrissait Edmond de Goncourt d'anecdotes plus ou moins authentiques, qui sont demeurées consignées dans le *Journal*. Même quand leur auteur n'est pas nommé, je le reconnaîtrais entre mille. Dès qu'il est question des bas-fonds de Paris, des mœurs des apaches et de leurs compagnes, ou de quelques vices « estranges et espovantables », c'est que Méténier a passé par là. Il apparte-

nait au genre dit « tournée des grands-ducs ». Il aurait fait un chef d'informations incomparable pour la rubrique des faits divers; il en aurait certainement rajouté.

Catulle Mendès, dont Antoine devait jouer *La reine Fiamette*, parcourait, flanqué de sa changeante mais perpétuelle petite amie, les étroits corridors du *Théâtre libre* en agitant sa crinière déjà clairsemée. Puant le bourgogne, l'éther et la colle, il approuvait ou désapprouvait bruyamment, prêt à en découdre avec toute personne qui n'était pas de son avis. Toute sa vie il a cherché à se faire, parmi les jeunes gens, une clientèle qui lui a toujours claqué dans la main. Mais ces soirées, prétendues d'avant-garde, sont liées pour moi au souvenir de son odeur, de son rire et de sa piaffe romantico-parnassienne. Je le vois aussi jouant des épaules derrière Bauer, à la porte de la loge minuscule où Antoine se grimait à la galope, distribuait des observations à son personnel : « Espèce d'animal, tu ne pouvais pas éteindre le premier lointain... Toi, mon gosse, la prochaine fois que je te vois rigoler dans le dos de Mme Barni, je te fiche à la porte avec mon pied quelque part... » En ce temps, — je ne sais ce que leurs relations sont devenues

depuis, — il était toujours flanqué d'Ajalbert, qui l'adorait et lui répétait : « Hein, mon vieux, en quoi puis-je te rendre service?

— En ne te foutant pas tout le temps entre mes pattes. »

Ajalbert me prenait à part : « Tu sais, mon vieux, Antoine est un zigue. Nous soupons tous les soirs ensemble. Tu devrais venir. Il se fait servir un vrai déjeuner : des œufs, une côtelette et des pommes de terre, mais tout ça très chouette, et un petit vinasson à hauteur. Hein, qu'est-ce que tu en penses, vieux? »

Manger chaud la nuit est en effet une condition indispensable de la sauvegarde de l'estomac. Antoine avait trouvé — Ajalbert disait « dégoté » — ça tout seul et nous en demeurions émerveillés. Ce n'était pas le pauvre Sardou, c'était plutôt lui le diable d'homme!

Quand les pièces étaient emboîtées ou mausadement accueillies, les Antoinistes s'agitaient, protestaient, hurlaient, menaçaient les Philistins, les épaisses brutes, bouchées à toutes les innovations artistiques. Antoine, par contre, demeurait fort calme, retirait sa barbe de paysan libidineux ou ses favoris de notaire véreux, ou son calot de soldat insoumis,

avec une grande placidité. Souvent même il riait de bon cœur, étant de ceux que les mouvements du public n'impressionnent guère. Il recrutait ses figurants un peu partout, jusque dans les bals musettes du voisinage, ce qui fait qu'à la première de *la Patrie en danger* les coulisses de son théâtre étaient encombrées de mines patibulaires. L'inquiétude de ses visiteurs l'amusait. Il répétait : « Ce sont de bons bougres. Ne leur confiez pas votre porte-monnaie, voilà tout. »

Le dîner « de la Banlieue », — nous l'appelions plutôt « des types épatants » — fut moins durable, mais appartenait au même cycle artistique et littéraire que l'éclosion du Théâtre Libre.

Pourquoi « de la banlieue » ? D'abord parce qu'il eut lieu une fois ou deux hors de Paris. Ensuite parce que Raffaelli était un de ses fondateurs. Ce peintre, tant discuté jadis lui aussi, était et est le meilleur des hommes. Toujours de bonne humeur, toujours la main tendue, excellent camarade, il est comparable à un de ces paysages clairs, où tous les points de vue sont souriants. Avec lui jamais d'ennui, jamais de bobo, jamais de brouille, même passagère. En outre, il acceptait gentiment

qu'on blaguât ses « bonshommes repeignant la barrière de leurs maisons » ou ses perspectives de talus et de cheminées. Signe particulier : on le voyait souvent en redingote grise, comme Bonaparte, mais infiniment plus abordable.

Chéret et Monet étaient du dîner. Le premier, grand, svelte, blanchissant, genre anglais, pas bavard. On admirait beaucoup ses affiches et il était de bon ton d'affirmer, dans le jargon de l'époque, « qu'elles mettaient une gaieté sur les murs sombres de Paris ». Le second, barbu et assez renfermé, d'une grande finesse, et ne s'exaltant que pour parler des fleurs et de la nature, où son lumineux génie baigne spontanément. Geffroy et Mirbeau, Franz Jourdain et moi, répétions très souvent en parlant de Monet et de Rodin : « Il est épatant... ses cathédrales et ses meules sont épatantes... sa porte de l'Enfer est épatante... quel coloriste épatant... quelle épatante vision des formes ! » De là, je crois bien, est venu le sobriquet des « types épatants ». J'aime mieux avouer tout de suite que ce point de vue est demeuré le mien. Monet est un des très rares peintres qui aient su capter les rayons du soleil, les rayures de la pluie, et les jeux des couleurs

ardentes parmi le soleil et la pluie. Comme le vieil Hokousaï, il est fou de l'aspect des choses. Il est de ceux qui ajoutent à l'univers par la représentation qu'ils en font. J'ai admiré à travers les grilles, sans entrer, — car vous ne voudriez pas qu'on dérangeât un pareil artiste, — ses fameux jardins de Giverny, qui ressemblent tellement à ses toiles. Quant à Rodin, toutes les plaisanteries faciles qu'on peut faire sur ses mutilations volontaires, sur son emballeur qui casse tout, n'empêchent qu'il est un des très rares mortels parvenus au cœur des formes, au point flamboyant d'où elles jaillissent pour composer la beauté des corps, dans la tension ou dans la pâmoison, et porter partout le désir avec la douleur. Le plus fort c'est que, monstre du muscle masculin ou de la douce ligne féminine, c'est que magicien de la volupté, il est tout intelligence, logique et encore intelligence. La suffusion de son instinct chauffe les plus hautes régions de son esprit. Il sait ce qu'il veut et il le réalise. Il est le maître de l'eau et du feu, comme un Triton issu de Vulcain.

Par un remarquable privilège, Rodin est un des grands artistes au sujet desquels on a dit le plus de sottises, cela dans le camp de

ses détracteurs, comme dans celui de ses admirateurs. Il est dommage que son splendide Balzac notamment, ce moulage héroïque du rêve Balzacien, n'ait pas retenu, tels les bronzes d'Égypte, les insanités proférés à son endroit et ne les restitue pas au crépuscule. Ce serait un répertoire de la niaiserie ambiante, plus complet certes que *Bouvard et Pécuchet*. Au dîner de la banlieue, Rodin tenait à voix basse, en caressant sa barbe, des propos brefs mais essentiels, ou bien il pouffait d'un bon rire à quelqu'une de nos plaisanteries.

Il y avait aussi Gallimard le riche, qui est rouge de visage, imberbe, moustachu et collectionneur. Il ressemble à une longue pivoine, au milieu de laquelle serait fiché un nez humain. Je n'ai jamais très bien compris son rôle ici bas: il profère rarement un son; il n'est pas très dépensier, dit-on; mais c'est un ubiquiste. Des personnes dignes de foi l'ont rencontré simultanément à des répétitions générales, dans des soirées fort éloignées les unes des autres et jusque dans des villes différentes. Le plus probable c'est qu'il y a plusieurs Gallimard, également écarlates, exactement semblables et interchangeables, dont l'un collectionne des autographes, un autre des des-

sins, un autre des eaux-fortes, etc. Il m'est arrivé d'envoyer un manuscrit à l'un de ces Gallimard pour ses vitrines, mais jamais je n'ai visité personnellement les collections du ou des Gallimard et je compte demeurer dans cette bienheureuse ignorance.

Il n'y a qu'un seul Georges Lecomte, qu'aucun de nous n'a lu, mais que tout le monde connaît. Les motifs pour lesquels nous ne lisons pas Georges Lecomte sont nombreux et variés, presque aussi variés que ceux pour lesquels nous ne lisons pas Paul Adam, quoique fort différents. Cependant Lecomte a écrit *les Valets* et *les Cartons verts*, qui sont, m'affirme-t-on, des études de mœurs très consciencieuses, très soignées. En outre il est président de la Société des Gens de Lettres, il l'a été, il le sera encore; et ce devrait être un devoir, pour tous les membres de la Société des Gens de Lettres, de lire et de méditer les ouvrages de leur Président. Enfin Lecomte est un confrère aimable, serviable, poilu, optimiste, penché sur les grands problèmes patriotiques, politiques et sociaux — un peu à la façon de Raymond Poincaré, son modèle — et il n'y a aucune raison pour lui faire la moindre peine même légère, comme chante la romance.

Alors?... Eh! bien alors j'aime mieux déclarer tout de suite que je ne lirai jamais Georges Lecomte et que plusieurs de mes confrères ont fondé en catimini une petite ligue des non-lecteurs de Georges Lecomte. C'est vilain, c'est peut-être injuste, c'est ainsi.

En ce temps-là, Lecomte, convive irrégulier du dîner de la Banlieue, était tout à l'impressionnisme. Il exprimait tout haut ses sympathies et enthousiasmes en criant : « N'est-ce pas, oui, n'est-ce pas! » et quelquefois : « Enfin, n'est-ce pas! » Je l'imitais dans la perfection. Il détenait au complet le formulaire esthétique 1887-1892, les « comme c'est dans l'air », « comme ça respire », « l'intense de ça », « la noblesse et la beauté de ça » qui sont aujourd'hui fatigués pour avoir trop couru. Il parlait vite, en hennissant, à la façon d'un cheval joyeux, et il piaffait aussi, en levant perpendiculairement le genou comme un cheval. Il avait un faible pour Pizzaro, van Gogh et les paletots à pèlerine. Nous ne supposions pas qu'il serait un jour dans les honneurs, ni qu'il déposerait des discours sur toutes les tombes officielles ou semi-officielles. L'aurions-nous turlupiné, ce bon Lecomte, si nous avions pu nous douter de sa fortune future et qu'on

le décorerait à verse et qu'on l'appellerait « Monsieur le Président ».

Après le dîner des types épatants, on se reconduisait, et les causeries et les discussions se prolongeaient fort avant dans la nuit ou à des tables de café. Enfin, je vous conterai comment, à une certaine époque, ce dîner eut une sorte de succursale dans les salles de garde des hôpitaux, par le mélange de médecine et de littérature qui s'opérait, grâce à moi, chez Alphonse Daudet.

Il serait injuste d'omettre la maison de Mme Dardoize parmi les plus accueillantes et les plus fréquentées par les écrivains. Si la fortune ne fait pas le bonheur, elle ne fait pas non plus les réceptions agréables. On meurt d'ennui dans les trop beaux salons, comme à ces tables de salle à manger où chaque convive est séparé de sa voisine par deux mètres et un grand larbin. Mme Dardoize n'était pas riche. Elle habitait, au deuxième étage et demi, un appartement exigu, dans la même maison que Banville, rue de l'Éperon. Ce qui fait que nous chantions en chœur :

Quartier de l'Éperon,
Près de ce domicile,
D'où s'envola Banville
Vers le noir Achéron.

Cependant les soirées que donnait périodiquement cette charmante femme, aussi spirituelle que Mme Geoffrin, et d'une exquise bonté, réunissaient un grand nombre d'artistes, de savants, d'hommes de lettres. On y jouait la comédie, on y dansait, on y faisait de la très bonne musique, on y soupait par petites tables. Mon père y venait volontiers ainsi qu'Edmond de Goncourt, qui y vit représenter son *A bas le Progrès*. Je vous promets qu'ils ne pontifiaient pas. Gravement malade et sans quitter son fauteuil, Alphonse Daudet organisait des farandoles de jeunes gens, de jeunes filles et de jeunes femmes, que nous menions, pendant trois kilomètres, sur un espace de trois mètres carrés. Edmond Haraucourt et son effroyable laideur prenaient part à ces divertissements. Le jeu consistait à provoquer chez Haraucourt, bombant le torse et tendant le jarret comme un coq à tête de batracien, une crise soudaine de fatuité. Il suffisait pour réussir de lui confier en secret qu'une personne de l'assistance, d'une grande beauté et colossalement riche, l'avait distingué et souhaitait qu'il récitât quelques-uns de ses tænias à la Leconte de Lisle. Aussitôt l'auteur de la *Légende des Sexes*, se dressant ainsi que messer

Priapus dans Rabelais, avançant son menton en peau de crapaud sous ses pommettes de Samouraï, commençait à beugler ses alexandrins. Certain soir, le déclanchement d'un coucou, remonté par une main scélérate, vint au beau milieu lui couper son effet. Il me voua à partir de là une haine mortelle et je crois bien qu'en effet il avait deviné le coupable.

Paul Mariéton, qui ne pouvait pas plus que moi sentir Haraucourt, le prenait à part et lui confiait en bégayant : « Ne f.....aites pas cette fi.....figure-là, cher ami. Il y a ici une dame dans une si...situation intéressante. Si vous occasionniez un accident.

— Quelle figure ? — demandait Haraucourt l'œil à la glace.

— La... la... fifigure d'Haraucourt... » s'écriait Mariéton en pouffant.

Aussitôt un de nous, s'approchant du poète ébahi, le suppliait d'épargner Mariéton qui était sans fiel, de ne pas occire, tel l'affreux Tybalt, ce Mercutio ivre du vent qui passe et de l'odeur des roses. Plus Haraucourt, désireux d'en finir, se défendait de toute intention homicide, plus le bon apôtre insistait, plus le débat accaparait l'attention. Ce pendant que

Mariéton déclarait à haute voix : « Je... je... lui fais des eeexcuses, s'il propromet de ne jamais plus p...pondre un seul vers. » Saluant les dames : « C'est de la momoralité élémentaire... »

Je ne quitterai pas la rue de l'Éperon sans célébrer la divine perfection des petits dîners à six ou sept chez M. et Mme Théodore de Banville. On y mangeait aussi bien — c'est tout dire — que dans ces contes éperdus de Banville, où la maîtresse de maison n'a jamais prononcé le mot de « sauce madère » et où chaque plat est un petit poème du goût. Cela commençait par un bouillon incomparable, moelleux et sucré à la seule carotte, d'une densité proche de la gelée, qui arrachait des cris d'admiration à mon père, à Coppée et à Goncourt. Cela continuait par un vol-au-vent, comme on n'en mange plus qu'en province, chez les familles où s'est continuée une longue tradition de la vraie quenelle de brochet et des multiples ingrédients qui composent, dans une sauce liée sans farine, ce mets délicieux. Puis, selon la saison, un gibier net, classique, sur croûtons imbibés, ou un filet saignant à point, accompagnés d'un légume frais comme le potager à l'aube, d'une salade que le maître

de maison Toto — ainsi l'appelait Mme de Banville — assaisonnait et fatiguait lui-même, selon le rite. Les vins étaient dignes du menu, bien que Banville n'attachât d'importance qu'à sa mince cigarette, allumée par lui sitôt après le rôti.

Afin d'aiguiser ces délices, les convives citaient les demeures célèbres pour leur exécrable table et énuméraient les horreurs compliquées que l'on y dressait. Coppée et mon père abondaient en détails horrifiques sur les menus de Pailleron et de Charles Buloz, comme si une malédiction gastronomique eût pesé sur la *Revue des Deux Mondes*.

— On vous sert là, — gémissait Coppée, — de ces oiseaux en forme de côtelettes, qui n'ont plus ni pattes, ni bouche, ni derrière... Oui, oui, c'est affreux... et la barbue a l'air d'un gilet de flanelle.

— Le mancenillier des familles, — ajoutait mon père, — quel beau titre pour une revue à couverture saumon!

Cependant Banville, chassant sa fumée, une petite calotte de velours sur le crâne, célébrait certains restaurants d'autrefois, où les garçons, « admirables de discrétion, vous me comprenez, mon cher ami », — je l'entends

toujours serrer les dents, de sa voix fine, un peu nasillarde — « ne vous forçaient point à manger des reliefs et hachis de la veille, baptisés de noms extravagants ». Goncourt déplorait la fin du salmis de bécasses, ancienne gloire des cuisinières lorraines.

— Allons, voyons, Toto, intervenait doucement Mme de Banville, il faut consoler M. de Goncourt. Nous lui ferons un salmis, à notre mode, la prochaine fois.

CHAPITRE V

Clemenceau et le journal *La Justice*. — L'antiboulangisme chez les gens de lettres et au quartier Latin. — Lockroy et le général Boulanger. — Les aigles chez Boulanger. — L'Exposition de 1889 et la Tour Eiffel.

Du désastre de Lang-Son — à l'occasion duquel il renversa le ministère Ferry — jusqu'aux jours sombres du Panama, on peut dire que Georges Clemenceau fut l'homme le plus en vue de la politique. Son originalité consistait à donner des crocs-en-jambe aux divers cabinets qui se succédaient alors sous l'étiquette opportuniste, comme ils le font aujourd'hui sous l'étiquette radicale. Il accomplissait cette fonction en riant sous une courte moustache noire, que dépassaient deux fortes pommettes jaunes. De loin, il ressemblait à

une tête de mort. De près, à un Mongol. Il parlait d'une voix brève, nerveuse, railleuse, non sans esprit, mais avec une nuance de parade, de face au public. Sa qualité d'ancien carabin le rendait sympathique aux étudiants en médecine, et son côté frondeur sympathique aux étudiants tout court. Nous nous dérangions de nos travaux pour aller l'écouter aux jours de grandes séances. Les hommes de lettres disaient de lui : « C'est le seul qui ne fasse pas de phrases. » On fut néanmoins assez étonné, dans nos milieux, qu'il n'envoyât pas ses témoins à Drumont, après l'apostrophe fameuse de *la Fin d'un Monde*. Ces deux combattants ne devaient se rencontrer sur le terrain que beaucoup plus tard, au moment de l'affaire Dreyfus. Clemenceau est brave, c'est hors de doute, mais il n'a jamais couru que les risques indispensables ou utiles.

Aimant déjà l'atmosphère des journaux et le papier imprimé, j'allais quelquefois le soir aux bureaux de *la Justice*, rue Montmartre ou rue du Faubourg-Montmartre, — je ne me rappelle plus bien, — dans une de ces grandes maisons de guingois, aux escaliers gluants et noirs, où se fabrique l'opinion. Monsieur le Directeur arrivait entre onze heures et mi-

nuit, très chic, habit et cravate blanche, avec cet air à la blague et à la stupeur que connaissent ses familiers, et qui est son attitude devant les événements, petits ou grands. Aussitôt accouraient autour de lui, pleins d'une cordialité mêlée de respect, ses collaborateurs habituels, ses amis, et Geffroy me poussait le coude : « Le patron est de bonne humeur. On va rigoler. »

Observateur goguenard de la nature humaine, incisif, amusant dans le détail, absurde et illogique quant à l'ensemble, ouvert à toutes les critiques, mais se refermant avant d'en profiter, fanfaron de la dureté, impressionnable, féroce à l'occasion, fantasque, méprisant et dédaigneux à l'excès, ne fuyant pas les responsabilités, privé de tout sens moral, de toute retenue quand son désir l'aiguillonne, tel apparaissait déjà le fringant directeur de *la Justice*. Je gardais mes doutes pour moi, car Geffroy a toujours chéri Clemenceau avec une fidélité bretonne. Partout j'entendais l'éloge de Clemenceau. Mon père, lui-même si peu indulgent aux parlementaires, répétait volontiers : « Avec celui-là, on peut parler. » Mes camarades m'enviaient d'approcher le tombeur de Ferry. C'était un engouement

quasi universel. L'avis de Drumont était considéré comme une boutade de pamphlétaire, qui a envie de jouer à la balle... de pistolet avec un partenaire de première force.

Louis Mullem, beau-frère de Léon Cladel, était un petit sémite aigu, luisant, bedonnant, fouineur et pas commode, aux bras courts, aux jambes comme enflées, qui marmonnait des critiques acerbes dans les coins. Il aimait les lettres, faisait des mots amusants. On lui doit le fameux anagramme de Jules Claretie « je sue l'article », un projet de titre de pièce : *L'Impuissance des lumières*, opposée à *la Puissance des Ténèbres* de Tolstoï, et toute une série de propos pittoresques sur ses contemporains. Il ne bêchait pas Clemenceau, qui d'ailleurs le lui eût pardonné, étant lui-même incapable de retenir une blague sur son meilleur ami. Mais cela, c'est la coutume de Paris, qui ne tire pas à conséquence.

Martel et Durranc avaient tous deux beaucoup d'esprit. J'imagine que Martel en a encore, au lieu que le pauvre Durranc est allé divertir, besogne ingrate, les habitants des sombres bords. Martel était grand, froid d'aspect, avec des yeux qui riaient. Il se frottait les mains comme un cannibale, avant de lancer

sa flèche d'une main sûre. Durranc était petit, exubérant, rond, laid et noir, mais d'un irrésistible comique. C'est lui indubitablement l'auteur de la fameuse phrase concernant la République : « Elle était si belle sous l'Empire! » Il en trouvait de semblables à la douzaine, avec une aisance et une volubilité qui enchantaient les assistants. J'ai vu, chez les Ménard Dorian, une table de vingt personnes suspendues aux plaisanteries de Durranc, débitées avec une verve et une mimique impayables. Les graves conservateurs de la Chambre et du Sénat — car il faisait les comptes rendus parlementaires — écopaient vigoureusement dans ses récits. Durranc les montrait plats et rampants avec « les rouges », notamment avec son patron, déjà considéré comme une terreur.

— Taisez-vous, Durranc, lui criait Goncourt en riant, vous allez faire passer Clemenceau pour un croquemitaine.

— Eh! eh! mais à l'occasion..., » ripostait Clemenceau promenant autour de lui un œil rond, étonné et jovial d'anthropophage qui surveille ses fourneaux.

Camille Pelletan, alors, écrivait aussi à *la Justice*. On voyait se dresser, derrière une

table, un mannequin noirâtre et sans linge, une sorte d'épouvantail à moineaux, surmonté d'une tête hirsute et velue qui riait. Il suçait ses doigts pleins d'encre, demandait un bock bien tiré au garçon de la brasserie d'en bas accouru à son appel, griffonnait des caricatures de ses camarades et accueillait avec bonhomie les jeunes gens. La morgue était inconnue dans ce milieu. Quand mes copains, Maurice Nicolle et de Fleury, m'accompagnaient par hasard à *la Justice*, ils en ressortaient sur cette constatation : « Clemenceau est décidément chic... » et cet éloge enchantait Geffroy.

La secousse du boulangisme, si elle remua assez rapidement les masses, ne bouleversa pas les milieux littéraires, artistiques ni scientifiques de Paris qui demeurèrent, dans leur grande majorité, réfractaires ou hostiles à la personne et à la campagne du général. J'y insiste, parce que cet état d'esprit de l'élite intellectuelle, vis-à-vis de la première et éphémère poussée du sentiment national apparue depuis la guerre, est demeurée assez mal connu. Il fut une des causes de l'échec final. Le général eut pour lui un lot de politiciens, deux félons juifs, Meyer et Naquet, et quelques

patriotes, la foule inorganisée et les salonnards. Il lui manqua un guide, un ou deux bons lieutenants extraparlementaires, la jeunesse cultivée — car Barrès fut une exception — le monde des Écoles et Facultés et l'adhésion d'écrivains connus ou classés. Drumont déclara bien qu'il voterait pour lui, mais mollement, sans enthousiasme, et la sympathie que lui manifestait de loin Edmond de Goncourt ne fut jamais agissante. Je nous vois encore Rosny aîné, Jean Charcot et moi, le soir de l'élection du général à Paris, faisant le coup de poing avec des passants qui voulaient nous contraindre à crier : « Vive Boulanger ». A l'École de Médecine, nous étions tous antiboulangistes. Nous aurions d'ailleurs été embarrassés d'expliquer pourquoi. Rochefort à part, le personnel groupé autour du général nous semblait une réunion de convoitises et d'incompétences pire que celles qu'il aspirait à remplacer. Le professeur Charcot donnait l'exemple. Il avait fait placer dans ses water-closets le portrait de Boulanger et interdit au bossu Naquet de prononcer ce nom devant lui. Alphonse Daudet, ardemment patriote, déclarait que cette idole des foules « ne lui montait pas le coco ». Il ne manifesta jamais

le moindre désir de se rencontrer avec le vainqueur du malheureux Jacques, quelles que fussent les sollicitations subies par lui à ce sujet. Il se méfiait de cet entraînement irraisonné, que l'on devinait peu durable, et qui lui semblait galvauder un sentiment sacré. Quand la conversation à table venait là-dessus, il la détournait vite, suppliait qu'on parlât d'autre chose et qu'on évitât, comme il disait, la discussion chez le marchand de vin. Un jour néanmoins, il demanda à Lockroy, collègue du général au ministère :

« Entre nous, Lockroy, que pensez-vous de ce phénomène ? Définissez-le-moi..... pour que je comprenne l'engouement. »

Je vois mon Lockroy faisant tourner rapidement son lorgnon autour de son index, au bout d'une large ganse noire : « C'est bien simple, cher ami : Boulanger n'est autre chose que le sous-lieutenant de la *Dame Blanche*. »

Coppée disait à peu près de même : « La France s'est éprise de Boulanger comme une belle fille s'éprend d'un jeune sous-lieutenant de hussards. »

Il ajoutait avec un soupir : « Il n'a pas su lui faire un enfant. »

J'ai assisté, bien entendu, à la plupart des

grandes manifestations du boulangisme, notamment à la fameuse soirée de janvier où le général, campé place de la Madeleine, chez Durand — dont on voyait les fenêtres brillamment éclairées — perdit sa fortune en ne marchant pas sur l'Élysée, ou plutôt en ne se laissant pas porter à l'Élysée. Il est vrai qu'une fois dans ce palais il n'eût pu qu'y installer un nouveau gâchisfouilli. Cette nuit-là, nous revenions au quartier Latin en une longue colonne qui criait à tue tête « A bas Boulanger ! » Rue Soufflot nous étions arrêtés au nombre d'une trentaine, conduits au poste du Panthéon, puis bientôt relâchés avec de nombreux salamalecs, aussitôt que le bruit se répandit de l'inertie phénoménale du triomphateur. Nous répétions aux sergents de ville hésitants : « Ce que c'est que d'être trop pressé de rejoindre sa bonne amie ! » Nous ne pensions pas si bien dire.

Quelques mois après, au régiment, j'ai pu me rendre compte du flot soudain d'enthousiasme militaire qu'avait soulevé, surtout chez les sous-officiers et les soldats, la singulière popularité du général Boulanger. Beaucoup avaient encore son portrait dans leurs paquetages, bien que la chance eût déjà tourné

contre lui, et, le contemplaient avec une amoureuse mélancolie : « Ah ! avec celui-là on aurait eu les Pruscos, mon client. — Qu'est-ce qui te fait croire ça ? — C'est que tout le monde avait envie de se battre. *Il* est venu une fois ici à la caserne. *Il* nous a raconté je ne sais pas quoi, où il était question de la France. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai pleuré. Il m'aurait ordonné : « Jette-toi sur ta baïonnette », je me serais jeté sur ma baïonnette. C'est-il pas malheureux tout de même. Ah ! les crapules !... »

Les crapules, c'est-à-dire ceux qui avaient fait obstacle au général, ceux qui avaient brisé l'espérance.

Sept ans plus tard, aux chasseurs alpins, à Grenoble, pendant une période de réserve, j'ai eu le dernier écho de cet emballement. Un adjudant patriote me confiait que, chaque soir, ses collègues et lui se demandaient : sera-ce pour demain ? Le bruit avait couru qu'on profiterait d'une marche militaire pour mobiliser — c'était une supposition absurde, mais au quartier ces légendes vont vite — de sorte que chaque fois qu'au rapport il était question d'une telle marche, les yeux brillaient, les cœurs battaient, on chuchotait : « Ça y est...

l'affaire est dans le sac. » Ces propos et d'autres semblables m'ont donné à réfléchir. Autour de Boulanger, il y eut cette attente de la victoire, liée à une détermination héroïque, qui doit être une partie de la victoire. Mais auprès de Boulanger, il eût fallu un éventeur de pièges, un conseiller, un tuteur de la taille de Maurras. Il eût fallu aussi que Boulanger acceptât les directions de ce Maurras. Or un soldat ou un civil, mais surtout un soldat, sur qui tombe la popularité comme la foudre, a bien du mal à reconnaître qu'il ne possède pas, outre sa fascination personnelle, les qualités conjointes du grand conspirateur, du doctrinaire et de l'homme d'État. Enfin et surtout, depuis Richelieu en France et Bismarck en Allemagne, il n'y a eu qu'un Charles Maurras. Comme les autres formes du génie, le sens politique de grande envergure, celui qui sauve et refait les peuples, est un don.

Mme de Loynes, femme d'un esprit admirable et d'une extraordinaire finesse, que le boulangisme avait tentée un moment, fut déconcertée et découragée par l'accent canaille du général, déclarant devant une acclamation spontanée, au sortir d'un théâtre : « C'est

pour bibi, tout ça !... » Il faut voir là surtout une marque d'enfantillage, l'échappée d'un provincial qui veut prendre le tour parisien. A distance, il est sensible que le général ne se connaissait pas en hommes, n'avait pas l'esprit d'observation. On ne se confie pas à un Meyer, à un Naquet ni même à ce brave Laguerre, qui donnait une grande impression d'insécurité. On ne se laisse pas entortiller par les gens du monde, lesquels, même excellents, manquent trop souvent du contact des réalités, acceptent aisément les bourdes, se laissent aller à la panique.

La défaite de Boulanger fut ainsi due beaucoup plus à ses erreurs qu'aux qualités de ses adversaires. Le principal d'entre eux, le ministre de l'intérieur Constans, était certes un gaillard sans scrupules, mais d'une rare médiocrité, tenu par les républicains pour un policier de bas étage et universellement méprisé. Son physique permettait, comme il est fréquent, de le juger sur l'apparence. Il avait un masque plat, hexagonal, punaisien, parsemé de multiples rides convergentes, dont chacune semblait indiquer un souci pas propre. J'ai dîné en sa compagnie plusieurs fois, notamment chez les Charpentier, toujours avec

un sentiment de dégoût. Une gouaillerie vulgaire, un flot d'anecdotes stupides, une fonte purulente de la dignité, tels étaient les attraits de ce mauvais basochien. Comme je faisais part de mes impressions à Francis Magnard, il me répliqua : « Certainement Rochefort est au-dessous de la vérité. Il doit oublier le meilleur. » Bien avant que Constans fût nommé ambassadeur à Constantinople, j'entendais Challemel-Lacour déclarer de sa voix ironique : « Sa vraie place, c'est chez les Turcs, auprès du Sultan. Là seulement, il trouvera une gratte à sa taille. »

A quoi Allain-Targé, du fond de ses poils : « Mais au bagne, cher ami, comme simple attaché, avec son boulet, hi hi, hi hi, brouf, brouf, ce ne serait pas mal non plus ! »

Quand Laguerre lui reprocha, à la tribune, d'avoir accepté, du roi Norodom, je ne sais plus quel pot-de-vin accompagné d'un saucisson, il n'y eut qu'un cri chez les républicains : « Laguerre est de mèche avec Constans. Ils ont mis là le saucisson, comme diversion comique, pour faire passer le pot-de-vin. » Et tous en chœur : « Quelle flibuste, quelle canaille, quel gibier de potence, quel horrible bonhomme ! »

On le tenait à l'écart ainsi que Mme Constans. Même quand il fut arrivé, par je ne sais quel ignoble truc, à faire fuir Boulanger à Bruxelles, on continua à les traiter, elle et lui, en pestiférés, à leur infliger ces mille petites avanies insaisissables qui cuisent autant que des outrages ouverts. Aucune femme de ministre républicain, parmi celles qui comptaient, qui donnaient le ton, ne rendait ses visites à Mme Constans. Quand ils recevaient au ministère de l'Intérieur, on disait ironiquement : « Ils ont eu beaucoup de monde, tous les employés de la Sûreté Générale. Ce fut fort brillant. » Car, je le répète, c'est la grave erreur des milieux conservateurs de croire que les personnages officiels républicains vivent comme des sauvages ou en pleine muflerie. Beaucoup, tels Jules Ferry, Freycinet, Lockroy, Floquet, avaient, grâce à leurs compagnes, des intérieurs agréables, policés, même luxueux, d'une parfaite, d'une irréprochable tenue. Ceux-là ne frayaient pas avec Constans. Le tombeur de Boulanger demeura jusqu'au bout le paria, le malandrin, qu'on peut bien charger d'une besogne louche ou criminelle sous la pression de la circonstance, mais auquel on n'offre pas le pain ni le sel. Curieuse

démarcation, dont il n'y a peut-être pas d'autre exemple aussi tranché. Il est arrivé à mon père d'interroger là-dessus Adrien Hébrard, directeur du *Temps*, compatriote de Constans et qui, seul, eût pu écrire, s'il l'avait voulu, avec tout son esprit, l'histoire profonde du régime tel qu'il fut : mais Adrien Hébrard, à cette question, s'est toujours contenté de rire sans répondre.

La seule occasion que j'aie eue d'entendre Boulanger, fut au ministère du Commerce, alors situé quai d'Orsay, chez son collègue Lockroy, lui-même étant ministre de la Guerre. Il vint passer la soirée sans façon, en voisin, au coin de la cheminée. Il s'amusa de la stupeur du portier « qui a dû croire, en me voyant entrer, à cette heure et seul, que je venais pour le coup d'État ». Il était très gentil, de visage clair, de parole agréable, promenant autour de lui des yeux bleus qui cherchaient à plaire. Néanmoins il me fut impossible de déterminer, d'après son aspect, la raison de la séduction qu'il exerçait, par sa simple présence, sur les gens.

Peu après cette rencontre, il nous fut donné, à Jean Charcot et à moi, de réaliser, aux dépens de Boulanger, l'apostrophe de Rochefort

à Badinguet : « On ne m'a jamais vu sur une plage, avec un aigle sur l'épaule, et un morceau de lard dans mon chapeau. » Je cite de mémoire, probablement de travers, mais le sens y est. Justement le professeur Charcot venait de recevoir, dans une caisse, d'un admirateur inconnu, deux aiglons.

« Si nous les portions, rue Dumont-d'Urville, au père La Boulange.

— Entendu : le temps seulement de passer chez l'épicier prendre un morceau de lard. »

Pendant le trajet, les aiglons remuaient furieusement dans leur boîte à claire-voie grillagée et nous nous demandions si ce bruit n'éventerait pas la mèche. Cependant tout se passa sans encombre. Rue Dumont-d'Urville, Jean Charcot remit les aigles symboliques au domestique qui vint nous ouvrir, ce pendant que je déposais, sur un plateau, le lard et un petit billet pour le général, où on lui rappelait ironiquement le mot de son ami Rochefort. Ce n'était certes pas très drôle, et néanmoins *la République Française*, ayant eu vent de cette histoire, la raconta le surlendemain matin comme un témoignage non douteux de l'hostilité de la jeunesse des Écoles à l'égard de toute dictature, même éventuelle... On est

cornichon quand on est jeune... Des messieurs graves et chargés d'honneurs nous félicitèrent de cette équipée comme d'un exploit. Un peu plus et on nous décorait.

Pauvre général Boulanger! Il s'est laissé circonvenir par des fripouilles, qui ont fini par se joindre contre lui aux fripouilles qui le combattaient. Il a senti autour de lui un grand souffle, par lequel il n'a pas su se laisser porter et qui finalement l'a jeté par terre. Il aura vu, comme dans un rêve, des figures d'hommes congestionnés, qui le conjuraient de marcher, des bouches qui l'acclamaient, des mains levées, des visages de femmes, dont quelques-uns rayonnaient d'amour. Il aura entendu un murmure de gloire et de chants, comparable au vent dans les pins sur un promontoire, au bord de la mer. C'est sans doute cette confusion tragique qu'aura éparpillée, dans sa pauvre tête sonore, la balle de son revolver au cimetière d'Ixelles, devant une chère tombe qui le hantait. L'amant fut en lui plus fort que le héros, le malheureux plus que le prédestiné, l'hésitant plus que le chef : mais à son nom demeurera attaché, comme une couronne à la grille funèbre, le premier effort de la France inquiète pour s'arracher au hideux parlemen-

tarisme, à la mort par la République tout court. Il a manqué à sa tentative, ou mieux à la tentative des circonstances autour de lui, une préparation des esprits qui mènent, un but, *le seul but* à atteindre, et une volonté. Le boulangisme ne fut ainsi que la caricature d'un essai de délivrance; mais celui qui servit de prétexte à cet essai était — nul n'en doute aujourd'hui — désintéressé, noble et brave. Puisse la Providence aux desseins insondables lui avoir pardonné sa mort volontaire, ce trépas de grisette dégrisée!

Ministre du Commerce à l'Exposition universelle de 1889, ainsi que son camarade Millerand devait être à celle de 1900, Édouard Lockroy considérait le grand chandelier de 300 mètres, baptisé Tour Eiffel, comme sa chose. Il fut très vexé quand François Coppée protesta contre la nouvelle laideur qui devait faire couler tant d'encre vaine et attirer à Paris tant de badauds. On sait aujourd'hui que les Expositions universelles sont en général des entreprises désastreuses, plus encore par leurs conséquences lointaines que par leurs résultats immédiats. Une partie des populations provinciales et rustiques, qu'elles aspirent à la façon de pompes d'épuisement, est perdue

désormais pour la vie normale et régulière des champs. Ces grands bazars à décorations font monter le prix des objets de première nécessité et, sous un régime républicain, c'est-à-dire dominé par l'étranger, favorisent la concurrence étrangère aux dépens des nationaux. Elles sont le triomphe de l'intermédiaire, c'est-à-dire du métèque et du juif. Par ailleurs, il ne sort d'elles rien d'utile ni de durable. C'est pourquoi on les a appelées justement des machines à faillites et à prostituées.

En 1889 l'opinion publique était encore éloignée de ces constatations, devenues depuis banales. Le centenaire de 1789 — la date la plus funeste de notre histoire, quoi qu'en pensent ces négateurs de la réalité qui s'intitulent libéraux — ajoutait à l'effervescence. Je ne me rappelle pas sans rougir l'état de stupidité, d'ignorance politique et historique où nous croupissions, mes camarades et moi, ainsi que tout notre milieu. Le nombre d'insanités, de lieux communs qui furent débités solennellement, officiellement ou aux tables de familles bourgeoises, dans les centres éclairés — comme l'on disait — à l'occasion de ce centenaire, est quelque chose d'invraisem-

blable. Les mêmes personnes qui déploraient les tueries de 1793 — tout en les excusant par de prétendues nécessités d'État — admiraient sans réserve la folie moins sanglante, plus meurtrière peut-être, de 1789. Il y avait bien les ouvrages de Taine; mais le pessimisme systématique et l'appareil de fausse science, qui gâtent ces volumes par ailleurs vivants et intéressants, confondaient dans une même réprobation l'ancien régime et la Révolution, la coutume et la loi écrite, la décentralisation et le jacobinisme napoléonien, les constructeurs et les destructeurs. De sorte que l'impression qui ressort des dramatiques tableaux de Taine est celle d'une ménagerie en démence. Nul moins que ce prétendu déterministe n'a démêlé les causes véritables des maux dénoncés à grand fracas par lui. Il aura été, comme Charcot, le clinicien sans remède, l'observateur impassible des convulsions, des crampes, des grandes attaques, qui se contente d'enregistrer les décès. Il est de ces maîtres qui désespèrent, sèment la panique et le découragement. Je l'ai admiré. Je l'admire moins. Je l'ai aimé. Je ne l'aime plus. Je garerai soigneusement mes fils de sa méthode, de ses conclusions décevantes et géométriques. Il n'y a pas jusqu'à sa *Littérature*

Anglaise, dont je n'aperçoive aujourd'hui tous les trous, notamment quant aux trois auteurs qui sont généralement considérés comme ses réussites : Shakespeare, Swift et lord Byron,

Taine, c'est Procuste en redingote. C'est un monsieur qui a un cadre, qui veut que la vie tienne dans son cadre. Quand la vie fait éclater son cadre, il trouve que c'est la vie qui a tort. Le besoin de moraliser fait de lui un demi-pasteur, de l'espèce cultivée et esthétique, la plus haïssable peut-être. Aujourd'hui j'ai grand'peur, je vous le dis tout bas, qu'il ne soit de la série des Brunetière, aussi chimérique, contredisant et lassant. Toutefois il peut être bon écrivain, au lieu que Brunetière, délirant de la conjonction et vissant des têtes de cuistre sur tous les maîtres admirables et divins du dix-septième siècle, Brunetière est devenu en dix ans illisible.

Le seul clairvoyant en 1889 était Drumont, grâce au point de vue ethnique et solide — point de vue d'éleveur, de physiologiste, de jardinier, — qui était le sien. Mais ceux même qui admiraient *la France Juive*, n'en apercevaient ni les prolongements ni la conclusion politique. Je le rencontrai précisément en

pleine exposition de 1889, au voisinage de la rue du Caire. Il philosophait au bras de Jacques de Biez avec une bonhomie tranquille, flairant, au fond de toute cette kermesse bruyante, une odeur de ruine et de mort. Ceci ne l'empêcha pas de m'offrir, ainsi qu'à son compagnon, un de ces cassis à l'eau de Seltz qui étaient alors notre boisson préférée. Je ne puis me faire servir cet innocent mélange sans apercevoir, dans le miroir du ménisque, le Drumont solide, aux cheveux noirs comme du jais, qui éclatait d'un si joyeux rire à la pensée de la grande émancipation de 1789, de la grande promulgation des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Je dois d'ailleurs vous avouer que la Tour Eiffel fut inaugurée en catimini, vingt-quatre heures avant la cérémonie officielle, par Georges Hugo et votre serviteur. Nous sortions tous deux de soirée. Il était onze heures et demie du soir et il soufflait au-dessus de Paris un vent d'orage. Les quatre pieds de la tour encore vierge — pour parler comme M. Prudhomme, ou notre pauvre Mariéton — étaient entourés d'une palissade, aux portes de laquelle somnolaient des gardiens.

— Si nous montions là-haut? — proposa

Georges Hugo, qui avait l'humeur aventureuse, bien qu'on lui fît une réputation de petit maître. Il ajouta : « Sous l'orage, ce sera un spectacle magnifique. » S'approchant d'un gardien qui le considérait d'un air hébété, il lui dit d'une voix ferme, avec l'accent du commandement : « Service de l'exploitation. Nous venons vérifier si tout est en place. »

Tout était en place, en effet, c'est-à-dire qu'en grattant des allumettes tisons, que le vent éteignait à mesure, nous finîmes par dénicher l'escalier d'un des pylônes, contournant la cage de l'ascenseur, et l'interminable ascension commença. A la première plate-forme, mes jambes me semblaient entrer dans mon estomac et j'avais grande envie de rétrograder. Georges me représenta avec éloquence l'indignité d'une telle conduite, la déconsidération qui en résulterait et la splendeur du sombre panorama qui nous attendait à trois cents mètres. En avant pour la seconde plate-forme! Je soufflais comme si j'avais porté la Sapho du roman de mon père entre mes bras et ce nous fut même un sujet de plaisanterie, au milieu des rugissements et sifflements de la tempête, qui s'élevait en

même temps que nous. Georges chantait l'air du *Roi s'amuse* :

Au mont de la Coulombe
Le passage est étroit,
Montèrent tous ensemble,
En soufflant à leurs doigts.

Il fut convenu, ce qui était très sage, qu'on ne ferait pas halte à la deuxième plate-forme, afin de ne pas sentir la fatigue. Le plus dur fut néanmoins le troisième étage, aboutissant à un obscur colimaçon, terminé lui-même par une sorte de couvercle de marmite. Georges souleva ce couvercle. Nous eûmes l'impression d'être au milieu des nuées, qui nous soufflaient alternativement le chaud et le froid. Au-dessus de nous, dans la bourrasque, claquait furieusement le drapeau. Je voulus le maintenir. Il dansait et sautait comme un animal fabuleux. Si bien que, glissant le long de sa hampe il vint s'abattre soudain à nos pieds.

Inutile d'ajouter que nos tentatives pour le hisser à nouveau furent vaines.

Il ne nous restait plus qu'à redescendre, car le fameux spectacle de Paris la nuit, tant escompté, était nul. On ne distinguait qu'un

gouffre noir, parcouru de furieux tourbillons. Mais alors que la montée à tâtons nous avait demandé plus d'une heure et demie, la dégringolade s'effectua très vite. Nous nous attendions l'un l'autre aux tournants et nous nous appelions à tue-tête, sans nous gêner, certains que nos voix ne seraient point perçues à travers le tumulte de l'ouragan.

La sortie se fit sans encombre. Les gardiens cette fois dormaient à poings fermés. Quel bock dans un café de l'avenue Lowendal, qui n'avait pas encore mis ses volets !

Le lendemain matin, on lut dans les journaux que le vent avait arraché le drapeau au sommet de la Tour Eiffel. Mais personne ne voulut nous croire, quand nous racontâmes notre exploit, avec les détails les plus circonstanciés. Lockroy riait en secouant la tête : « Vous avez rêvé cette histoire-là. On ne vous aurait pas laissés passer. » Il avait déjà toute confiance dans les rigueurs de son administration ! Mon père, plus indulgent, estimait que nous avions pu atteindre la première plate-forme. Les autres haussaient les épaules. Et je parie que vous-mêmes qui lirez ceci, supposerez que nous avons exagéré ou inventé cette escapade, fini par croire que

c'était arrivé. Seuls Georges Hugo et moi savons à quoi nous en tenir sur notre clandestine inauguration de la fameuse Tour, bien réelle, je vous en réponds.

CHAPITRE VI

Les salles de garde. — La Wagneromanie. — Le Concert Lamoureux. — Musique, métaphysique et embryologie. — Le cours de Mathias Duval.

Les salles de garde des hôpitaux de Paris sont le lieu de réunion des internes et internes provisoires. Ils y prennent généralement leurs repas en commun; elles leur servent souvent de cabinets de travail et de bibliothèques. Par la qualité et les responsabilités de leurs commensaux, par les visiteurs qui les fréquentent, par le mélange de gravité et d'effervescence, les salles de garde sont à Paris des centres intellectuels. Leur influence n'est pas négligeable. Le grand public n'en connaît généralement que le côté tapageur et funambulesque, le côté « bal de l'internat ». Il y a autre chose. C'est là-dessus que je veux insister.

D'abord comme externe, puis comme interne provisoire, et surtout comme camarade d'un grand nombre d'internes titulaires, j'ai connu la plupart des salles de garde, de 1887 à 1892. J'y ai vu le déclin du matérialisme évolutionniste de la génération précédente et la naissance du culte de Wagner, de ce que j'appellerai la Wagneromanie. Il est indubitable, en effet, que le spectacle quotidien de la maladie, de la douleur et de la mort pèse lourdement sur des imaginations jeunes et ardentes et leur fait chercher un dérivatif soit dans l'amour, soit dans la philosophie, soit dans la musique, soit, chose pire, dans les poisons euphoriques. De là, le grand nombre d'aventures sentimentales qui se nouent dans les chambres nues et les froids corridors des hôpitaux. De là les débats singuliers, intellectuels ou sensuels, qui se livrent dans des natures rudes ou cultivées, toujours inquiètes, de la vingt-cinquième à la trentième année. Entre ceux de son âge, l'interne des hôpitaux est un être à part, mêlé plus tôt et plus profondément que les autres aux réalités les plus saignantes, généralement dévoué à ses malades jusqu'au sacrifice de soi-même, — les exemples en sont nombreux, — ouvert, par le

contraste, aux problèmes généraux et aux tentations de toutes sortes.

Interne à l'hôpital des Enfants Malades, Albarran, qui se fit depuis un beau renom de chirurgien, attrape le croup dans son service. C'est dimanche. Il est seul dans la vaste maison, avec deux Sœurs de charité et un infirmier. Il se fait apporter sa trousse, un miroir que tient l'infirmier, d'une main ferme s'ouvre la trachée, passe la canule, se panse et se tire d'affaire. Le lendemain il est debout, souriant à son chef, trouvant cela tout naturel. La pose est, en effet, bannie de ces milieux où l'on affronte couramment les pires contagions. Que de fois j'ai vu celui-ci ou celui-là, garçon bruyant, bambocheur, d'aspect léger, interrompre son repas, son café, sa partie de carte, à l'idée subite que le 17 ou le 26 de la salle des hommes n'a pas sa potion, que le pansement du 8 de la salle des femmes a été mal fait. Un autre, célèbre pour ses fumisteries féroces, a passé deux nuits de suite auprès d'un cœur qui n'allait pas. On s'amuse à se jeter le fromage à la tête, mais l'un des partenaires arrête soudain cet exercice pour demander la formule d'un pansement ou un bon tuyau sur le traitement du pneumothorax

accidentel. Comme dans les milieux où le risque est fréquent, l'entr'aide est ici non seulement courante, mais obligatoire.

— Qu'est-ce que tu fais, vieux?

— Je vais au concert. Van Dyck chante. Ce sera épatant.

— Non, tu ne vas pas au concert. Tu ponctionnes une pleurésie avec moi.

— Soit, mais laisse-moi finir ma pipe.

Il n'est pas de meilleure école de l'altruisme et de la non-fainéantise. « Toujours sur le pont », c'est la devise de l'internat. Il faut avoir passé une nuit de garde dans un hôpital du centre, à l'Hôtel-Dieu ou à Beaujon, vu débarquer des civières chargées de blessés, de victimes des accidents les plus divers, pour savoir ce que valent une décision prompte, une bonne pince hémostatique et une poigne solide. Sans compter les tentatives de suicide et les accès de folie subite, les accouchements spontanés ou provoqués, et les simulateurs. En principe, l'interne doit tout savoir et ne jamais être pris de court. S'il y a de la casse, c'est sa faute. Mais la nécessité rend ingénieux.

De mon temps, et je n'imagine pas que les choses aient pu changer, la solidarité des étu-

diants vis-à-vis de l'administration était très grande et les maîtres prenaient toujours le parti de leurs élèves contre les tracasseries de l'Assistance Publique. Cela faisait une atmosphère générale de camaraderie fort agréable. L'habitude était de se signaler mutuellement et crûment ses défauts, dès le début de l'année, afin de n'avoir plus à y revenir. Quand le copain sur la sellette faisait mine de se piquer ou de se fâcher, c'étaient alors des scies, des bateaux interminables. Ces traits, communs à bien des agglomérations de jeunes gens, étaient ennoblis ici, je le répète, par le constant voisinage du danger. Imaginez un carré d'officiers de marine que menacerait perpétuellement la tempête.

Je ne sais pourquoi les peintures de salles de garde qu'ont faites du dehors les romanciers, notamment Jules Claretie, sont en général falotes et illisibles. C'est encore dans *Sœur Philomène* des Goncourt qu'on trouve les notations les plus exactes, mais privées de l'ambiance semi-blagueuse, semi-héroïque qui donnent tant de saveur à ce milieu. Pourvu, juste ciel, que, tenté par le sujet, un Edmond Rostand ou un autre faux fantaisiste, faux romanesque en vers ou en prose, et surtout

en toc, ne vienne pas un jour galvauder, dans un Cyrano d'hôpital, ces mœurs originales et savoureuses! Je ne me méfie de rien autant que de l'attendrissement exalté des versificateurs lyrico-neurasthéniques. Les larmes fausses chassent les larmes vraies, aussi sûrement que la comédie de l'amour tue l'amour.

Comment la wagneromanie s'est-elle abattue sur les salles de garde, aux environs de 1887? D'abord, je suppose, par réaction. Ensuite, par le va-et-vient d'étudiants français qui allaient étudier l'embryologie chez Kölliker ou la clinique des maladies nerveuses chez Erb en Allemagne, et d'étudiants allemands qui venaient étudier la bactériologie à Paris. Enfin parce que la métaphysique allemande, fléau de ma génération, est l'introduction naturelle à la musique allemande et que Kant débouche sur Wagner. La troisième onde de l'imprégnation germanique, qui succéda chez nous à la défaite de 1870-71, aura été Frédéric Nietzsche. Mais la seconde appartient sans doute à son ami ennemi, à Richard Wagner.

La réaction se fit, sur le nom du génie musical et dramatique de Bayreuth, contre le matérialisme évolutionniste devenu fort encombrant aux environs de 1885. Il suffit de con-

sulter un index bibliographique de cette époque, — plate entre les plates, — pour constater qu'une même tendance, ni lamarckienne, ni darwinienne, mais se parant indûment du nom de ces deux chercheurs, commanda alors tous les travaux scientifiques. Sous couleur de déduction, d'applications psychologiques ou sociales des phénomènes de la biologie, l'arbitraire le plus fantaisiste régnait dans la production intellectuelle. En Allemagne, l'effroyable abruti qui répond au nom d'Ernest Haeckel, — l'inventeur de la « gelée primordiale », de l'inexistant Bathybius, — en Angleterre, la petite classe de Spencer et de Huxley, en Italie, l'aliéniste maniaque César Lombroso, en Juiverie, le plagiaire de Morel de Rouen, l'effarant Max Nordau, en France un Letourneau, un Naquet, un Féré, un Hovelacque, un Topinard, un Debierre — et combien d'autres — ont encombré la librairie de produits falsifiés, niais et toxiques, sur lesquels planent une philosophie de bandagiste athée, une passion anticléricale sordide et puante. C'est la petite encyclopédie, comparable à celle qui désola l'esprit humain, vers la fin du dix-huitième siècle, et d'où semblait nous avoir tirés le génie des Cuvier, des Laënnec, des Claude Bernard et des Pasteur.

C'est ainsi que, dans la période de dépression qui accompagne ou qui suit les grandes défaites militaires ou les grandes catastrophes civiles, les couches inférieures de l'esprit français, la lie de l'intelligence nationale remontent en général à la surface.

La mystique embrumée, incestueuse, le goût de genèse, les horizons ethniques, les sentiments excessifs et soudains, quasi miraculeux, qui caractérisent les drames de Wagner parurent à la fatigue de la jeunesse laborieuse française comme une promesse de délivrance. On sut gré à l'auteur de *Tristan et Yseult* de conférer l'amour à l'empoisonnement, de dépasser l'individu pour étudier et exprimer les grandes commandes héréditaires de la race. Ses nains, ses géants, son or volé, puis repris, son oiseau prophète, sa personnification du feu, du fer et du destin, ses envolées lyrico-sensuelles, tout cela fit à l'étudiant en médecine français l'effet d'une fenêtre ouverte sur l'air pur. Ceux qui osaient quelque restriction au nom de la mesure et de l'équilibre traditionnels nous apparaissaient comme des raseurs, des arriérés, des niais. Ce fut moins par sa prodigieuse harmonie, si captivante pour la mélancolie comme pour l'aspiration héroïque,

baume des grandes douleurs secrètes, que grâce à sa paramétaphysique, si l'on peut dire, que le maître de Wahnfried devint pour nous un dieu. J'en souris aujourd'hui, c'est bête comme chou d'avouer cela... mais nous admirions surtout ses livrets. Nous étudiions ses personnages les plus chimériques avec une ardeur insensée, comme si Wotan eût enfermé l'énigme du monde, comme si Hans Sachs eût été le révélateur de l'art libre, naturel et spontané. Il eût fallu entendre Maurice Nicolle critiquer de mémoire la conception siegfriedienne de l'effort et du désir, la « Sehnsucht » d'Yseult et ce « par pitié sachant », — durch Mitleid wissend, — de Parsifal pour savoir ce qu'était, il y a vingt-sept ans, le wagnérisme authentique et pur. Musicalement Nicolle se fiait à Gedalge qui, d'après lui, ne s'était jamais trompé sur la signification d'un leitmotiv. Lorsque Gedalge avait parlé, les autres n'avaient plus qu'à se taire. Mais, après un moment de silence, Nicolle plein d'enthousiasme s'écriait : « Quel type ! » et il ajoutait, comble de l'admiration : « C'en est dégoûtant ! » Ce dernier mot avait pris le sens de « sublime ».

On disait aussi : « C'est à crever. »

Maurice Nicolle, travailleur acharné, était

de ceux qui allaient en Allemagne se perfectionner dans l'embryologie et la cuisine de laboratoire, de sorte qu'à ses yeux « le père Wagner » complétait « le père Kölliker ». D'une éloquence infinie, d'un entêtement sans bornes, saisissant avec une rapidité d'aigle rapace les relations entre les choses, il découvrait dans *la Tétralogie* des beautés imprévues, qu'il tirait de son propre fond. A côté de lui, Maurice de Fleury, séduisant, verbal, et mobile, le meilleur compagnon de la terre, transposait en formules esthétiques les formules scientifiques de son ami. Tantôt à la Maison Dubois, tantôt à Sainte-Périne, tantôt à Chardon Lagache, ils invitaient aux repas modestes, mais abondants, de la salle de garde, les « types épatants » du dîner de la Banlieue.

Nicolle disait de ces agapes : « Au commencement, c'est comme dans les salons, on s'enkyste légèrement, mais ensuite on prolifère. » Cela signifiait qu'il faut un certain temps avant que la causerie devienne générale. Son frère, Charles Nicolle, — dont les travaux sont connus de l'univers entier, — Vaquez, le maître du cœur et des vaisseaux, de Grandmaison, pour qui les diathèses et les régimes n'ont point de secret, E. Vincent, Morax,

Leredde, Meige, le grand Meunier, Camescasse, Paul Delbet, combien d'autres, fréquentaient avec plaisir les habitués du Grenier Goncourt ou des jeudis de Champrosay, leur apportaient ces documents humains, ces observations vécues, pathologiques et psychopathiques, dont les hommes de lettres étaient alors si friands. De longues amitiés datent de cette époque. Je citerai entre autres celle de Vaquez pour le malheureux et grand Carrière, qu'il assista dans sa terrible maladie, jusqu'au bout, avec un dévouement égal à sa science. En vérité, nous étions tous plus ou moins atteints de cette fièvre cérébrale, de cette encéphalite dont a parlé Renan. Elle nous précipitait à la fois dans tous les domaines de la curiosité d'esprit; mais le suprême refuge, c'était Wagner.

Le dimanche, nous nous retrouvions tous au cirque des Champs-Élysées, sur les hauteurs du Concert Lamoureux, du « père Lamoureux », distributeur de la manne sonore et céleste. Sitôt assis, le néophyte entrait en transe, prenait sa tête entre ses mains et ne répondait plus que par monosyllabes exclamatifs à ses voisins et copains. Les gens du bas, des fauteuils, les payant cher, étaient

considérés par nous comme une tourbe ignorante et frivole, dont nous relevions les manquements au rite avec sévérité. Trop souvent une grosse dame, à la poitrine large comme une assiette à soupe, à l'abdomen proéminent, dérangeait tout un rang d'assistants pour gagner sa place, cependant que Charles Lamoureux, le bâton levé, les yeux étincelants sous ses lunettes, attendait que la gêneuse eût fini. Il fallait entendre les murmures, quelquefois même les invectives. « A-t-elle fini de pousser ses pseudopodes, celle-là ! » Ou bien le chef, tourné vers son orchestre, gourmandait un des exécutants, telle une grenouille irritée haranguant une cigale. Sapristi, si Maurice Nicolle apprend jamais que j'ai comparé feu Lamoureux à une grenouille ! Bien entendu, après l'exécution du morceau, *Murmures de la forêt*, *Marche funèbre de Siegfried*, *Duo final de Tristan et Yseult*, les par Bayreuth non sachant se tournaient vers le par Bayreuth sachant et le questionnaient du regard. Était-ce aussi bien ? Pas tout à fait, mais presque. Et d'applaudir...

Mon père, qui aimait tant la clarté, le soleil, était fou de la musique de Wagner. En revanche, il trouvait ses scénarios ennuyeux,

languissants, trop « au-dessus du sol » et il ne se gênait pas pour le déclarer. Edmond de Goncourt mettait dans le même sac la musique et les drames wagnériens avec Beethoven par-dessus. Quand on lui en parlait, il agitait ses longues mains pâles en riant, avec un geste qui signifiait : « Combien, oh ! combien je m'en fiche ! » Drumont, qui depuis est venu à la *Walkyrie* et à *Tristan et Yseult*, leur préférait alors la *Véritable Manola*, chantée par Pagans, ce qui était tout de même injuste. On disait : « Le père Daudet comprend, mais en artiste. Le père Goncourt et Drumont sont bouchés. » On se fichait de moi parce que j'essayais d'initier ces maîtres que j'admirais aux merveilles du « Fou pur » ou à l'énigmatique attraction de Siegmund et de Sieglinde : « Tu perds ton temps. Ils ont la formation second Empire... » Traduisez : « Ils en sont demeurés musicalement à l'opérette et à la chansonnette. Rien à faire. »

La formule pour Zola était péremptoire : « C'est un type qui habite un cæcum. Il ne sent que ce qu'il a sous le nez. » Les anatomistes comprendront et les autres devineront. Par mon cousin Louis Montégut, ami intime d'Édouard Risler, — qui s'est fait depuis une

spécialité de Beethoven, mais qui est le démon de la musique incarné, — je bénéficiais souvent d'une soirée entière, consacrée au dépouillement d'une partition de Wagner. Je conviais mes camarades. Allongés sur des canapés, nous nous représentions à mesure les idéologies compliquées qui courent sous le déferlement des sons, comme les rêves sous le bruit des jours. Nous étanchions avidement cette soif d'infini dans le précis et le concret, qui assaille l'homme de vingt à trente ans, et qu'on nous avait détournés de satisfaire dans la religion catholique, dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin.

Nous nous arrachions aux étroites prisons de l'âpre anatomie, de la physiologie terre à terre, de la douloureuse clinique, à ces sèches analyses que n'agrandit la perspective d'aucune foi, ni même d'aucune doctrine. Le magicien de Bayreuth bénéficiait ainsi, par le contraste, de l'enseignement criticiste de Burdeau, de l'évolutionnisme républicain et de toute la sottise ambiante. Aux primaires de l'enseignement supérieur, aux pontifes sombres des librairies Alcan et Reinwald, aux Fouillée, aux Guyau, aux Durkheim et à toute la clique sorbonicole, Wagner devait les deux tiers

de son prestige et de son empire sur nos âmes. Mais si férus que nous fussions de l'introspection et de l'analyse, nous n'analysions pas son pouvoir, perdus dans l'intime jouissance que nous procuraient ses conceptions. Cependant la lance d'Amfortas, je veux dire Joseph Bédier, mon ancien condisciple de Louis-le-Grand, révélateur de nos épopées nationales et qui les a remises à leur rang, bien en avant des *Niebelung*, grandissait déjà parmi nous. Mais nous ne nous fréquentions pas. En revanche, de loin en loin, on apercevait Georges Dumas et sa barbe, préludant à une puérile psychologie de laboratoire « avé la balance et le thermomètre », qui a donné depuis à ses adeptes de si jolies déceptions si méritées.

Quand Raoul Pugno, habitué des jeudis d'Alphonse Daudet, était annoncé, mes camarades accouraient en foule et composaient au merveilleux exécutant un auditoire quasi religieux. Bien qu'il jouât souvent de mémoire, il était considéré comme « sachant de quoi il s'agissait ». Au lieu que Massenet passait, malgré sa bonne volonté trépidante, pour saboter Wagner et le soumettre à sa sauce pommade, aux fantaisies de ses « doigts de

coiffeur ». En revanche, il était constaté avec amertume que Pugno donnait dans le godant du « père Daudet » et ignorait le B, A ba de la métaphysique légendaire wagnérienne. Ne se permit-il pas, un soir, tout comme Koundry la sorcière, de rire de la conception du fou pur, du « reine Thor ». Nicolle faillit en faire une maladie. Il répétait en avançant le maxillaire inférieur : « C'est lamentable qu'un type sérieux en arrive là ! »

De Sivry, beau-frère de Verlaine, qui avait le physique et l'odeur d'une cerise à l'eau-de-vie, nous charmait et nous désespérait à la fois par des salades de Wagner, où tous les thèmes étaient mélangés. Il avait composé lui-même, sur des poésies du pauvre Lélian, des mélodies hagardes, lunaires et retorses, qui remplissaient les intermèdes de ses pots-pourris sur *Tristan* et *Parsifal*. Il s'en trouvait de délicieuses, telle celle qui débute ainsi :

> Dans le grand parc, solitaire et glacé,
> Deux spectres ont tout à l'heure passé...

Il passait de là aux notes de *Au clair de la lune*, groupées en *leitmotiv*, puis à un trait de la biographie wagnérienne qu'il tenait de Villiers de l'Isle-Adam. Ensuite il lisait l'avenir

d'après les lignes de la main et noyait, dans une demi-douzaine de petits verres d'eau-de-vie de prune, l'angoisse qu'il procurait à ses consultants. C'est ainsi qu'il m'annonça qu'à l'âge de trente ans je serais fusillé au cours d'une émeute : « Allez, me dit-il, allez vendre du café en Amérique. Vous me remercierez de mon conseil. » Vers une heure du matin, alors que les invités prenaient congé, le tout petit homme à la tête ronde et aux yeux globuleux se remettait à chanter d'une voix blanche, haletante, fantômale, le deuxième acte de *Tristan* et il semblait que les fées du Rhin et de Caréol accouraient à son secours, guidaient ses doigts menus sur le clavier. Il s'interrompait de temps en temps pour chevroter : « Catulle Mendès est un bien mauvais homme. On ne connaît pas la perfidie de Catulle Mendès. » Ces paroles mystérieuses paraissaient mêlées à la transe musicale, à l' « Yseult, Tristan s'exile... suivras-tu ton destin? »

Car, en ce temps-là, feu Alfred Ernst n'avait pas encore imposé, aux traductions prétendues françaises des opéras de Wagner, son extravagant patagon. Les germanisants en étaient quittes pour fredonner en *a parte* le texte allemand.

La célèbre représentation, dite « du marmiton », de *Lohengrin* à l'Eden-Théâtre, rue Boudreau, donna lieu à un déclassement d'opinions singulier. C'est ainsi que mon père, bien que très patriote, combattant de 70, y vint à mon bras pour applaudir Wagner, au nom de l'art musical intangible, alors que plusieurs de ses amis étaient dans la rue qui sifflaient. L'École de Médecine occupait toutes les petites places, navrée d'avoir à défendre une œuvre « encore imprégnée d'italianisme ». La veille, Hugues Le Roux avait publié dans *le Temps* une interview d'Alphonse Daudet — c'était la mode — célébrant le géant du Nord en des termes où nous retrouvions notre propre exaltation. Je crois d'ailleurs que le cher petit marmiton nationaliste — ah! comme je l'ai compris depuis, vivant ou symbolique, cet enfant-là! — était une invention des wagneromanes. La vérité est que les sifflets et la protestation furent maigres. Nous étions infiniment plus conquis par le génie allemand à cette époque que nos successeurs ne le sont aujourd'hui. Le mouvement royaliste qui, depuis Maurras, emporte la jeunesse des Écoles, est une restauration du goût public, en attendant de restaurer l'ordre. Il n'était que temps.

En effet, métaphysique allemande, musique allemande, embryologie allemande, neurologie allemande, cela faisait beaucoup d'influences allemandes se succédant à travers une série de têtes françaises. Après Hegel, Kant, Hartmann et Schopenhauer venaient Beethoven, Bach et Wagner. Après Wagner et sa cosmogonie, après ses abstractions sensuelles et son érotisme morbide, venaient Kölliker, Weismann et ses *Essais sur l'Hérédité*, Erb, Nothnagel et les autres. S'il n'y avait pas eu là Charcot et Potain pour maintenir les droits de la science française, nos méthodes eussent été battues en brèche jusque dans le cerveau de nos étudiants. Maurice Nicolle avait trouvé cette formule : « Les histologistes allemands pratiquent la défasciculation. Nous employons la méthode des coupes. Ils voient de préférence dans le développement. Nous voyons dans le simultané. C'est une question de savoir quel est le procédé intellectuel le plus scientifique. » Or il n'est pas douteux que les meilleurs d'entre nous avaient une préférence fâcheuse pour la vision en développement, comme pour tout ce qui venait d'outre-Rhin. La réaction très heureuse de René Quinton et de quelques autres, voici une quinzaine d'an-

nées, contre ces tendances germanophiles, s'imposait. Il s'agissait de sauver, dans plus d'un domaine, notre culture menacée par leur Bildungskraft. Je me suis rendu compte depuis que ce qui nous manquait pour résister, c'était un point d'appui politique solide. Privés de guide, de boussole, de direction, nous flottions entre des engouements successifs. Le plus redoutable de ceux-ci fut Richard Wagner, parce qu'il entraînait les autres à sa remorque. Derrière lui, tous les enfants d'Arminius menaient leur sarabande par nos cervelles. Comme la jeunesse, dans le temps même qu'elle dresse des autels, éprouve le besoin d'immoler, nous sacrifiions allégrement nos nationaux.

Au moment dont je parle, en dehors de Wagner, il n'y eut d'intérêt chez la jeunesse que pour deux œuvres : Le *Sigurd* de Reyer et *le Roi d'Ys* du grand Lalo. Encore cet intérêt fut-il fugitif quant à *Sigurd*. Inutile d'ajouter que nous ignorions profondément Rameau, que nous méconnaissions Glück et qu'en parlant de Bizet et de *Carmen* nous faisions : « Peuh, peuh, oui, sans doute. C'est dommage qu'il soit mort si jeune ! » La critique musicale était en général d'une extrême médiocrité, pour ne pas dire d'une complète indigence. Les

raisons pour lesquelles ceux de la génération précédente attaquaient Wagner nous paraissaient ce qu'elles étaient en réalité : misérables et absurdes. Ils lui reprochaient son vacarme, alors qu'il est une suite interrompue de chants mélodieux, héroïques, nostalgiques et souvent suaves; son obscurité, alors qu'il est plutôt un rabâcheur. De sorte que ces attaques à contresens portaient encore de l'eau à notre moulin. Il ne nous était pas difficile de réfuter, en haussant les épaules, de telles niaiseries.

« — Ce Wagner, s'écriait Zola, nous embête avec ses promontoires. Dans ses drames, on est toujours à l'extrémité d'un rocher... »

Un de nos camarades, irrité, lui répondit avec impatience : « Prenez garde, dans ces conditions, de faire le *sot* périlleux, monsieur Zola. » L'accent ne laissait aucun doute sur l'orthographe spéciale, en la circonstance, du mot « saut ». Mais le contremaître de Médan, roublard ou bonhomme, fit semblant de n'avoir pas compris. Il excellait à franchir d'un roulement du dos ce qui blessait sa vanité, antichambre de son immense orgueil.

Je citais l'embryologie parmi les sciences et tours d'esprit qui contribuaient à nous germaniser. Or nous avions cependant, à la

Faculté de Médecine, le maître le plus clair, le plus complet, le plus admirable de l'histoire du développement de l'œuf humain, le professeur Mathias Duval. J'ai suivi son cours pendant un an. Il professait dans une salle du rez-de-chaussée du musée Dupuytren et il n'avait jamais plus d'une trentaine d'auditeurs. Mathias Duval possédait au plus haut point ce don d'exposer, de déplier délicatement une difficulté intellectuelle, de la faire miroiter sous des incidences diverses de l'imagination, qui est l'apanage des grands parmi les grands. Il laissait son esprit travailler devant ses élèves, ce qui force — je l'ai remarqué — l'attention la plus rebelle, par l'illusion où est l'auditeur de collaborer à une découverte. A son neveu, qui faisait ses études en même temps que moi, je répétais souvent : « Ton oncle est un génie. » J'étais sûr de ne pas me tromper. Ce visionnaire de la continuation de l'espèce eût pu s'écrier, comme dans la *Tentation de Saint Antoine :* « J'ai vu naître la vie. » Pendant qu'il parlait, de sa voix mesurée, posée, calme, lucide, on avait l'impression du *punctum saliens,* du point cardiaque qui commence à battre et d'où sortira l'homme tout à l'heure, avec l'infinie

imbrication, le dépliement, le godron de ses souples organes. On avait l'impression que le plan du temps se repliait sur celui de l'espace, que le successif devenait simultané. Ce cours avait la saveur vertigineuse de l'infini. On songeait au docteur Faust, à des sorcelleries limpides. Nous étions une demi-douzaine de wagneromanes que hantaient ces analogies un peu tirées par les cheveux, où se complaît la jeunesse laborieuse : « C'est un plaisir voisin de celui de Wagner... Il devait y avoir, dans Wagner, un embryologiste qui s'ignorait... L'idéal, ce serait de voir passer des coupes d'embryon, présentées par Mathias Duval, sur le prélude de *Tristan* ou de *Parsifal.* » C'était bébête, mais ces réflexions peignent à merveille notre fièvre scientifico-musicale.

Quant à Mathias Duval, il ne me semble pas qu'il ait, même aujourd'hui, la place éminente à laquelle il aurait droit. Aimable, affable, distant vis-à-vis des importuns, donnant le sentiment de la sérénité dans la force, d'une élévation naturelle qui le tenait à l'écart des brigues et intrigues de Faculté, fuyant le bruit et la réclame, il demeure pour moi, comme pour beaucoup d'autres, une des plus belles,

des plus nobles figures de la science française. Je le mets bien au-dessus de Ranvier, que je n'ai fait qu'entrevoir chez Charcot, mais qui a connu tous les honneurs, et qui étouffait les initiatives au lieu de les susciter.

Souvent, quand je pense à ma jeunesse, à mes emballements, à l'École de Médecine, sur cette terrasse d'Elseneur que chacun de nous porte en soi, j'aperçois la haute stature, la silhouette émouvante de cet homme froid, aigu, d'au delà de la connaissance, que fut le professeur Mathias Duval.

CHAPITRE VII

Lamalou-les-Bains. — L'enfer des nerveux. — Les grandes alertes. — Le docteur Privat et Duchenne de Boulogne. — Causeries dans la chaleur. — Auguste Brachet, Brochard, Hecq, Lemoine, Onfroy de Bréville, Schnerb, Noirot, Bigot. — La vie plus forte que la mort. — Une crise de l'esprit.

Il est peu d'endroits aussi beaux, aussi sombres, aussi âpres, aussi pathétiques que les eaux de Lamalou dans l'Hérault, tout près de la petite ville de Bédarieux, arrondissement de Béziers. Mon père est mort avant d'avoir consacré à cette station thermale, où l'on soigne les grandes maladies nerveuses, notamment le tabes, le livre qu'il projetait sous ce titre : *La Doulou*. Lui seul pouvait l'écrire, avec cette double vision poétique et sincère, qui lui appartenait en propre. A défaut de ce qui eût été un poignant chef-d'œuvre, on trouvera ici quelques

notes et une vue d'ensemble, dont l'unique mérite sera l'exactitude.

Imaginez un grand ravin, brûlant en été malgré de beaux arbres. Le long de ce ravin sont échelonnés trois postes ou mieux trois prises de l'eau singulière, connue dès l'antiquité, où ceux qui marchent mal et que parcourent de soudaines douleurs viennent chercher un soulagement. On distingue ainsi Lamalou le Haut, dont la source est plus chaude, Lamalou le Centre et Lamalou le Bas, la plus fréquentée. Il y a vingt-cinq ans, un casino et quelques hôtels — nous descendions à l'hôtel Mas — constituaient les seules distractions; mais elles ne manquaient certes pas de saveur.

J'ai vu là le vieux docteur Privat, qui avait connu et hébergé Duchenne de Boulogne, le maître méconnu de la pathologie nerveuse avant Charcot. C'est à Duchenne de Boulogne qu'on doit, outre l'analyse à peu près complète du rôle des muscles dans les attitudes, les gestes et l'expression faciale, la description *ne varietur* du tabes ou ataxie locomotrice, de l'atrophie musculaire progressive et de la paralysie labio-glosso-laryngée. Cet homme de génie avait l'amour de l'indépen-

dance, l'horreur des fonctions et charges officielles. Chaque matin, muni du rudimentaire arsenal électrique dont on disposait de 1850 à 1869, il parcourait les hôpitaux, sollicitant de la bienveillance des chefs de service la possibilité de réaliser ses expériences. Il disait « mes petites expériences ». Quelques-uns l'accueillaient gentiment. D'autres, devinant sa valeur et le jalousant, blaguaient ses « marottes » devant leurs élèves. Mais Duchenne supportait ces tracas sans se plaindre, tout absorbé par son rêve intérieur. Le docteur Privat, passant par Paris, lui dit un jour : « Tu devrais venir me voir à Lamalou. On rencontre là de bizarres rhumatisants, qui t'intéresseraient sans doute vivement. »

C'était le temps où Duchenne de Boulogne étudiait, sur quelques rares sujets, l'ataxie locomotrice progressive, dont la localisation anatomique et l'origine étaient profondément inconnues. Il accepta l'invitation de son confrère. Le papa Privat, merveilleux observateur lui-même, le représentait débarquant à Lamalou avec son baluchon de pauvre homme et sa petite machine électrique. C'était le soir. On mangea un morceau, on se coucha. Le lendemain Duchenne, levé dès l'aube, voyait

passer sous sa fenêtre plusieurs malades se rendant au bain. Il bondissait dans la chambre de son hôte, réveillé en sursaut.

— Hein, quoi? qu'est-ce qui te prend, tu as cassé ta machine?

— Il s'agit bien de cela... C'en est... écoute-moi, Privat... Ils en sont... Oui, les gens qui défilent là, dans la rue, et qui lancent leurs jambes en marchant comme cela, — Duchenne faisait le geste de stepper, — je les ai reconnus. Ce sont des ataxiques. Ils m'appartiennent. Je vais les interroger tous, tous, tous.

Aussitôt, avec une fièvre de recherche et de joie qui lui faisait trembler les mains, le savant à instinct de chien de chasse commençait son enquête. Il ne dormait plus, ne mangeait plus, forçait le père Privat à écrire cinq heures par jour sous sa dictée. En deux semaines, il avait établi le syndrôme du tabes, troubles oculaires et vésicaux, douleurs fulgurantes, notamment dans la sphère du cubital, incoordination de la marche, tel que nous le connaissons aujourd'hui : « Rien n'était merveilleux, disait le docteur Privat, comme d'assister à ce portrait en pied, et destiné à défier les âges, auquel le maître ajoutait chaque jour un trait ou une couleur. » C'est ainsi que, venu pour

une huitaine, Duchenne de Boulogne demeura trois mois à Lamalou. Il devrait y avoir sa statue, un peu en avant même de celle de Charcot.

C'est néanmoins Charcot qui a fait la fortune de ces eaux, où il envoyait sa nombreuse clientèle, des gens de tous les pays. La science ainsi avait eu la sagesse de se conformer à l'usage. Les résultats thérapeutiques étaient variables. J'ai vu des malades sinon guéris, — on guérit de tout, même de l'ataxie — tout au moins grandement améliorés dès les premiers bains de Lamalou. J'en ai vu d'autres seulement distraits ou consolés par le voisinage de camarades plus atteints. Car la pitié est bannie à l'ordinaire de ces stations thermales où tout le monde souffre, ainsi que des sanatoria pour névropathes. Ils se réjouissaient de n'en être pas au point de celui-ci, qui était complètement paralysé, ou de celui-là, qui était aveugle, ou de cet autre dont les os se brisaient comme verre, sans réfléchir que c'était là ce qui les attendait, eux aussi, pour le lendemain, le surlendemain, ou le lundi au plus tard.

Le tabes atteint toutes les clés de la vie. Il est fertile en surprises atroces, dont la dernière est la mort subite par choc bulbaire ou

ictus. Mais quelquefois il joue avec sa victime, lui ménage des améliorations passagères ou prolongées. Quelquefois aussi il rétrocède, s'efface, disparaît comme un mauvais rêve. Ceci laisse espérer qu'un jour ou l'autre la médecine qui soigne aura raison de lui. Malheureusement, à l'époque dont je vous parle, la médecine qui regarde, la médecine spectatrice tenait le haut du pavé. L'ambiance matérialiste, antireligieuse, de fatalité résignée ou stoïque, y était pour beaucoup. Les affections des centres nerveux sont le plus directement en contact avec l'état de l'âme du patient. Elles agissent sur cet état, mais elles sont aussi agies par lui. Je crois même cette deuxième réaction, du moral sur le physique, beaucoup plus importante et décisive que la première. Or l'atmosphère de foi, de miracle, de prières est une atmosphère de guérison, au lieu que l'atmosphère de scepticisme, d'incrédulité, d'athéisme est une atmosphère de catastrophe. Ceci est non une improvisation en l'air, mais le résultat de très nombreuses observations, poursuivies par mon père et par moi, précisément à Lamalou.

Le grand palliatif de la douleur, c'est l'opium. La morphine faisait fureur à Lamalou

et les piqûres du poison euphorique y étaient aussi nombreuses que celles des moustiques. Quand on avait fini de raconter ses souffrances, leur siège, leur qualité, leurs alternatives, on passait aux doses de toxique; l'émulation s'y mettait, comme pour l'étalage de la douleur.

— Madame, je suis à un gramme par jour.

— Oh! cela n'est guère. Je suis, moi, à un gramme cinquante.

Celle qui s'exprimait de la sorte était une femme mince, à l'air triste, et qui avait dû être belle. Mais l'abus de la morphine, par-dessus les douleurs fulgurantes, avait fait d'elle un ivoire cruellement sculpté, au fond duquel brillaient deux trop grands yeux magnifiques.

« Moi, je me demande à chaque injection si je ne vais pas m'administrer de quoi... oui, là-haut... filer et très vite. »

Celui qui s'interrogeait ainsi, d'une voix douce et chantante, était un Russe puissamment riche, ingénieur en chef d'une compagnie de chemins de fer. Chargé de conduire devant le train impérial, de Saint-Pétersbourg à Moscou, un train témoin destiné à sauter au cas où la voie eût été minée par les anarchistes, il était descendu aveugle et trébuchant de la plate-forme de la locomotive. L'appré-

hension et la tension cérébrale lui avaient en quelques heures fait franchir le trajet de la santé apparente à l'ataxie avancée. Or, il avait deux cécités, qui se succédaient le long de ses journées monotones : la blanche, à peu près tolérable, et la noire, tellement insupportable qu'elle lui infligeait l'envie du suicide et qu'il ordonnait alors à son domestique de ne plus le quitter d'une semelle.

Il arriva à ce malheureux, au cours de son traitement à Lamalou, une bizarre aventure. Frappé de congestion cérébrale, il perdit, pendant une semaine environ, l'usage de la parole. Quand celle-ci lui revint, il bredouilla un langage que personne autour de lui ne comprenait. Mais voici que le garçon d'hôtel, natif de Palma de Majorque, admis auprès du malade pour son service, reconnut tout à coup, dans ces syllabes mystérieuses, le patois des îles Baléares. On sut plus tard que le Russe avait eu une nourrice catalane. Les mots de sa petite enfance lui étaient remontés aux lèvres, dès que, par le retrait de l'hémorrhagie cérébrale, il avait pu remuer celles-ci.

Pendant de longues années, ce Russe envoya à mon père et au professeur Charcot, aux environs de la Noël, un pain de caviar exquis,

non pas fluent, mais compact, analogue à la savoureuse poutargue des Martigues. Quand ce cadeau cessa, on supposa que le pauvre homme avait lui-même cessé de souffrir.

Il n'est pas d'usage de guérir la morphinomanie des ataxiques. Le retour des douleurs térébrantes qu'ils endurent rendrait la suppression trop aléatoire, trop éphémère. Quand un de ces malades vient le trouver, Sollier lui-même, le grand vainqueur des intoxications chroniques, hoche la tête, fait la moue et trouve une bonne raison pour « remettre ce petit traitement-là ». Mais il arrive que le poison, pris en trop grande quantité, ne soulage plus et alors les patients supportent le double poids de la drogue et du tabes. Certains, que la contrainte diabolique de la piqûre à heure fixe désespère, essaient de diminuer eux-mêmes leurs doses. On les voyait assis farouches, tournant sans politesse le dos à leurs compagnons de géhenne, ne répondant aux questions que par de sourds grognements, consultant leurs montres toutes les cinq minutes, afin de constater s'ils avaient gagné un délai. Bientôt, n'y tenant plus, ils disparaissaient, le temps de la chère, de l'indispensable piqûre et revenaient le sourire aux lèvres, la pupille bril-

lante, affables, empressés, avides de sympathie. Il fallait faire semblant de ne s'être aperçu de rien.

Des êtres beaux, jeunes, riches, frappés par l'inexorable mal, alors que la vie leur souriait, promenaient dans la longue rue de Lamalou leur affreuse amertume, se regardaient lancer la jambe en avant avec une grimace de colère, juraient sourdement, revenaient à l'espérance tel matin où le docteur avait constaté une amélioration, puis retombaient à leur marasme quand leur réflexe rotulien — baromètre de l'état médullaire — s'exaspérait à nouveau. J'ai vu là un garçon de trente ans qui se brisa, pour un choc léger, trois os en trois jours, alors qu'il se croyait guéri. C'est miracle qu'il ne se soit pas brûlé la cervelle. Mais il criait et pleurait comme un enfant, sur un fauteuil, en pleine lumière devant l'hôtel, essayant de remuer sa jambe inerte.

Un autre, qui avait une jeune femme souple, charmante et voluptueuse, dont il était terriblement jaloux, — vu sa propre défaillance, tenant à l'état de sa moelle, — souffrait mort et passion dès qu'un homme s'approchait de sa coquette. Il avait imaginé de prendre le flirteur comme confident et de

lui exposer par le menu la terrible syphilis dont il était atteint. Ainsi réussissait-il à faire le vide autour de celle que chaque nuit il désirait passionnément et vainement. Non loin de lui, son contraire, qu'exténuait l'arc d'Éros implacable, promenait une mine rouge et furibonde et faisait peur aux servantes de l'hôtel, jeunes et saines Méridionales que l'anormal n'enchantait pas du tout. Me croirez-vous si je vous confie que le contraste de ces deux individus diversement frappés était, parmi les pensionnaires de l'hôtel Mas, un sujet de plaisanteries faciles et continuelles. En ces cercles de l'Enfer, la nature prend sa revanche par le rire ; et la pathologie elle-même et les manies des médecins, non moins falotes que celles des malades, deviennent autant d'éléments comiques, d'objets d'amusement, de distractions pour les victimes. Il n'y a là nulle méchanceté. Quelques-uns, particulièrement solides quant au moral, en arrivent à blaguer leur mal, à le tourner en dérision. Ils semblent lui dire : « Tu ne m'auras pas... » Ce n'est pas une très mauvaise tactique de résistance.

Le plus accablant, c'est l'insomnie chronique. Il y avait là des énervés paroxystiques qui ne dormaient — et encore à l'aide du

chloral — que deux heures par nuit. Ils essayaient de tout, du silence, de l'immobilité, de la numération intérieure, puis se levaient, arpentaient les corridors, marchaient dans la cour, remontaient, se recouchaient. Leur journée, mêlée à une semblable nuit, faisait d'eux d'étranges somnambules, d'une susceptibilité, d'une acuité intellectuelle fantastiques. Tous nous racontaient qu'une image — visage de femme, souvenir heureux, parfum, air de musique, chant d'oiseau — leur était indispensable, les accompagnait, les hantait pendant leurs déambulations; et, quand ils la perdaient, c'était le désespoir. J'ai toujours pensé que l'obsession n'était qu'un chapitre de l'insomnie; car tel dort souvent, par toute une partie de son cerveau, qui se croit bien et dûment éveillé.

Un de ces damnés avait sa femme légitime à l'hôtel Mas et sa maîtresse à Lamalou-le-Haut. Pendant la nuit, il faisait la navette de l'une à l'autre. J'entendais, à travers la cloison, les pleurs de sa femme pendant son absence, car elle ne voulait pas, étant très bête, se mettre dans la tête qu'il était un grand malade. Elle murmurait : « Ce sont des lubies... » Quelquefois, au retour, il la battait ou bien lui

demandait pardon, et sitôt le pardon obtenu, essayait de dormir, n'y parvenait pas, se relevait et repartait. Pendant de longues années, il a été à la tête d'une très importante administration comportant de lourdes responsabilités. Je me suis souvent demandé comment il s'en tirait.

La maladie nerveuse met à la puissance deux, au carré — comme disent les algébristes — les qualités et les défauts de ceux qu'elle touche. Elle les taille ainsi que des crayons, selon l'expression de mon père. L'avare devient un hyperavare et rend des points à Harpagon. Le jaloux dépasse Othello. L'amoureux tourne au frénétique. Sur un rythme de danse macabre, chacun court, de plus en plus vite, à l'assouvissement de son tempérament. Mais, par contre, les âmes nobles, généreuses, désintéressées acquièrent, dans la douleur incessante, de nouvelles forces d'altruisme, un épanouissement céleste de la bonté. C'était le cas d'Alphonse Daudet.

L'arrivée du grand écrivain était impatiemment attendue par les habitués de Lamalou. Dès le premier soir, nous avions autour de nous un cercle d'une soixantaine de personnes, visages connus et amicaux qui nous

souriaient malgré leurs tortures. C'est le plus extraordinaire spectacle d'attraction morale auquel il m'ait été donné d'assister : « Ah! voilà Daudet... voilà Alphonse avec Léon ! » Léon, comme vous l'imaginez, était là en hors-d'œuvre, en cure-dents. — « Nous vous attendions pour la promenade au Vidourle... Nous vous attendions pour la partie de Montpellier... Ah! voilà Alphonse Daudet... Madame Mas, voilà Daudet, votre maison va changer d'aspect. »

Effectivement tout se transformait. La présence d'Alphonse Daudet, son exemple, sa persistante gaîté, son infatigable charité, ses paroles d'encouragement agissaient dans le sens des eaux, apaisaient l'énervement général, les querelles sottes, dissipaient la méfiance et la haine. Quelle que soit leur condition, les malades nerveux, étant les plus impressionnables, sont ceux qui réagissent le plus vite aux courants de sympathie ou d'antipathie. Le procédé de mon père était très simple. Il disait que la maladie chronique est un mauvais hôte, qu'il faut s'occuper d'elle le moins possible, ne pas se laisser surmonter par elle, poursuivre tant qu'on le peut ses occupations ordinaires, ne pas secouer ses responsabilités

familiales, bref « faire son ménage » comme en temps normal.

— C'est là une affaire d'entraînement, je vous assure — poursuivait l'auteur de *Sapho*. — Je ne crois pas que je puisse guérir, Charcot ne le croit pas non plus ; et cependant je m'arrange toujours comme si mes sacrées douleurs allaient me quitter demain matin.

— Allez, monsieur Daudet, interrompait l'ingénieur russe, vous avez de bons yeux. Mais si vous les perdiez... comme j'ai perdu les miens...

— Cher monsieur, vous n'ignorez pas — et tous les médecins ici vous le répéteront avec moi — que les troubles oculaires du tabes ne sont pas définitifs. Il se peut très bien que vous retrouviez la vue aussi rapidement qu'elle vous a quitté.

— C'est exact, — interrompait notre cher ami d'Agen, Édouard Belloc, une des natures les plus fines et les plus aimantes que j'aie rencontrées ici-bas. — L'an dernier j'ai été aveugle pendant une semaine. Je me désolais, quand un beau matin les objets me sont redevenus sensibles, d'abord à la périphérie d'un grand cercle noir, qui est allé se rétrécissant. J'ai retrouvé le monde extérieur avec plaisir, je

vous en réponds. Ma pendule, le papier de ma chambre, tout me semblait nouveau et magnifique.

— La cécité n'est pas la plus rude épreuve, — ajouta celui qui ne pouvait dormir plus de deux heures. — Le pire est d'avoir dans l'esprit une rumeur de foule qui se sauve à travers la nuit. Imaginez le bruit d'une eau dont toutes les gouttes seraient vivantes.

— Non, non, le pire c'est de ne rien sentir du tout, de ne plus éprouver la joie, ni la peine, de ne pas connaître le goût de ce qu'on mange, de ce que l'on boit. Et c'est mon cas. Je les ai tous consultés, tous, en Allemagne, en Angleterre, Charcot en France. *Ils* n'ont rien su que me donner des consolations banales. Avant cela j'étais marié, messieurs, et j'adorais ma femme. Elle est tombée malade, elle est morte. Cela ne m'a pas plus remué qu'une pierre. On répétait autour de moi que l'excès de mon chagrin m'empêchait de manifester. Quelle blague! Je ne pleurais pas, parce que je n'avais pas envie de pleurer.

Celui-là, propriétaire campagnard, possesseur de terres importantes, avait une mine molle et comme bouillie. Quand on lui adressait la parole, il répondait par un faible sou-

rire, stéréotypé sur sa face poupine. On lui posait les questions les plus baroques, quant aux divers supplices que son anesthésie totale lui eût permis d'endurer avec la même impassibilité. La taquinerie glissait sur son indifférence. Néanmoins il était musicien et remarquable improvisateur. Mon père, afin de détourner ses plaintes, le forçait à s'asseoir au piano. Wagner, Chopin, Glück, Beethoven, il savait tout par cœur, il jouait tout ce qu'on lui demandait. Ensuite, il continuait pour son propre compte, et nous admirions le contraste de ses mains courant sur le clavier avec emportement et lyrisme et de ce visage immobile, rond et froid.

— Saperlipopette ! Vous n'êtes pas content de posséder ce talent-là ?

— Je m'en fiche profondément, et s'il n'y avait pas les dames, j'emploierais même un autre mot.

En dehors du cercle de conversation, de plus en plus animé et joyeux, — tant l'espérance est vigilante auprès des pires afflictions, — — se tenaient deux ou trois solitaires, des solitaires *complets*. Ceux-là ne s'expliquaient pas sur leur cas, sur la raison qui les amenait à Lamalou. Maussades et muets, les

yeux cernés d'un orbe violet, ils manifestaient néanmoins une certaine curiosité vague, s'approchaient, écoutaient quelques phrases, puis s'éloignaient sur un regard gelé qui me permet, encore aujourd'hui, de poser ce diagnostic difficile avec une probabilité très approchée. A l'observateur averti, l'homme se livre par sa démarche, sa bouche, sa voix et son regard, ces quatre clés étant dans l'ordre d'importance. La femme, ayant dressé son regard et sa voix au mensonge, — c'est une nécessité de sa condition vis-à-vis du mâle, — ne se livre guère que dans son allure et dans son rire. Puis il y a le peuple immense des distraites et des distraits, qui sont malaisément lisibles.

L'ataxie est fréquente chez les Espagnols et les Américains du Sud appartenant aux classes aisées. Ceux-ci abondaient à Lamalou. Ils étaient extrêmement sociables, toujours proches du rire et de l'apitoiement. Nous contractions là, avec eux, de ces amitiés intenses et éphémères, qui ont le charme des illusions acceptées comme telles des deux parts. Que de visites promises à Rio de Janeiro et à Buenos Ayres, que de belles parties projetées!

« Surtout, vous ne nous ferez visiter ni vos

haciendas, ni vos hôpitaux perfectionnés. Il n'y a rien de plus intolérable qu'un hôpital perfectionné. »

Tenez ce propos à un Américain du Nord, il vous regardera avec stupeur et dégoût. Ceux du Sud ont joliment plus d'esprit. Avec eux on s'entend tout de suite à demi-mot. Ils n'insistent pas. Au lieu que l'enfant de New-York, Boston ou Chicago, surtout s'il est savant, ingénieur ou businessman, demande sur tout des explications à n'en plus finir et prétend vous développer en un quart d'heure la puissance industrielle de sa nation. C'est terrible.

Pour les promenades aux environs, on s'entassait dans deux ou trois breaks, que la bonne Madame Mas bourrait de succulentes provisions. On partait après le bain du matin, et il était convenu en général que le bain de l'après-midi serait reporté à six heures ou même sacrifié. Ceux qui connaissent les manies inflexibles des baigneurs jugeront à ce simple trait du prestige et de l'influence d'Alphonse Daudet. Le plus fort, c'est que ces pique-niques étaient extrêmement gais, pleins de chants, de farces, de bonhomie, comme une bambochade de bons bourgeois, de gens bien portants

aux environs de Paris. L'atrophique musculaire cessait pour un moment de palper ses mains amaigries, l'ataxique de tâter ses réflexes, de gémir ou de s'emporter, le demi-aphasique d'essayer son vocabulaire réduit, l'impuissant de ronger son frein. Cette troupe de tragédiens involontaires se laissait aller à la comédie, envoyait au diable les ordonnances, les vains régimes, les prescriptions. Deux ou trois docteurs — car les études médicales ne préservent pas de l'ataxie — se trouvaient toujours avec nous, prêts à intervenir en cas d'alerte. Mais il n'y eut jamais d'alerte, je veux dire de mort subite, au cours de ces innocentes distractions.

L'accident — cela s'appelle, en termes polis, un accident — s'est produit une demi-douzaine de fois à Lamalou pendant nos multiples séjours.

— Monsieur, cette jambe est-elle à vous ou à moi?... demandait un paralytique à son voisin de piscine.

— Je crois, monsieur, qu'elle est à vous.

Comme il achevait ces mots, le pauvre diable perdit le souffle avec la vie. L'autre appela le garçon, le brave Téron, qui ne put que constater le décès. Que voulez-vous? D'une

façon ou d'une autre, quand l'heure sonne, il faut bien s'en aller.

Un danseur ataxique venait régulièrement à Lamalou. Ce n'était pas un artiste célèbre. Il n'était même pas Russe. Néanmoins il dansait fort bien et la maladie, qui gênait sa marche, lui avait, en bonne fille, laissé ses entrechats. Comme il sortait du bain, un camarade lui conseilla par manière de plaisanterie de rentrer à l'hôtel en dansant. L'autre accepte le défi, exécute une pirouette et tombe mort sur la route, aux côtés de son compagnon épouvanté.

N'allez pas croire que ces événements jetassent la consternation parmi les baigneurs. Ces choses fâcheuses arrivent aussi bien aux individus d'apparence saine et robuste qu'aux autres. Il vient à Lamalou des malades modestes ou pauvres et des malades très riches. Quand le malade laissait une femme et des enfants dans l'indigence, on faisait aussitôt une discrète collecte, dont le chiffre était en général fort élevé. Les Espagnols, les Russes, les Américains du Sud se montraient particulièrement généreux. C'était mon père qui se chargeait de faire accepter par les survivants la somme ainsi recueillie. Je vous assure qu'il s'en acquittait bien.

Notre ingénieur aveugle et millionnaire se faisait lire, chaque jour, trois ou quatre journaux français. A la vieille marchande qui venait les lui porter à l'hôtel, mon père fit un jour cette confidence en provençal : « Cet homme-là ne vous paiera pas... vous pagara pas. » A partir de ce moment, la vieille devint inquiète. Elle ne remettait qu'un journal sur quatre et elle demandait au domestique de son client, puis à son client lui-même, quand aurait lieu le règlement de comptes. Si bien qu'à la fin le Russe s'informa, apprit le motif de ces interrogations et, très amusé, remit à la méfiante un billet de cent francs. Pour le coup, elle supposa que le billet était faux et elle l'apporta à mon père, lequel après l'avoir examiné gravement, prit une mine de doute sévère, en hochant la tête. La vieille ne crut à la réalité du don que quand elle tint, dans le creux de sa main ridée, cinq pièces d'or, soumises aussitôt à l'épreuve du tintement sur la pierre. On en rit dans tout Lamalou pendant deux jours.

C'était grande fête quand Alphonse Daudet après le dîner, ajustant son monocle, lisait de tout près et commentait un chapitre de Montaigne ou de Rabelais, deux auteurs qui ne le

quittaient jamais. Nous avons conservé pieusement ces exemplaires, imprimés en caractères lisibles, mais assez fins, sur lesquels les eaux de Lamalou et de Néris ont laissé leurs marques gondolées, car mon père les emportait au bain, ce qui émerveillait le fidèle Téron.

« Eh! bon Dieu, monsieur Daudet, mais vous devez les savoir par cœur, vos petits livres. Ce ne sont pourtant pas des bréviaires! »

Les chapitres où Montaigne parle de ses maux, de sa merveilleuse colique, donnaient lieu à toutes sortes de réflexions sur l'aptitude à supporter qui varie selon les individus. Il y avait là des prêtres ataxiques, lesquels, bien entendu, n'avaient jamais usé de morphine et acceptaient chrétiennement des douleurs surhumaines, alors que les médecins, en général, dès les premières atteintes du mal, recourent aux poisons calmants. Les uns et les autres racontaient ce qu'ils éprouvaient, comment ils luttaient contre la tentation de la piqûre, comment ils s'y abandonnaient. On n'imagine pas les variétés chinoises, les *exquisita supplicia* du bourreau tabes, « le plus grand des anatomistes — disait mon père — et qui dessine un trajet nerveux avec une habileté de dentellière ». Mais il ne faut pas croire que les atro-

phiques musculaires, chez qui tout se passe à la muette, soient mieux partagés, car ils ont l'angoisse affreuse d'assister à la disparition de leurs muscles et des mouvements correspondants : « Docteur, docteur, je ne puis plus lever le bras que jusqu'ici... Docteur, le champ de mon effort est encore rétréci depuis hier. Je ne puis plus soulever la chaise que je soulevais avant-hier. »

Les remarques que suscitait Montaigne étaient nombreuses et variées. Les névropathes sont grands lecteurs. Ils connaissent leur affaire, les phases par lesquelles ils doivent passer, les complications qui les menacent, les traitements que l'on peut essayer. Ils ergotent, et l'auteur des *Essais* est le roi des ergoteurs, puisqu'il mêle à ses bavardages délicieux jusqu'aux auteurs de l'antiquité. Ces caquets d'un coliquard sublime avaient donc le plus grand succès. La lecture ne durait jamais longtemps, une demi-heure tout au plus. Mon père avait à un très haut point le sentiment de la fatigue d'autrui, de la capacité d'attention qu'il convient de ne pas dépasser. Il ne laissait pas non plus les commentateurs se perdre dans des discours oiseux. Mais, le livre une fois fermé, les gens venaient le consulter sur

les répercussions morales de leur maladie, lui exposer leurs doutes, leurs scrupules, leurs remords, leurs difficultés familiales. C'est, je pense, de ces innombrables confessions qu'est né chez lui le projet du « marchand de bonheur ».

Souvent, en remontant dans nos chambres, il s'avouait excédé de tant de confidences et me priait de lui lire à mon tour une page de Pascal ou de Bossuet, nos deux auteurs de secours, si l'on peut dire. De lit à lit, car nos chambres communiquaient, nous échangions nos impressions en évitant les noms propres; les murs des hôtels ont des oreilles. Nous récoltions chaque jour la substance de dix romans, tous plus impossibles à écrire les uns que les autres. Ainsi me vint de loin l'idée de *la Lutte*, — où il est question à la fois de la tuberculose et du morphinisme, — et de *la Mésentente*, qui traite de la frigidité conjugale. Mais le grand sujet sur lequel nous revenions sans cesse et que nous nous étions promis d'attaquer un jour — hélas! — en collaboration, c'était celui des rapports du physique et du moral, ou mieux de la domination du physique par le moral. L'avenir de la médecine nerveuse est là. Nous possédons, avec la volonté,

une force de pétrissage, de réfection, de refonte organique dont nous ne soupçonnons pas encore l'importance. J'appelle application de la volonté non le fait de répéter : *Je veux*, en serrant les dents et les poings, mais l'exercice quotidien appuyé, précis, portant au même endroit, de la faculté qui meut toute notre machine. L'assiduité et l'attention sont deux rebouteuses de premier ordre. Chacun de nous, s'il se guette avec clairvoyance et s'il a le courage de se prendre en mains, a en soi le docteur idéal, le docteur passionné pour son client, le docteur toujours prêt, dont rêvent les pauvres neurasthéniques et les vieilles dames couvertes de petites lésions. L'homme ignore les trois quarts de ses ressources et il meurt sans les avoir employées, comme il meurt sans avoir joué de la centième partie des combinaisons intellectuelles que lui permettrait la souplesse infinie de son cerveau. Nous sommes comparables à des laboureurs qui vivraient sur un hectare de culture, abandonnant cinq cents hectares à la friche.

Le climat de Lamalou, accablant en été, est cependant propice à l'activité de l'esprit. Arrangez cela. En outre, parmi ses compagnons d'infortune, Alphonse Daudet rencontrait, en

ce coin perdu de son Languedoc, des partenaires dignes de lui.

En première ligne : le philosophe Brochard et l'historien Auguste Brachet. Nous nous arrangions chaque année, eux et nous, pour nous retrouver ensemble à Lamalou. Ces causeries à quatre dans la cour de l'hôtel, le jardin du casino et sur la route chaude, sont parmi mes plus chers souvenirs.

La maladie de Brochard donnait l'impression de l'accident ; sauf cela, il était solide et robuste, au physique et au moral. Il la traitait en circonstance accessoire, avec une intrépidité parfaite. Chaque année sa diplopie augmentait et ce lui devait être une souffrance, car il aimait à contempler la beauté des femmes et des paysages et il lui fallait constater le rétrécissement progressif de son champ visuel. Sa voix demeurait forte, persuasive, détachant les périodes d'un argument comme les mots. Il venait de publier son magistral ouvage sur les *Sceptiques grecs*. Nous en parlions. Les idées gagnent à sortir toutes chaudes d'un cerveau en ébullition, tel que celui de cet enseigneur incomparable. Il en est d'elles ainsi que des gaufres, qu'il faut savourer séance tenante.

Mon père lui disait : « Brochard, je vous

tiens. Je suis faible en philosophie. Je n'ai jamais pu y mordre. Mais on dit que tout est dans Aristote. Expliquez-moi ce qu'est Aristote, Léon profitera de la leçon.

— Ah ! ah ! — Brochard souriait malicieusement. — C'est un peu comme si vous me demandiez de vous expliquer en gros l'univers. Car Aristote est une de ces cervelles où tout s'est condensé et reflété. Néanmoins je vais essayer. »

Sa manière d'exposer était si belle et si intéressante, si serrée et pleine d'horizons, que nous demeurions à l'écouter pendant deux, trois heures, sans lassitude. Quelquefois nous l'interrompions pour demander une glose complémentaire. Cela l'enchantait : « Quels bons élèves ! » Il levait les bras au ciel. Puis : « Vous savez qu'on nous regarde. Les gens se demandent : quel est ce pet-de-loup qui fait la classe à Alphonse Daudet? »

Il possédait ce don qui ne s'acquiert pas : l'autorité. On le sentait tellement ferré sur les penseurs soumis à son examen qu'il était inutile de discuter son interprétation, puisqu'elle était certainement la bonne. Cependant il avouait avoir plusieurs fois changé de point de vue quant au criticisme allemand. Il en

parlait de haut, avec une tout autre liberté que Burdeau, littéralement dominé et possédé par Kant. Comme je lui manifestais mon étonnement, il me répliqua : « Ce qui intéresse Burdeau, ce ne sont pas les idées. C'est le parti qu'il en peut tirer. » Impossible de dire plus courtoisement d'un collègue qu'il est avant tout un politicien.

Je crois que Brochard, s'il avait vécu, aurait aisément damé le pion au rhéteur Bergson et à cette recrudescence du vieux topo connu, depuis la thèse fameuse de Boutroux, sous le nom de « bateau de la qualité ». Il peut se résumer ainsi : l'intelligence, qui perçoit selon le temps et l'espace, ne perçoit que des quantités. La sensibilité, ou si vous préférez l'intuition, perçoit seule les qualités. Donc, toute philosophie de la qualité doit s'appuyer sur l'intuition. Donc, haro sur l'intelligence ! Les tenants de ce sophisme démodé — bien que les bergsonettes et quelques nigauds le croient à la mode — aboutissent à cette hérésie intellectuelle qui consiste à faire fi du seul outil de la connaissance : la raison. Ils dégringolent fatalement, logiquement, dans ce trou du subsconscient ou de l'inconscient, que je considère pour ma part comme la pourriture de

l'esprit. Une fois là dedans, on peut dire tout ce qu'on veut, et même, s'il vous plaît, avec éloquence, attendu qu'on se meut dans l'invérifiable, dans la fumée, dans les nuées où Polonius n'a jamais été le seul à diagnostiquer des chameaux et des belettes. Ce penchant de l'instinct de paresse et de sensualité, cet opium métaphysique, qu'on l'appelle intuitivisme ou autrement, était précisément odieux à Brochard, ainsi que la niaiserie dite « faillite de la science » à laquelle Brunetière faisait un sort en ce moment-là. Bien qu'il aimât le monde et fréquentât la société polie, Brochard n'avait rien de commun avec ces philosophes et professeurs « bien pensants » qui flattent les préjugés des classes riches sur l'inutilité de l'application et de l'étude. D'un crétin pommadé il disait carrément : « C'est un crétin », et d'un paradoxe : « C'est un paradoxe. » En avons-nous ri ensemble, de la faillite de la science de ce brave Brunetière, le long du chemin qui va de l'hôtel Mas à Lamalou le Haut et inversement !

Brochard expliquait aussi que les stoïciens étaient des gens qui aimaient à voir les choses comme elles sont. L'humanité, en général, préfère les voir comme elles ne sont pas. La

foule pense et agit d'après ces absurdes principes, qu'il y a des effets sans cause, des résultats sans efforts, des efforts sans résultats, que si l'on ferme les yeux, les choses cessent d'exister, les maux d'empirer, que le cyanure de potassium n'empoisonne pas toujours, que la pesanteur ne précipite pas toujours les corps avec une vitesse accélérée, que l'oxygène n'est pas absolument indispensable à la vie. La faillite de la science est ainsi toute réalisée pour les masses, sans que les masses soient allées à la science. Dans ces développements, Brochard était impayable et mon père lui donnait la réplique en vrai chrétien qui savait, lui aussi, regarder son mal en face. Ces duos, en cet endroit, de deux grands malades environnés de menaces, l'un tout concret, l'autre tout abstrait, mais se rejoignant par leurs cimes, avaient quelque chose d'héroïque.

Nous prenions nos repas dans la salle commune, à une petite table à part, avec Brochard et Auguste Brachet. Ce dernier avait sur tout des vues de génie. Il n'était pas ataxique mais, attribuant à ses nerfs le mauvais état de ses vaisseaux, il venait de lui-même à Lamalou, après avoir étudié dans Vulpian la question des *vasa vasorum* et des *vasa nervorum*. Il

était grand, barbu, presque chauve, avec des yeux directs et sévères. Nous l'admirions et nous l'aimions sans réserves, mon père et moi. Son accent, ses propos, son rire ironique, le reniflement particulier qui accompagnait ses aphorismes, cet ensemble si vivant, si captivant n'a jamais cessé de hanter ma mémoire. A vingt et un ans, Auguste Brachet publiait sa *Grammaire historique* et son *Dictionnaire étymologique*. Quinze ans plus tard, il publiait *L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas*. Quand je l'ai connu, il préparait une *Psychologie des peuples européens* dont une bonne partie a dû être achevée avant sa mort. Ses essais sur la psychologie et la pathologie des rois de France renferment, au milieu d'erreurs de position, des pages infiniment curieuses. Mais cette œuvre, si diverse et fournie, demeure peu de chose à côté de l'immense usine toujours en mouvement, toujours flamboyante qu'était l'imagination observatrice de notre ami. Ancien Fléchois, il avait eu comme camarade à La Flèche le général Boulanger. Lié avec le protestant Rossel, qui sombra si malheureusement dans la Commune et fut fusillé, puis lecteur de l'impératrice Eugénie et observateur attentif des

menées du diplomate italien Nigra, chartiste, linguiste, physiologiste, véritable encyclopédie ambulante, Auguste Brachet avait au plus haut point le sens des intérêts français, des combinaisons diplomatiques et politiques qui doivent les servir ou les ébranler.

Il répétait : « Mon seul mérite consiste dans l'objectivité. En matière de relations extérieures, je ne hais ni je n'aime. Je regarde où est l'avantage de mon pays, voilà tout. »

Ses trois livres de chevet — sans métaphore, car il lisait une grande partie de la nuit — étaient Machiavel d'abord, — « au-dessus de tous les autres, comme un roi », disait-il, — Commines et Guichardin. Il affirmait qu'ils se complétaient. Il savait par cœur la vie de *Castruccio Castracani* et il en tirait des applications sauvagement comiques à « l'amitié confiante des Italiens pour les Français ». Il avait démonté le « misogallo signor Crispi » pièce à pièce et « à la façon d'une pendule » pour son amusement personnel. Il voyait dans le Génois Léon Gambetta le meilleur et le plus docile agent de la politique allemande après 70 et l'énoncé de cette vérité me faisait ouvrir de grands yeux. Le peuple italien, en dépit, ou plutôt en raison

même de ses gesticulations, était à ses yeux le plus froid d'Europe, le plus calculateur, le moins susceptible d'emballement et aussi le plus subtil en politique.

La date de ces propos : de 1885 à 1892. Brachet était réaliste, comme ceux qui construisent l'avenir d'après les expériences du passé. Il citait le mot de Chamfort : « On ne joue pas aux échecs avec un bon cœur. »

— Le mot de Bismarck à l'ambassadeur d'Italie après la guerre de 1870-71 : « Pourquoi voulez-vous acquérir un territoire, puisque vous n'avez pas perdu de bataille ? »

— Le mot de Bismarck sur Freycinet : « Je le vois très bien tenant les rênes d'un grand désastre. »

— Cet autre mot, sur le Bavarois : « Il est quelque chose d'intermédiaire entre l'Autrichien et l'homme. »

— Cet autre sur l'ambassadeur de France : « Vous le reconnaîtrez à ce signe qu'il ne sait pas un mot de la langue du pays auprès duquel il est accrédité. »

— Cet autre sur d'Arnim : « Un gentilhomme qui avait le tort de parler quand il avait bu. »

— Cet autre sur un diplomate : « Il ne

faut pas l'écouter. Il faut le regarder dans les yeux. »

— Cet autre sur de Beust, qui se vantait de ce que Bismarck n'avait jamais pu soutenir son regard : « Il se trompe, c'est l'odeur de sa bouche que je ne peux pas supporter. »

Et combien d'autres, que j'oublie, mais qui dilataient Brachet d'une allégresse silencieuse, au cours de laquelle il montrait ses dents étincelantes : « Maintenant, Léon, nous allons prendre un bock. J'ai besoin d'abaisser ma température. »

Cette excuse pour la soif nous enchantait, mon père et moi. La locution avait fait fortune : « Je vais abaisser ma température à l'aide d'un joli verre de vin blanc. » Nous l'avions surnommé Commines, en raison de son auteur préféré, et beaucoup de baigneurs, à notre suite, l'appelaient innocemment « Monsieur Commines », ce dont il se déclarait très flatté.

On venait de traverser le boulangisme. Brachet, qui avait fait une étude spéciale du problème de la popularité, affirmait qu'il y entre de l'étonnement et que quelques pintes de sang étranger, provoquant cet étonnement, font bien dans le paysage. Il disait : « Boulanger n'est pas intelligent, mais il a une puis-

sance de séduction personnelle, qui tient à ses origines maternelles écossaises. Il a naturellement les réactions, les réflexes qui plaisent à la masse de nos compatriotes. Il ne serait perdu que le jour où il écouterait les avis du dehors, au lieu de suivre ses propres impulsions. » Il ajoutait : « Ce qui a fait l'immense popularité du général Bonaparte, c'est ce qu'il avait en lui d'italien. Imaginez un chat se présentant comme chien au suffrage d'une assemblée de chiens. Les chiens songeront : « Ce chien est épatant. Il grimpe aux arbres, il aboie d'une façon que nous ne pouvons pas imiter. Prenons-le comme chef, il nous amusera et il nous conduira à la victoire. » De même pour Gambetta, « Génois avant tout et qui au fond méprisait sincèrement les Français ». En d'autres termes, l'homme populaire, selon Brachet, était un composé miparti de qualités ou de défauts autochtones et d'un apport venu de l'extérieur. Il concluait : « Nous sommes toujours le pays du pavois, de l'acclamation. »

Un de ses aphorismes préférés était celui-ci : « Le Français est logicien... comme le diable. Son précipice, c'est le cartésianisme et l'amour de la symétrie. »

Un autre était que le principal don du chef véritable est de savoir appliquer la force au moment opportun, afin de s'épargner une casse ultérieure plus grande. Louis XI, selon lui, possédait ce discernement au plus haut point : « C'est certainement cela qui avait séduit Commines. » Il chérissait la mémoire de Philippe le Bel. Le seul politique intéressant de la Révolution était, à son avis, Maximilien Robespierre, avec cette restriction qu'il appliquait la force à contretemps, que l'esprit de géométrie ruinait en lui l'esprit de finesse. Il méprisait avec violence les prétendus hommes d'État de la République, notamment Jules Ferry, dont il déclarait l'œuvre abjecte et antinationale. Son ardent patriotisme ne distinguait dans la foule des parlementaires, de droite comme de gauche, — car il y avai encore une droite à ce moment-là, — que des profiteurs et des bavards. Il pensait de la puissance juive exactement ce qu'en pensait Drumont, auquel il accordait le don suprême : l'objectivité. Il pensait des conservateurs d'assemblée que c'étaient les plus niais des hommes et totalement inéducables, « attendu qu'ils puisent leurs principes dans des livres et des illusions transmises », non dans les faits. C'est

lui qui, le premier, m'a enseigné le dégoût et le mépris du libéralisme, « une invention que les peuples autoritaires inculquent aux voisins dont ils veulent se débarrasser ; la plus grande cause de déchéance, car elle est au rebours des réalités ».

Son expression favorite, quand on lui parlait d'un de ces pontifes d'erreurs, tel un Émile Ollivier, ou un Jules Favre, ou un Jules Simon — ses trois bêtes noires — était celle-ci : « Je l'aurais fait fusiller comme un singe vert. » Je n'ai jamais songé sans émotion aux colères dans lesquelles le mettaient les atténuations apportées par les journaux « bien pensants » aux monstruosités et gaffes diplomatiques de la République. Car il lisait douze à quinze feuilles par jour, sans compter un nombre infini de revues françaises, anglaises et allemandes. En vue de sa « psychologie des peuples européens », il collait, sur des registres *ad hoc*, les faits et jugements qui lui semblaient les plus caractéristiques, les plus représentatifs. Collection prodigieusement instructive qu'il m'autorisait à feuilleter. A Lamalou, dès huit heures du matin, j'allais l'attendre à la sortie de son bain et je ne le quittais qu'à onze heures du soir. Car son enseignement

unique associait, dans un mélange qui n'appartint qu'à lui, la psychologie, ou mieux la physiologie, la politique extérieure et l'histoire. Quelle misère que la démocratie, où de pareilles forces sont perdues pour un pays! Quels services n'eût pas rendus à son Prince et à la France un pilote lucide tel qu'Auguste Brachet!

Le hasard voulut qu'un juif autrichien, dont j'ai oublié le nom, mais qui a joué un certain rôle dans la finance internationale, se trouvât à Lamalou en même temps que Brachet. Sans méfiance, ce « délicieux Hébreu » — comme disait notre ami — se lança, à l'heure du café, dans une déclaration de sympathie pour la France qui faisait loucher par son excès même. Brachet s'amusa d'abord à le pousser tant qu'il put dans cette direction fatale, puis, quand l'autre fut bien emballé, il lui demanda comment il se faisait que la presse autrichienne menait campagne dans tel sens contre nous, que le gouvernement autrichien avait pris telle mesure qui nous était hostile, que les livres scolaires autrichiens renfermaient tels et tels passages manifestement gallophobes. A ce moment, le délicieux Hébreu, comprenant, mais trop tard, à quel redoutable adversaire il avait

affaire, se mit à bredouiller et bafouiller lamentablement. Brachet, poursuivant ses avantages, le poussa, l'adjura, le secoua, le frictionna, tant et si bien que le pauvre diable finit par avouer que ni ses compatriotes, ni lui-même n'aimaient la France tant que cela : « On a... verstehen sie... la courtoisie... — Ya, ya, et à l'occasion un bon petit couteau entre les omoplates, n'est-il pas vrai? » L'ami intermittent des Gaules riait d'un air gêné, mais sa rage intérieure était visible et délectait notre bon Commines. Ce fut une séance inoubliable, après laquelle Brachet me dit : « Il faut bien que nous ayons, nous aussi, nos petites expériences de laboratoire. D'autant mieux que ce manieur d'argent a tout à fait des yeux de cobaye. C'est égal, désormais il y regardera à deux fois avant d'ouvrir son cœur en public. »

Il faisait de Crispi un portrait inoubliable, de Polichinelle conspirateur, menteur, débauché, ignorant et fainéant comme un lazzarone, mais passionné pour la grandeur de son pays, haïssant la France et pendu, comme un amoureux, aux basques rudes du prince de Bismarck. Un type d'aventurier patriote.

Il avait un tic, qui consistait à ne pas supporter qu'on marchât, la nuit, du même pas

que lui derrière lui. En ce cas, il se retournait et, d'un accent rogue : « Passez devant, monsieur, je vous prie. » Les clichés sur la fraternité humaine le mettaient hors de ses gonds et il affirmait que la capacité de haine est en raison de la proximité géographique. Le caractère anglais lui apparaissait comme à égale distance de tous les caractères continentaux et quand on lui demandait : « Vous sont-ils sympathiques? », il répondait : « Je ne sais pas ce que cela veut dire. Le tout est de savoir si nous avons les uns et les autres, à tel moment, profit à nous rapprocher. »

Tel était, dans ses grandes lignes, cet esprit puissant et original, qui a fortement impressionné tous ceux admis à le fréquenter. Il était, je crois, lui-même, d'origine grenobloise, car il disait en parlant de Stendhal : « Mon Chinois de compatriote. » Grand admirateur de la valeur militaire, il donnait le pas à ceux « qui mettent leur peau comme enjeu sur le tapis ». Le tempérament juriste l'agaçait : « Qu'est-ce qu'un code, qu'une loi écrite, qu'un décret? Une émanation d'une volonté humaine, qu'une autre volonté peut défaire et refaire. La superstition du texte imprimé est bouffonne. Avec quatre hommes et un caporal,

je me charge de faire dire en cinq minutes à un jurisconsulte tout le contraire de ce qu'il a dit. Il n'y a pas de décret qui vaille un roulement de tambour. »

Outre Brochard et Brachet, nous rencontrions à Lamalou Georges Hecq, qui fut plusieurs fois chef du cabinet du ministre de l'Instruction Publique et qui faisait la pluie et le beau temps au Secrétariat des Beaux-Arts. Jeune encore, charmant, spirituel, ce fonctionnaire émancipé qui fut le modèle des Larroumet et des Roujon, auxquels il était de beaucoup supérieur, supportait mal les terribles souffrances d'une rapide sclérose de la moelle. Contraint de s'appuyer sur une canne, il lui arrivait de lancer celle-ci au plafond en pestant, puis il avait une crise de larmes, qu'il allait cacher dans sa chambre. Mon père s'était attaché à lui. Il le consolait de son mieux. Après bien des exhortations, Hecq avait l'air de se résigner, prenait pendant quelques jours son mal en patience, soudain se rebiffait à nouveau et tout était à recommencer. Entre ces accès de désespoir, il racontait en déblayant d'excellentes histoires administratives, car il avait horreur des longueurs et des raseurs. Nous avions imaginé,

quand un de ces derniers, fréquents dans toutes les stations thermales, prenait la parole, de tirer nos montres hors de nos goussets et de déclarer : « Vous avez cinq minutes pour traiter votre sujet, monsieur... », ainsi que cela se pratique dans les examens. Cette innocente petite blague nous a évité bien des ennuis.

Il y avait des récalcitrants, par exemple l'excellent Lemoine, mathématicien et organisateur des soirées musicales qui portent son nom. C'était un petit vieillard sautillant et instruit, rempli de calembours et de coq-à-l'âne. Ayant apprivoisé une chouette, il répétait volontiers : « Rien n'est chouette comme l'idem. » Cela n'était rien, mais ne s'était-il pas mis dans la tête de nous faire connaître son « point de Lemoine » qui se trouve, paraît-il, dans le triangle? A peine avait-il commencé, pour la dixième fois, sa démonstration, que Hecq s'écriait : « Allons bon, il y a un fou grimpé sur le toit de l'hôtel. » Tous les yeux se dirigeaient de ce côté et le théorème était interrompu. Ou bien : « Avez-vous senti cette odeur de brûlé? faisait Hecq, la mine inquiète. Il y a certainement le feu quelque part. » Tout le monde cherchait aussitôt l'origine de ce problématique incen-

die. Jamais le bon Lemoine ne put parvenir à nous expliquer son point.

J'ai gardé un souvenir exquis du digne M. Onfroy de Bréville, magistrat d'autrefois, plein de pénétration et de bonhomie, auquel des journaux stupides cherchèrent une mauvaise querelle, parce qu'il s'était permis, comme président de cour d'assises, de manquer d'égards à l'assassin de trois femmes, Pranzini. Cette ridicule campagne de presse donna lieu à une mémorable causerie sur la fausse pitié. Y prirent part — outre M. de Bréville — Brochard, Brachet, Hecq, un magistrat fort âgé qui s'appelait M. Noirot, — il appartenait, je crois, à la Cour des Comptes, — et enfin Bigot, le désagréable critique de la *Revue Bleue*. Sauf Bigot, amoureux de la contradiction et de la grinche comme Brunetière, tous maudissaient le tour d'esprit qui pousse à plaindre le meurtrier, non la victime, et à s'attendrir sur le sort des canailles. Ce fut l'occasion pour Brachet de couper le cou à un nombre imposant de singes verts. A notre groupe vint se mêler l'ancien préfet Schnerb, dont le nom avait été souvent prononcé, peu de mois auparavant, à l'occasion de l'affaire Schnoebelé et qui, lui non plus, ne donnait pas

dans le godant humanitaire. J'ai gardé le souvenir de cette discussion parce que le duo de mon père et de Brachet y atteignit à la plus haute éloquence, spontanée, naturelle, frémissante comme une passe d'armes en plein soleil, et aussi parce que le personnel de l'hôtel et jusqu'à des paysans, attirés par le bruit des voix, faisaient le cercle autour de nous. On apercevait ces têtes sérieuses, luisantes, qui approuvaient, riaient, tendaient l'oreille de façon à ne pas perdre une syllabe. C'était un Décaméron languedocien et tel qu'en aucun autre endroit il n'eût, j'imagine, été possible. Un philosophe, un politique psychologue, un romancier, deux fonctionnaires, deux magistrats examinèrent, sous ses divers aspects, pendant tout un après-midi, cette articulation de la pitié et de la société qui a tant fait couler d'encre et de sottises.

On finit par tomber d'accord que le meilleur moyen d'ensanglanter une constitution, c'est encore d'y inscrire la compassion obligatoire. La terreur suit de près, et les plus grands massacres ont tenu, au cours de l'histoire, à l'intervention des hommes sensibles.

Stimulante à l'excès pour l'intelligence, l'atmosphère de Lamalou était déprimante pour

l'expansivité d'un étudiant de vingt ans, condamné au spectacle quotidien de la souffrance, de la déchéance et de la mort. Je faisais le brave, j'adorais mon père et je pensais que les eaux lui étaient salutaires, mais je me demandais quelquefois, avant de m'endormir, s'il me serait possible de passer toute ma vie dans ce paysage de désolation qu'est la clinique des maladies nerveuses et autres. Une aspiration naturelle au lyrisme, à la santé et à la bonne humeur, qui fait le fond de mon caractère, était perpétuellement refoulée par les plaintes de Hecq, les lamentations de l'aveugle russe, le progrès de l'atrophie musculaire chez celui-ci ou celui-là, les pronostics navrés du docteur Privat ou du bon docteur Boissier, qui parlaient devant moi comme devant un confrère. Je savais qu'aucun de ceux qui venaient là, si remarquables qu'ils fussent par leurs talents et leur patience, ne ferait de vieux os, que la plupart étaient menacés des pires complications et des plus soudaines, que la mort était derrière la porte. L'extrême cordialité, la confiance, l'amitié qu'apportait mon père, me rendaient plus douloureuses encore, à la longue, ces amères et intimes constatations. Je rêvais de médications

héroïques qui eussent résolu les scléroses de la moelle et du cerveau, de fonte miraculeuse des pachyméningites et des tumeurs, de guérisons par la volonté, par un sérum, par une inoculation de venin, par l'aimant, même par les forces inconnues que nous groupons sous le nom de pesanteur. L'inertie de la thérapeutique, en face de lésions qui devraient être curables ou au moins modifiables, me surprenait et m'indignait. Alors à quoi bon l'étude, à quoi bon les concours, à quoi bon le sacrifice des plus belles années de l'existence, si l'on devait aboutir à ce *nihil*, à cette abstention, à des palliatifs pires que tout, comme la morphine?

Je m'ouvris de mes doutes et de mon ennui à Brachet. Il me répondit avec une bienveillance toute paternelle, mais aussi avec le tour d'esprit fataliste d'acceptation qui caractérisait ceux de son temps. A l'entendre, les affections du système nerveux profond échapperaient toujours à un traitement soit empirique, soit rationnel, parce que, situées aux sources mêmes de la vie, elles étaient hors de nos atteintes. Un grand nombre d'entre elles étaient héréditaires. On n'agirait jamais sur l'hérédité. Ces arguments ne me convainquaient pas.

— Êtes-vous déterministe, Léon, sapristi? Ou n'êtes-vous pas déterministe? Je vous croyais admirateur de Claude Bernard.

— Mais ne pensez-vous pas que les travaux de Claude Bernard sur le curare soient précisément un essai, une amorce d'intervention possible dans les centres médullaires?

— Peuh! Plutôt une réaction qui lui permit de dissocier physiologiquement les cellules motrices de la moelle. D'ailleurs, quand ces cellules sont détruites, Méphistophélès lui-même y perdrait son latin.

Brochard, malgré sa formation, toute différente de celle de Brachet, me tenait des discours analogues. Aujourd'hui, où je vois les choses de loin et de haut, je me demande quel vent de découragement avait soufflé sur ces hommes éminents et les portait à croire qu'en médecine comme en morale, comme en politique, l'être humain n'a qu'à observer et à subir. C'est la grande différence qui nous sépare de nos prédécesseurs. On eût dit qu'un mauvais génie leur avait infligé l'ablation de la faculté de résistance, mieux que cela, d'offensive contre le mal. Il est bien vrai que c'est la foi qui sauve, dès ici-bas, et que la foi, dans toutes ses manifestations, leur manquait. Ce

grand ressort était, soit brisé, soit amoindri chez les meilleurs d'entre eux.

Or, le changement d'orientation de mes contemporains immédiats, les nombreuses écoles que j'ai faites depuis vingt ans et aussi les transformations des conceptions médicales et politiques m'ont prouvé que presqu'aucun mal n'est fatal, que presque tout est curable, sujet à revision et à amélioration, et qu'on peut intervenir efficacement jusque dans l'hérédité. Autant l'optimisme béat, c'est-à-dire inactif, est une sottise, autant l'optimisme, compagnon de l'effort, pour sortir des difficultés, des souffrances, des lésions fonctionnelles ou organiques, est légitime. L'école de l'immobilité, l'école de la Salpêtrière a fait son temps, Non seulement par l'application des sérums, mais encore par les greffes animales, par l'étude des minéraux, des colloïdaux, des substances radioactives, de la volonté humaine nous arrivons aujourd'hui à intervenir victorieusement là où naguère on se croisait les bras. Le moment approche où les centres nerveux eux-mêmes, si abrités et cachés qu'ils soient, devront compter avec les messages chimiques, physiques, endoscopiques ou moraux que nous leur adresserons. Ceci soit dit

pour rassurer les malades ou les inquiets qu'auraient attristés mes peintures. Il s'agit, non de la faillite de la science, — comme le prétendait ce nigaud tendu de Ferdinand Brunetière, — mais d'une application nouvelle de la science, collaboratrice de notre énergie, et dans le sens de notre bien.

Pour quiconque veut fermement revenir à la santé mentale, matérielle ou politique, le retour à la norme n'est jamais, jamais, jamais impossible. Il faut seulement que chacun apprenne à connaître ses ressources. Celles-ci, Dieu merci, sont infinies.

CHAPITRE VIII

Service militaire. — D'Esparbès et Vanor. — Naissance de l'antimilitarisme. — Le Val-de-Grâce : Kelsch et Villemin. — Les fils à papa. — *Le Temps* nous morigène. — Adrien Hébrard.

Dans le temps où l'*Action Française* chassait le juif déserteur Henry Bernstein de la Comédie-Française, une vieille petite dame sémite, ivre de rage, proclamait à sa table, devant une vingtaine de salonnards : « Mais Léon Daudet, lui aussi, a déserté ; je le sais, j'en suis certaine. » Un de mes amis présent lui répondit : « Non, madame, ça se saurait. »

En effet, ainsi qu'en témoigne mon livret militaire, — classe 1886 — j'ai accompli, sans encourir une seule punition, une année de volontariat au 46e régiment de ligne, rue de Babylone à Paris, en qualité de médecin auxiliaire. J'ai fait ensuite mes trois périodes

réglementaires de réserve et de territoriale au 28e bataillon de chasseurs alpins à Grenoble et au fort de Vulmis dans la Tarentaise. Ce sont là pour moi d'excellents souvenirs, traversés d'épisodes joyeux. A Babylone, j'avais comme compagnon Jean Charcot, qui depuis s'est fait un nom d'explorateur au pôle Sud, Edmond Fournier dont j'ai dit précédemment les remarquables travaux, Henry Meige, Paul Noguès, devenus deux lumières de la médecine et de la chirurgie, Georges d'Espèrbès et Georges Vanor, ce dernier enlevé trop tôt à notre amitié. Je ne dirai pas que la servitude de la caserne nous enchantait tous les jours, que la visite à l'infirmerie le matin nous était un délice, mais nous accomplissions tous notre besogne de notre mieux, en esquivant le plus possible les corvées supplémentaires.

Notre procédé, d'ailleurs classique, consistait à faire la bête. Partagés entre l'hôpital, les cours aux infirmiers et les malades du quartier, — *blessés, fiévreux, vénériens*, disaient les pancartes, — nous savions nous rendre insaisissables.

— Daudet, m'accompagnerez-vous à la marche cet après-midi?

— Mon lieutenant, je ne demanderais pas

mieux. Malheureusement, nous avons le cours du 102e de ligne, boulevard de Port-Royal.

— Vous ne pouvez pas le remettre ?

— Impossible, mon lieutenant. Ordre du colonel.

— Et demain matin ? Venez-vous à la leçon d'équitation de l'École militaire ?

— Nous allons au Val-de-Grâce, mon lieutenant.

Au bout d'un mois, tous nos supérieurs avaient renoncé même à réclamer de nous des explications. De temps en temps, le colonel Alessandri, excellent chef au visage sévère, débonnaire dans le fond, nous questionnait pour savoir où nous en étions, si nous nous mettions au pas.

— Mais sûrement, mon colonel.

— Et vous n'avez rien à me demander ?

— Rien du tout, mon colonel.

— Ça va bien, vous pouvez disposer. — Puis, nous montrant à ses officiers, il murmurait avec orgueil : « Ces jeunes gens... » Jamais il ne complétait sa phrase.

Une fois il y eut alerte. C'était en été. Depuis quelques jours je découchais, grâce à des trésors de diplomatie et à une entente préalable avec mon sergent-major. Or, le

dimanche, mon père invita son vieux camarade Alessandri à venir dîner à Champrosay. Au retour, dans le train, mon colonel prononça cette phrase qui me glaça le sang : « Je vous autorise ce soir à rentrer chez vous. Je vais en passant prévenir le poste. »

J'aperçus aussitôt les conséquences de cette mesure inusitée, la réponse du sergent de garde : « Mais, mon colonel, le médecin Daudet ne couche pas à la caserne en ce moment... », le branle-bas, la découverte du pot-aux-roses. J'affirmai froidement que je préférais rentrer au quartier, n'étant pas attendu à mon domicile rue de Bellechasse.

— C'est bon. Alors je vais vous accompagner.

Il me fallut ainsi rentrer, traverser la cour, gagner la chambrée où tout le monde ronflait déjà, où il n'y avait pas de lit disponible, le mien étant occupé. Je n'hésitai pas. J'allai secouer mon ami d'Esparbès.

— Hein, quoi, qu'est-ce qu'il y a?

— Mon vieux, je reviens de la campagne avec le colo. Il veut te parler en bas tout de suite.

D'Esparbès est un si brave type qu'il ne suppose jamais qu'on puisse lui faire une

blague. J'entends encore sa voix étonnée : « Oh ! mon vieux, non, c'est vrai..., qu'est-ce qu'il peut me vouloir à cette heure-ci, le colo ?... C'est peut-être qu'on va me changer encore de régiment. »

Il faut vous dire que la protection du général Boulanger, rencontré un soir au Chat Noir, l'avait arraché à une garnison lointaine et fastidieuse, pour le rapatrier à Paris. Il vivait dans la terreur de repartir.

Je répondis évasivement : « C'est possible. » D'Esparbès se leva maugréant, enfila son pantalon, sa capote, disparut dans l'obscurité, tandis que je prenais sa place encore chaude. Au poste, bien entendu, on l'envoya promener, en lui demandant s'il n'était pas saoûl. Cinq minutes après, il revenait, me trouvait couché et ronflant. Ici commença une scène digne du Lidoire de Courteline, lui m'adjurant de lui rendre son plumard, moi le priant avec solennité de me laisser dormir. Finalement, je l'expédiai à l'infirmerie où il trouva, sur une chaise, asile chez les blessés. C'est ainsi que le dîner à Champrosay du colonel Alessandri fut cause que Georges d'Esparbès passa à la caserne une nuit blanche.

Au commencement, nous faisions du zèle et

des pansement compliqués selon les formules ultra modernes de nos hôpitaux. Mais bientôt la routine de l'infirmerie et le scepticisme de notre bon major — dont j'ai compris depuis la haute sagesse — nous ramenèrent à l'ipéca, au sulfate de soude et au bain de pied à la moutarde, ainsi qu'à l'ouverture des panaris en cinq secs.

— Vous allez-t-il me faire mal, m'sieur le majôr ?

— Mais non, mon garçon, assieds-toi là et ferme les yeux.

Crouc, un bon coup de bistouri bien appliqué et ça y était. Le soldat se tordait de douleur sur sa chaise, ce pendant que, pour le consoler, nous lui tenions les habituels propos : « Eh bien ! tu en verras de plus rudes, à la guerre... Tu es un homme, sacrebleu ! » et autres fariboles délurées. Le panaris des autres semble toujours insignifiant.

La seule complication qui nous ait donné vraiment du fil à retordre fut une rage de dents d'un sergent, un dimanche, à la caserne de la Nouvelle-France, faubourg Poissonnière. Je ne me rappelle plus qui était de garde avec moi. Ce sergent souffrait tellement qu'il me fit pitié. En l'absence du major,

nous décidâmes de le débarrasser de sa prémolaire, qu'entourait une gencive rouge, enflammée. Après avoir frotté celle-ci d'un coton imbibé d'éther, je saisis un davier, empoignai le chicot et tirai. Malgré tous mes efforts, impossible d'avoir cette maudite dent. Je passai l'instrument à mon camarade : « Essaie, toi, moi j'y renonce. » Un craquement sourd indiqua enfin que l'alvéole cédait. La prémolaire se mit de champ sur le maxillaire, mais à partir de là s'obstina et ne bougea plus, tel un obusier incliné sur un rempart sanglant. Nous étions en nage. Quant au sergent, je n'essaierai pas de vous décrire son manque infini de satisfaction, ni ses « M'sieur le majôr, ah! m'sieur le majôr! », ni ses hurlements qui remplissaient la cour du quartier. Car c'était l'été et la fenêtre, par hygiène, demeurait ouverte.

En fin de compte, il fallut faire venir un fiacre, y pousser le pauvre garçon et nous mettre à la recherche d'une clinique dentaire ouverte en dépit du dimanche. Nous en découvrîmes une, rue de Rivoli. L'homme de l'art, en un tourne-main, extirpa, non sans un sourire de commisération, la scélérate qui nous avait donné tant de mal. Le sergent, se tenant

la joue, le remercia, nous remercia, emporta précieusement son bourreau dans un bout de papier et, chose admirable, ne douta pas une minute de notre science : « J'ai bien compris, m'sieur le majôr, qu'vous n'aviez pas au quartier l'fauteuil qu'il fallait pour ça. » Ce qui l'avait le plus épaté, c'était, en effet, le luxe du mobilier du dentiste. Il répétait avec admiration : « Y en a, sûr, pour un billet de mille francs. »

Le prestige de la médecine auprès des simples tout court est presque aussi grand que celui qu'elle exerce auprès des simples des salons. Les uns et les autres s'imaginent qu'un diplôme et des examens confèrent la science infuse. La vérité est que nous connaissions un grand nombre de cas chirurgicaux et médicaux, mais que la pratique nous manquait. Dans le doute, admis à l'examen d'un cas difficile, nous faisions la moue professionnelle qui n'engage à rien, qui signifie : « Diable! c'est à voir... » ou bien un léger sifflement indiquant que l'affaire nous paraissait sérieuse. D'où grande allégresse chez notre patient.

— Du moment que j'suis retenu à la chambre, j'aimerais bien un congé, m'sieur le majôr.

— On en parlera à votre capitaine. Quelle compagnie?

— Deuxième du trois. Merci, m'sieur le majôr.

Le malade se retournait, en soupirant de joie, dans son lit. J'ajoute que nous avions la main large, que cela se savait et que la moitié des troupes casernées à Babylone et à la Nouvelle-France a pris copieusement l'air cette année-là. De temps en temps d'Esparbès nous disait : « Mon vieux, j'ai une rougeur dans le cou ; si ça tournait au furoncle, hein, tu me signerais une petite escampette? Chouette alors! »

Nous lui répondions : « Ton cas est différent. Tu es poète. Tu dois donner l'exemple de l'assiduité. On n'est que trop porté, dans l'armée, à considérer les poètes comme peu sérieux.

— Oh! la la, quelle blague, mon vieux, quel sale type! Eh bien, je vous retiens, les élèves médecins. »

Autre scène comique. Un soldat en uniforme de notre régiment avait, en chemin de fer, flanqué une terrible pile à un civil, qui se trouvait être un personnage important de je ne sais quel ministère. Tous les présents au

quartier reçurent l'ordre de descendre dans la cour, où le civil parut bientôt, avec une tête comme un melon, un œil poché et trois dents cassées. C'était évidemment un joli travail. Nous avions essayé de persuader à d'Esparbès que le civil le reconnaîtrait.

— Mais puisque j'ai couché au quartier cette nuit-là.

— Ça ne fait rien. Tu es poète, donc tu attires l'attention. Cet imbécile, atteint évidemment de paramnésie, s'imaginera qu'il t'a déjà vu.

— De para quoi?

— De paramnésie, illusion qui fait croire, à l'observateur d'une circonstance, qu'il s'est déjà trouvé dans une circonstance analogue.

— Oh! mon vieux, je suis frais! Mais c'est encore une blague. Si, si, c'est une blague, puisque vous rigolez.

D'ailleurs le civil fut de bonne foi et ne désigna pas d'Esparbès. A quoi tient la destinée! S'il avait menti et reconnu d'Esparbès, celui-ci ne serait pas devenu administrateur du musée de Fontainebleau.

En ce temps-là, il n'y avait pas d'antimilitarisme dans les casernes de Paris. Chacun y accomplissait son service ponctuellement,

sans aigreur. Notre colonel, étant Corse, avait attiré un grand nombre de ses compatriotes, adjudants, sergents-majors, simples soldats, que leurs camarades traitaient quelquefois de « corsicos » et de « mangeurs de châtaignes » sans qu'il en résultât de fâcheuses querelles. Soit qu'ils fussent particulièrement douillets, soit que la médecine les intéressât, ces insulaires gradés nous prenaient tout le temps des consultations sur les hobos, rhumatismes, saignements de nez qui les tourmentaient.

« Élève médecin, je ne puis pas faire ça. » L'homme tentait d'accomplir un mouvement compliqué, puis y renonçait avec une grimace.

— Eh bien, sergent, ne le faites pas.

— Mais à quoi ça tient, élève médecin?

— A la nature peccante de vos humeurs.

Meige ayant eu la faiblesse de s'intéresser à l'anthrax d'un sergent-major, dut le panser pendant quinze jours de suite. L'autre s'informait sans cesse de l'état du « germe », demandait si le « germe » était parti, s'il n'allait pas revenir. En attendant, c'était Meige qui revenait au quartier, mais sans plaisir, je vous en réponds.

Il n'y avait pas encore d'antimilitarisme dans les casernes de Paris et cependant le fer-

ment existait. Trois ouvrages en témoignent : *le Cavalier Miserey* d'Abel Hermant, le plus nocif et le plus sournois, où la haine du petit mandarin de normale contre le chef militaire est très virulente. C'est le seul ouvrage d'Hermant qui ait de l'accent, de la sincérité, qui ne soit pas un truquage, ni une interversion, ni une transposition hallucinatoire, ni un cauchemar gelé. *Sous-Offs*, de Lucien Descaves, livre amer, vigoureux, pessimiste, conçu selon la formule du naturalisme d'alors. On y devine un sentiment du devoir, obscurci, aigri par les corvées inévitables de la caserne en temps de paix. *Biribi* enfin, de Georges Darien, le plus chargé de colère, où passe le souffle révolutionnaire de Vallès, accompagné d'un furieux siroco en plein soleil. C'est de ces trois volumes que sont sortis Gustave Hervé première manière et les égarements que l'on sait. Ils ont eu un retentissement profond dans beaucoup de tempéraments quinteux et bilieux, rebelles à la discipline et que rebiffait sourdement — sans qu'ils se rendissent bien compte des motifs de leur aversion — l'obligation du service militaire. J'ai vu cet ensemencement se faire sous mes yeux, comme une expérience de laboratoire. C'est le plus

souvent sur les coteaux littéraires que s'allument les incendies sociaux. Les écrits, dans un pays rapide et intelligent comme le nôtre, ont une importance de premier rang. Ainsi que dans l'incendie de Troie, *proximus ardet Ucalegon*.

Axiome : Les maux qu'engendre la littérature ne peuvent être guéris que par la littérature.

Corollaire : Un volume erroné se réfute, non par une brochure accessible à tous, sommaire ou primaire, du genre « bon pour le peuple », mais par un autre volume allant à la racine du fléau, ou par une longue série d'actions fortement pensées et solidement déduites.

N'oublions jamais que ce sont les encyclopédistes qui ont préparé la Révolution. Ces erreurs meurtrières ne pouvaient être détruites que par un corps de doctrine approfondie, que par une propagande intellectuelle de niveau supérieur. Dans toute affection du système nerveux central, il faut soigner le cerveau et la moelle, non les nerfs.

Totalement méconnues de la plupart des réactionnaires jusqu'à l'apparition des travaux du grand Maurras, ces vérités sont encore

aujourd'hui ignorées des pâles conservateurs. Ils s'imaginent qu'on peut se débarrasser de l'antimilitarisme avec des arguments sentimentaux, à l'aide d'images d'Épinal, ou en traitant de crétins les instituteurs non patriotes. Ils prêtent à leurs adversaires leur manque de sérieux.

Or, il y a vingt-cinq ans, personne, tout au moins chez les hommes de lettres, ne soupçonnait que les romans précités et *la Débâcle* de Zola préparaient un redoutable scepticisme quant au devoir militaire. Ces cris de révolte, ces blasphèmes semblaient des impulsions isolées, sporadiques, des bizarreries dont il eût été ridicule de s'inquiéter. Ceux qui, comme Sarcey, protestaient dans la presse, le faisaient de la façon la plus lourde, la plus maladroite, la plus déplaisante, en appelant d'abord les juges et les gendarmes à la rescousse, au lieu de recourir à des raisons, en maudissant au lieu de réfuter. Ainsi, vers 1889, s'amoncelait peu à peu en silence, dans la pénombre des cénacles littéraires et sorbonicoles, le sinistre orage qui devait éclater huit ans plus tard.

Le matin, sauf exception, nous allions au Val-de-Grâce, alors admirablement tenu, hôpi-

tal modèle entre tous, où professaient des maîtres de premier ordre parmi lesquels je citerai un Villemin, un Kelsch, un du Cazal.

Le professeur Kelsch était petit, d'aspect timide, avec deux yeux pénétrants dans un visage étroit et pileux. Il parlait comme Potain, à voix presque basse, et comme Potain il joignait à l'instinct médical irrésistible la plus haute culture scientifique. Sa bonté, sa douceur étaient extrêmes, sauf quant aux nécessités du service. J'ai passé en sa compagnie des heures délicieuses, car chaque malade devenait pour lui l'occasion d'une substantielle causerie, où il nous transmettait le meilleur de son expérience. Il allait trottinant le long des escaliers, traversant les immenses cours, les multiples salles qui relevaient de sa juridiction clinique, revêtu de la longue blouse grise qui lui donnait l'air d'un modeste peintre en bâtiment, son képi, d'où les galons se détachaient, sur la tête, suivi du sergent Brochet, qui prenait note des régimes et des observations culinaires. Ensuite, de son même pas égal, il faisait le tour des chambres d'officiers. Partout il portait la consolation, l'encouragement, le conseil amical et tendre. Partout il écoutait avec patience les plaintes

et les pressants appels de l'humanité souffrante, qui tendait les bras vers lui comme vers la suprême espérance. Car tous connaissaient sa maîtrise et tous songeaient : « Si celui-là ne peut rien pour moi, c'est que mon mal est incurable. »

— Allons, mon capitaine, un peu de patience. Vous en sortirez, je vous le promets.

— Sans opération, monsieur le principal?

— Avec une petite opération que nous ferons, si vous le voulez bien, demain matin.

Celui-là, affligé d'un cancer de l'intestin, répandait une effroyable odeur. M. Kelsch nous disait : « Restez à la porte, c'est vraiment suffocant. » Lui entrait et demeurait là une demi-heure, essayant de distraire et de consoler le condamné à mort. Il lui interdisait ceci ou cela, comme aliment ou comme hygiène. Sur mon étonnement, il me dit : « C'est un homme fort intelligent. Si je lui permettais tout, il comprendrait. »

L'héroïsme simple était dans sa manière. Un matin débarqua au Val-de-Grâce, à cheval, en pantalon d'uniforme et en habit de soirée, un général connu, qui avait occupé un poste éminent à l'École de Guerre. Un fiacre suivait avec sa cantine. Le général demanda à voir le

médecin chef. En l'absence de celui-ci, on le conduisit, avec tous les signes extérieurs du respect, au professeur Kelsch. Le dialogue suivant s'engagea :

— Docteur, je sens que je deviens fou. D'ailleurs, ma tenue excentrique le prouve suffisamment. Veuillez, je vous prie, m'interner dans une chambre à part.

— Mais certainement, mon général.

— Soyez convenable et prenez une attitude plus militaire. Je suis votre supérieur.

— Oui, mon général.

Et M. le principal Kelsch, voyant à quel genre de dément il avait affaire, rectifia humblement sa position.

— Avant d'entrer en cellule, je désire qu'il soit bien entendu que j'aurai chaque matin un plat d'épinards.

— Oui, mon général.

— Et que ma décoration — c'était la cravate de commandeur, qui brinqueballait sur le frac — sera accrochée à la tête de mon lit.

— C'est entendu, mon général.

Or l'infortuné, à peine arrivé dans sa chambre spéciale, commença à donner ces signes d'agitation qui précèdent de peu l'accès de fureur. On n'avait pas eu le temps de lui pas-

ser la camisole de force et il avait conservé sa boîte à rasoirs. Il s'agissait de reprendre celle-ci.

Deux élèves du Val-de-Grâce réclamèrent l'honneur de cette mission plus que dangereuse. Kelsch les écarta doucement : « Non point, messieurs, cela me regarde. »

Sans hésiter, il entra dans la pièce où le fou commençait à bondir. Il l'écarta de sa petite main, marcha vers la cantine ouverte, prit la boîte aux rasoirs et sortit sans hâte. Nous l'aurions embrassé! D'un visage impassible, il continua sa visite, comme si rien d'anormal ne s'était produit. Seulement, à la fin, se tournant vers nous, il murmura : « Je crains bien que ce pauvre général ne savoure pas longtemps ses épinards. » Car il avait le pronostic infaillible, comme un rebouteux de campagne.

Le nom du médecin en chef Villemin est célèbre pour ses remarquables travaux sur la contagion de la tuberculose. C'était un savant en tous points admirable. Il habitait dans la même maison que nous, 31, rue de Bellechasse, et j'ai eu le bonheur d'être soigné par lui à la suite d'un choc violent sur le crâne. J'ai pu me convaincre de la supé-

riorité des médecins militaires de premier plan sur un grand nombre de médecins civils fort réputés et à la mode. Le corps du service de santé de nos armées de terre et de mer a été trop souvent calomnié et rabaissé. Il y a là une élite désintéressée, d'un courage et d'une énergie à toute épreuve, qui a beaucoup fait pour la science, où le scrupule, la discrétion, l'honneur n'ont jamais fléchi. Le cours du professeur de Cazal sur les devoirs de notre métier était une merveille et d'une psychologie plus pénétrante que celle de M. Ribot, à coup sûr. Je garde une profonde reconnaissance à ces maîtres si dévoués et si sages, qui vivaient à l'écart de la brigue de Faculté, sans ambition malsaine, dans l'unique joie du devoir accompli. Au milieu de l'affaissement général des caractères, — affaissement qui tient au régime seul, — ils demeurent une des grandes ressources du pays.

Jusqu'ici, au cours de ces souvenirs, j'ai négligé les épisodes personnels, qui n'ont en général qu'un intérêt fort limité. Cependant, il faut que je mentionne une petite histoire qui fit couler beaucoup d'encre et dont, malgré tous mes efforts, je n'ai jamais eu l'explication complète. Les étudiants en médecine sont

tapageurs. Ils prennent souvent dans la rue et aux dépens de la paix publique — comme disent les instructions des sergents de ville — leurs revanches des tristesses de l'hôpital et de l'amphithéâtre. Un soir, au cours d'une bagarre un peu vive avec des passants susceptibles, je fus conduit au poste en compagnie de Jean Charcot, de Georges Hugo et de Philippe Berthelot. L'affaire n'eut d'ailleurs aucune suite, car les torts étaient réciproques, mais, en raison des noms des délinquants, elle s'ébruita. Le grave *Temps* en fit un récit exagéré et sévère, où était déploré, en termes prudhommesques, le mauvais exemple que donnaient les benjamins de la République. Madame Séverine, qui ne badine pas sur le chapitre de la morale, nous traita de « fils à papa », de « petits choses » qui ne songeaient pas à devenir « quelqu'un ». La saison étant vide d'événements, cette gaminerie prit en quelques heures des proportions épiques, ainsi que dans un conte de Courteline. On ne nous ménagea ni les admonestations, ni les remontrances, ni la tirade sur les avortons dégénérés de familles glorieuses et laborieuses, qui galvaudent l'héritage paternel ou grand-paternel. On alla interviewer Alphonse Daudet,

Marcellin Berthelot, le docteur Charcot, Édouard Lockroy et une dizaine de professeurs de Faculté. La note fit le tour des journaux allemands, anglais, belges, italiens, russes. Six mois après, il nous en revenait encore des échos de l'Amérique du Sud et de l'Indo-Chine. Jamais nous n'aurions pu supposer qu'un coup de torchon au coin de la rue Racine et du boulevard Saint-Michel occuperait ainsi l'opinion mondiale.

Mon père n'avait pas pris la chose au tragique. Mais il écrivit à son vieux camarade Adrien Hébrard une lettre figue et raisin, pour lui annoncer que, dans ces conditions, il ne donnerait pas au *Temps* le roman promis, que ledit roman demeurerait sa *Quiquengrogne*. Lockroy au contraire feignit un violent désespoir à la pensée que la gloire de Hugo, qui lui était si chère et profitable, risquait de sombrer dans cette aventure, en même temps que le prestige de la démocratie. Comme ce ridicule hourvari servait indirectement ses ténébreux desseins, je l'ai toujours soupçonné d'avoir mis de l'huile sur le feu et favorisé en sous-main le scandale.

Depuis j'ai revu maintes et maintes fois Adrien Hébrard et toujours avec une grande

sympathie et un très vif plaisir. Il m'est arrivé forcément de lui déplaire par mon attitude politique, par telle ou telle campagne de presse. Il en était quitte pour s'écrier alors, avec cet accent indigné qui avait tant de saveur dans sa bouche : « Léon, oh quel imbécile ! » Mais je suis sûr que tout au fond il ne m'en voulait pas et que le souvenir d'Alphonse Daudet venait toujours effacer ce mouvement d'humeur passagère. Du plus loin que je me rappelle, je vois, à la table familiale, l'assistance déridée, soulevée, exaltée, par l'esprit magnifique et prime-sautier de ce grand observateur de choses et de gens. Si jamais celui-là a écrit ses souvenirs, ce sera pour les lecteurs de l'avenir un enchantement. Ils verront revivre toute une époque, avec ses travers, ses ridicules, ses erreurs et jusqu'à ses tics. La mémoire infaillible du directeur du *Temps* clichait les éléments comiques d'un personnage, petit ou grand, avec une précision et une sûreté à la Daumier. Il avait naturellement le trait à la foi vif et philosophique et son mot, tel le javelot antique, vibrait encore, une fois fixé dans la chair de sa victime. Mais cela sans nulle méchanceté, ainsi que dans un jeu ou un tournois.

Ce petit homme, pétri de malice et qui avait couvert de fameux brigands, n'avait jamais fait, volontairement, de mal à personne. Il avait vu des gens de toute sorte et quelquefois les pires gredins, monter et descendre l'escalier de la fortune en se bousculant et en s'injuriant. Il avait vu les ambitieux jouant des coudes sur le palier parlementaire, les voleurs vidant les poches de leurs voisins, les traîtres palpant leurs deniers, les roublards changeant de camp et de programme, les vicieux perdus par leur tare secrète. Il avait tout compris, tout deviné, tout flairé. Il n'était pas un de ses contemporains, des types de son bateau, dont il n'eût pesé le fort et le faible. Il avait été flatté, adulé, léché, renié, reflatté, réadulé, selon les hauts et les bas de sa carrière, comme personne, attendu que son pouvoir fut stable et son journal indispensable au régime. Il n'avait conservé, de tant d'avatars et de tant de mécomptes, nulle aigreur, soit qu'il fût né sans illusions, soit que la chute de ses illusions ne l'eût jamais fait souffrir, soit qu'il préférât son amusement à la rancune. Combien certes il avait raison !

On remplirait deux, trois volumes des formules ingénieuses et souvent profondes qu'il

a trouvées, des récits qu'il a dispersés au milieu d'un rire communicatif, d'un rire d'enfant heureux au plein soleil, des sentences qu'il a édictées avec une fausse solennité, pour les détruire presque aussitôt. Mais ces volumes, non écrits, non colligés par lui, perdraient leur saveur, leur arome, leur bouquet. Car il était grisant et vif comme un vin de terroir, où passaient tous les parfums de toutes les radicelles du sol français. En outre, il était abrégé, elliptique, pressé d'en finir avec ce qu'il racontait, au rebours des raseurs comme Sardou, qui préparaient, avec une lenteur de vieux jardinier, un feu d'artifice minuscule.

Quand on demandait à mon père quel auteur il emporterait dans l'île déserte, il répondait souvent : « J'emporterai Adrien Hébrard. » Chose miraculeuse, le directeur du *Temps* avait précisément échappé au temps. Il était demeuré, jusqu'au moment où j'écrivais ceci, tel qu'il était, il y a trente ans, quand il entrait chez nous derrière la délicieuse Mme Adrien Hébrard, blonde et belle comme une fée peinte par le Titien et dont la voix avait la douceur d'un chant de tourterelle. L'union du charme féminin et de l'esprit

viril est à mes yeux une des fêtes d'ici-bas. Nul, devant le ménage Hébrard, n'échappait à cette impression. Mes yeux d'enfant la reçurent si vive qu'elle n'est point encore dissipée.

Une certaine vision ironique conserve-t-elle les individus, ou cette vision est-elle le signe d'une bonne santé foncière, permettant de franchir les étapes morbides? Je ne sais. Ce qui est certain, c'est que l'injure des ans s'attaque moins à des gaillards comme Adrien Hébrard ou Georges Clemenceau qu'à d'autres, d'aspect plus robuste et durable. Se fichant de presque tout et de tout le monde, ces privilégiés de la durée n'attachent plus à leur santé ni à la fuite des heures ce prix excessif qui engendre la mélancolie et met les tissus organiques en dépression. Selon Alphonse Daudet, l'ironie est le grand antiseptique et je pense que cette comparaison va très loin. Plus que l'Académie française, le rire confère, dès ici-bas, l'immortalité conditionnelle.

Je clos, sur cette constatation agréable et rassurante, un volume où j'ai dû, bien à regret, accumuler des aspects douloureux ou tragiques. Cet exposé était indispensable, du

moment que j'avais promis d'être sincère et complet. Il me reste à vous conter maintenant comment le jeune homme que j'étais au début de mes études de médecine a réagi contre la double étreinte du matérialisme de l'École et du milieu républicain où il était plongé jusqu'au cou, et s'en est arraché violemment. Ce sera le sujet de la prochaine série de mes souvenirs.

FIN

DE LA DEUXIÈME SÉRIE

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS VII

CHAPITRE PREMIER. — La prépondérance des médecins il y a trente ans. — L'École de médecine en 1886 ; les élèves, les professeurs, les concours. — Organisation impériale et jacobine. — Chez Charcot : Waldeck-Rousseau, Brouardel, Pailleron, Bouchard, Debove, Bourneville, Damaschino, etc. — La Salpêtrière : Féré, Brissaud, Gilles de la Tourette, Ballet, Babinski, Sollier. — Le laboratoire de Gréhant au Jardin des Plantes : Germain Sée 1

CHAPITRE II. — Le professeur Potain chez lui, à Necker et à la Charité : Esbach, Suchard, Foubert et Vaquez, Tillaux à l'Hôtel-Dieu. Le papa Richet. — Pasteur et la rage. — Péan à Saint-Louis, Besnier, les Fournier et la syphilis héréditaire 45

Pages.

CHAPITRE III. — Farabeuf, Poirier, Broca, Segond, Pozzi, Albert Robin, Després, Lucas-Championnière. — Le service de Luys. — Un concours de médaille d'or. — La morphinomanie des médecins. — La psychophysiologie. — Un réveillon chez Charcot 77

CHAPITRE IV. — Le Zola maigre. — L'agitation de Maupassant. — Sardou, Dumas fils, Meilhac, Louis Ganderax. — Les débuts du théâtre Antoine. — Opinions de Sarcey. — Francis Magnard. — Le dîner de la banlieue ou « des types épatants ». — Les soirées de Mme Dardoize. — Un dîner chez Banville . . 103

CHAPITRE V. — Clemenceau et le journal *La Justice*. — L'antiboulangisme chez les gens de lettres et au quartier Latin. — Lockroy et le général Boulanger. — Les aigles chez Boulanger. — L'Exposition de 1889 et la Tour Eiffel. 175

CHAPITRE VI. — Les salles de garde. — La Wagneromanie. — Le Concert Lamoureux. — Musique, métaphysique et embryologie. — Le cours de Mathias Duval. 201

CHAPITRE VII. — Lamalou-les-Bains. — L'enfer des nerveux. — Les grandes alertes. — Le docteur Privat et Duchenne de Boulogne. — Causeries dans la chaleur. — Auguste Brachet, Brochard, Hecq, Lemoine, Onfroy de Bréville, Schnerb, Noirot, Bigot. — La vie

Pages.

plus forte que la mort. — Une crise de l'esprit. 225

Chapitre VIII. — Service militaire. — D'Esparbès et Vanor. — Naissance de l'antimilitarisme. — Le Val-de-Grâce : Kelsch et Villemin. — Les fils à papa. — *Le Temps* nous morigène. — Adrien Hébrard. 275

IMPRIMÉ

PAR

PHILIPPE RENOUARD

19, rue des Saints-Pères

PARIS

LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
11, Rue de Médicis — Paris

A PUBLIÉ

L'ENFER

DE

DANTE ALIGHIERI

Traduction nouvelle et Notes de L. ESPINASSE-MONGENET
Avec une Préface de Charles MAURRAS
Ouvrage couronné par l'Académie Française

Un volume in-16 double-colombier de L-452 pages, tiré sur beau papier satiné, avec une couverture imprimée en deux couleurs sur Japon. .. .. 5 fr.

L'AVANT-GUERRE

ÉTUDES ET DOCUMENTS SUR L'ESPIONNAGE JUIF-ALLEMAND EN FRANCE DEPUIS L'AFFAIRE DREYFUS

PAR Léon Daudet

Un volume in-16 double-couronne de VI-312 pages 3 fr. 50

L'AVENIR DE L'INTELLIGENCE

par

Charles Maurras

Un volume in-8° écu de 303 pages.. .. .. 3 fr. 50

LE PÈRE

par

Georges Valois

Un volume in-16 grand-jésus de 310 pages .. 3 fr. 50

La Librairie envoie son catalogue franco à toute personne qui en fait la demande.

3 2044 058 291 832